

EXCURSIONS
EN ESPAGNE,

OU

CHRONIQUES PROVINCIALES

DE LA PÉNINSULE,

PAR ÉDOUARD MAGNIEN ;

ILLUSTRÉES

Par David Roberts,
DE LONDRES.

Oh! lovely Spain! renown'd, romantic land!
Belle Espagne! pays de gloire et de roman!
BYRON.

PREMIÈRE EXCURSION.

ANDALOUSIE.

PARIS,

CHEZ R. LEBRASSEUR, ÉDITEUR,
4, rue de Choiseul;

CHEZ VEITH ET HAUSER,
Marchands d'Estampes, 11, Boulevard des Italiens.

1837.

EXCURSIONS
EN ESPAGNE

GEOGRAPHIQUES PROVINCIALES

DE LA PÉNINSULE

PAR EDUARD MACHIEU

DEUXIÈME ÉDITION

Par Louis Robert

DEUXIÈME ÉDITION

On trouve dans l'ouvrage
le tableau des provinces de la péninsule
Paris

ANCIEN ÉDITEUR

PARIS

CHEZ R. LEGRASSEUR, ÉDITEUR

à la rue de Choiseul

CHEZ VITTE ET HAUSER

Place de l'Europe, 11, Boulevard des Capucines

1857

EXCURSIONS
EN ESPAGNE,

OU

CHRONIQUES PROVINCIALES

DE LA PÉNINSULE.

EXCURSIONS
EN ESPAGNE

CHATELAIN

DE LA PENINSULE

PARIS. — IMPRIMERIE DE PAUL DUPONT ET C^{ie},
Rue de Grenelle-St-Honoré, n. 55.

EXCURSIONS
EN ESPAGNE,

OU

CHRONIQUES PROVINCIALES

DE LA PÉNINSULE,

PAR ÉDOUARD MAGNIEN;

ILLUSTRÉES

Par David Roberts,

DE LONDRES.

Oh! lovely Spain! renown'd, romantic land!
Belle Espagne! pays de gloire et de roman!
BYRON.

PREMIÈRE EXCURSION.
ANDALOUSIE.

PARIS,

CHEZ R. LEBRASSEUR, ÉDITEUR,
4, rue de Choiseul;

CHEZ VEITH ET HAUSER,
Marchands d'Estampes, 11, Boulevard des Italiens.

1836.

EXCURSIONS
EN ESPAGNE

CLASSEMENT DES VILLES

DE LA PREMIERE

CLASSE

PAR

M. DE LA

PREMIERE

CLASSEMENT DES VILLES
DE LA PREMIERE CLASSE
PAR

ANDALOUSIE

PARIS

CHEZ R. LEBLANC, EDITEUR,
4, rue de Choiseul;

CHEZ VEITZ ET HAUSER,
Marchands d'Estampes, 11, Boulevard des Capucines

1856

Avant-Propos.

La question brûlante dont la Péninsule espagnole est aujourd'hui le terrain devient de plus en plus compliquée, insoluble. Aucun débat national n'avait encore fait raisonner et déraisonner avec autant de persévérance la presse européenne. Les plus fortes plumes s'y émoussent, les plus claires intelligences s'y obscurcissent, et le théâtre même de ce drame n'est certes pas le moins environné de ténèbres : on dirait d'un imbroglio conçu et arrangé de manière à n'être compris ni de ceux qui le jouent ni de ceux qui le regardent.

Un publiciste de la Restauration, voulant exprimer l'état arriéré de l'Espagne, disait « qu'elle ne tenait à l'Europe que par la carte. » Plût au ciel, en ce moment ! Mais il n'en est point ainsi, surtout pour la France ; et si notre orageuse polémique n'a plus d'autre thème que les affaires de nos voisins du Midi, avec leur société transitoire en débris et en reconstruction, leurs juntas discordantes, leurs dictatures provinciales et leurs révoltes de caporaux, c'est que nous comprenons que cette situation violente touche, par un point ou par l'autre, à la sécurité de notre avenir, et que, là-bas, fermente une contagion contre laquelle il pourrait, un jour, ne « plus y avoir de Pyrénées » ; c'est que les vents du sud soufflent des étincelles dangereuses sur les matières inflammables de notre sol, et nous envoient par dessus les monts comme un reflet et une odeur d'incendie : *Proximus ardet Ucalegon!*

En un mot, après avoir long-temps refusé de plier leur antique et rude originalité sous le commun niveau de la civilisation moderne, les treize provinces ibériennes, comme autant de métaux réfractaires, viennent d'être mises en fusion dans le creuset révolutionnaire ; et tant que leur amalgame ne sera point achevé, il demeure soumis à tous les accidents qui peuvent résulter d'un feu mal dirigé : ce

sont ces accidens qui nous préoccupent. Quant à la durée de l'opération, impossible de l'apprécier. Ainsi que Figaro, l'Espagnol est paresseux avec délice; en toute espèce d'opérations, il est phlegmatique et temporisateur à l'excès; il a un proverbe exactement inverse de celui qui nous dit : Ne remets pas au lendemain ce que tu peux faire aujourd'hui; enfin l'on ne doit pas oublier qu'il employa près de huit cents ans à recouvrer le royaume que les Arabes lui avaient pris en huit jours.

Moins de siècles sans doute suffiront pour enfanter les institutions nouvelles dont il est en travail; mais l'accouchement sera des plus laborieux, peut-être même avec le secours du *forceps* ou de l'opération *césarienne*; et l'on a eu déjà mainte occasion de remarquer que, dans sa lutte intestine actuelle, bien plus encore que dans les précédentes, si ce peuple possède tout ce qu'il faut pour allumer une guerre civile, il est dépourvu de tout ce qui est nécessaire pour l'éteindre. Des mœurs empreintes de toutes les dominations qui les ont modifiées successivement; un caractère de mosaïque, d'ordre composite, s'il est permis d'ainsi parler; des intérêts isolés, fractionnés comme les divisions si tranchées de son territoire; un fond de nation demi sauvage, tiraillée à la fois et en sens contraires par les inno-

vations et ses vieilles coutumes ; des masses inertes ou flottantes d'indifférens qui n'éprouvent nul entraînement pour aucun de leurs partis ; chacun de ces partis, ni assez fort pour vaincre ni assez faible pour être vaincu : tel est le spectacle tristement curieux qu'offre ce pays, où rien ne procède comme ailleurs, où tout semble déjouer les prévisions humaines sur le dénouement de sa crise.

En combien d'occurrences d'autres énergies que les siennes ne l'auraient-elles pas déjà menée à fin ! Pour en citer deux exemples : Don Carlos n'aurait-il pas dû tirer parti de l'indécision jetée dans l'armée par le renvoi de Cordova et les troubles de Madrid, en s'élançant sur la route, alors ouverte, de cette capitale ; de même qu'à une époque antérieure les christinos auraient pu profiter de la mort de Zumalacaregui et du profond découragement dont elle fut suivie chez les partisans du Prétendant ? Mais non ; ces Espagnols, que Tite-Live appelait « les plus belliqueux des Barbares, » sont devenus une armée de matamores, se provoquant de la voix sans se soucier d'en venir aux coups, et pourvus à un tel degré de la faculté locomotive, pour se poursuivre et surtout s'éviter, que leur cœur semble passé dans leurs jarrets. Force stratégie, marches et contre-marches, sans une rencontre en face, sans

une affaire décisive, un coup d'ensemble et de vigueur; mais en revanche, des bulletins ronflans où l'ennemi mord la poussière et jonche le sol de ses cadavres. Cela rappelle ces vaillans guerriers du Cirque olympique, lesquels, après avoir succombé dans les mille sièges et batailles de l'Empire, ne s'en portent que mieux maintenant; et quoique plus d'une fois, à la vérité, le sang véritable, beaucoup trop de sang ait coulé sur de réels champs de bataille dans le conflit en question, l'on n'est pas moins tenté de lui appliquer ce qu'on disait des anciens tournois: Si c'est pour rire, c'est trop; si c'est tout de bon, ce n'est pas assez.

Cependant il est probable que ces tergiversations ne dispenseront pas du combat à outrance qui doit s'ensuivre en Espagne; car c'est là qu'est ouverte la lice périlleuse où sont descendus en armes les deux grands principes rivaux de l'avenir européen, écrivant sur leurs bannières: *Conservation, Réforme*; c'est même là plus qu'ailleurs, qu'au sortir d'une apathie passagère, ils deviendront enfin exaspérés, implacables et chacun prêt à frapper l'autre, comme on sait se frapper souvent en ce pays: à mort.

L'instant où toutes les imaginations franchissent les Pyrénées, afin d'assister à l'agonie ou à la résurrection du peuple qui bourdonne et s'agite au delà,

nous semble opportun pour mettre au jour ces *Excursions en Espagne*, accompagnées de la vue, des sites et monumens les plus curieux de son territoire, gardien de tant de souvenirs puissans, et, de nos temps encore, témoin de scènes non moins passionnées qu'à aucune époque de ses turbulentes annales. Le nom, bien connu, de l'artiste anglais, auteur de cette collection, dont un récent séjour, sur les lieux est le fruit, nous dispense de rappeler les qualités de ses compositions, toujours rendues avec bonheur, enthousiasme et *con amore*. Quant à la consciencieuse exactitude de son crayon, correct jusque dans les moindres détails, nous en appelons aux Espagnols mêmes, ainsi qu'aux officiers français, trop long-temps familiarisés avec l'aspect des *sierras* et des *vegas* de la Tauride ibérienne.

C'est donc sous l'invocation du dieu de l'à-propos qu'est placée cette publication; car, par une fatalité bizarre, la Péninsule hispanique n'excite pas moins d'anxiété, n'attire pas moins les regards aujourd'hui par son dépérissement et son impuissance qu'à l'époque où, maîtresse d'un nouveau monde, elle menaçait aussi d'asservir l'ancien!

TABLE

Des Gravures sur acier pour l'Andalousie.

CORDOUE, VUE DES BORDS DU QUADALQUIVIR....	8
INTÉRIEUR DE LA GRANDE MOSQUÉE, A CORDOUE.	14
L'ALCAZAR, OU PRISON DE L'INQUISITION A CORDOUE.....	24
TOUR DE L'ÉGLISE DE SAN NICOLAS, A CORDOUE.	29
ENTRÉE DE LA VILLE DE CARMONE.....	42
TOUR-DE-L'OR, A SÉVILLE.....	53
TOUR MAURESQUE DE LA GIRALDA, A SÉVILLE...	56
SÉVILLE, VUE DE LA CROIX-DU-CHAMP.....	66
ENTRÉE DU SALON DES AMBASSADEURS (ALCAZAR DE SÉVILLE).....	72
ENTRÉE DE LA COUR DES ORANGERS (CATHÉDRALE DE SÉVILLE.....	77
LA PLACE ROYALE ET LA PROCESSION DU <i>CORPUS CHRISTI</i> , A SÉVILLE.....	81
COMBAT DE TAUREAUX, A SÉVILLE.....	92
RUINES D'ITALICA.....	100
XÉREZ, DU HAUT DES REMPARTS.....	127
INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE SAN-MICHEL, A XÉREZ.	127
COUVENT DE LA CARTUXA, PRÈS DE XÉREZ.....	135
L'ALAMEDA ET LE COUVENT DE LA VIRGENDEL-CARMEN, A CADIX.....	142
TARIFFA, DANS LE DÉTROIT DE GIBRALTAR.....	147
GIBRALTAR, VUE DU PAYS-NEUTRE.....	152
MALAGA, DU HAUT DE LA FORTERESSE DU GIBRALFARO.....	157
CATHÉDRALE DE MALAGA.....	Vignette.

TABLE

Des Gravures sur bois, avec explication.

PORTE DU ZANCARRON (MOSQUÉE DE CORDOUE). 1

Cette magnifique porte est en marbre blanc très délicatement sculpté, et son cintre en mosaïque fond bleu d'une singulière beauté. Elle ouvre dans la chapelle du Zancarron, ou sanctuaire du Coran, dont l'intérieur n'est pas moins soigné. L'éclat des couleurs et des dorures, ainsi que l'état de conservation parfaite des moindres ornemens de ce curieux travail des Arabes, est dû à cette circonstance extraordinaire, qu'il ne fut découvert pour la première fois qu'en 1815, par l'éboulement d'une construction en briques, derrière laquelle il avait été masqué habilement par les Maures, probablement avant de rendre leur ville aux chrétiens après le siège de 1236 : aussi, le tout semble-t-il ne dater que d'hier, et rien ne devait surpasser la splendeur de cette chapelle pendant l'illumination des dix dernières nuits du Ramadan. Elle a pris son nom de celle, à peu près semblable, que l'on dit posséder les os du prophète à la Mecque ; et quoique consacrée au culte catholique, les Cordouans continuent à l'appeler la chapelle de Mahomet.

PORTE ROMAINE, A CORDOUE..... 21

C'est à l'extrémité du pont mauresque jeté sur le Guadalquivir que s'élève ce solide monument des anciens maîtres du monde. L'opinion de M. Roberts est que ses colonnes, qui sont aujourd'hui toscanes, appartenaient originairement à l'ordre corinthien. Ces

changemens ainsi que d'autres réparations datent de Philippe II ; car sur l'entablement de la porte on déchiffre l'inscription suivante :

Reinando la sagra catolica real
Magestad del rei don Phelipe,
Nuestro señor secundo de este numero.

A droite de cette porte se trouve une colonne qui soutient la statue de l'ange Raphaël, et derrière, dans le fond, une portion des murs extérieurs de la *Mezquita*.

CHAIRE ARABE DANS LA GRANDE MOSQUÉE DE CORDOUE..... 41

Autrefois isolée au centre du temple musulman, elle fait maintenant partie d'une espèce de petite cathédrale gothique, assez bizarrement construite et intercalée dans l'intérieur même de l'immense mosquée. Cette spacieuse chaire, qui ne le cède en tout genre de mérite qu'au seul Zancarron, a été convertie pareillement en chapelle chrétienne.

MAISON DE CHRISTOPHE COLOMB, A SÉVILLE... 51

La maison qu'habita l'illustre navigateur vers la fin de son oragense existence est située près du fleuve, et tombe en ruines, comme beaucoup d'autres habitations de ce quartier de Séville. La colonnade en marbre qui garnit la cour ou *patio*, est cependant assez intacte ; au milieu se distinguent les restes d'une belle fontaine, presque ensevelie sous les herbes : quelques sales *gitanos* ou bohémiens, casés dans un coin encore habitable, sont à présent les seuls hôtes de cette demeure désolée, digne d'un meilleur sort. En face, de l'autre côté du Guadalquivir, on montre le monastère où Colomb alla finir ses jours.

**CHAPELLE DU COUVENT DE LA TRÈS PURE VIERGE
DE LA CONCEPTION, A CARMONNE 77**

Ce célèbre couvent, fondé il y a 500 ans par doña Beatrix de Silva, est fermé depuis peu, comme la plupart des 1100 maisons religieuses de femmes, dont le personnel, au commencement de ce siècle, était d'environ 22,000 !

ÉTUDIANS DE SALAMANQUE, A SÉVILLE 85

Pendant les vacances de l'université de Salamanque, les plus pauvres étudiants, partagés en petites bandes, parcourent la contrée environnante sous de grotesques habillemens, avec tambourins et guitares, dans le but de recueillir quelques secours pour terminer leur éducation. L'un d'eux, dirigeant les autres, prend un rôle bouffe dans lequel il échange toute nature de quolibets avec ses auditoires en plein air; mais il a soin de ne pas épargner les compliments au beau sexe, afin d'exciter une générosité qui, d'ailleurs, fait rarement faute à ces besogneux étudiants. Une de leurs troupes ambulantes ayant poussé son excursion jusqu'à Séville, en 1835, c'est là que l'artiste eut occasion de prendre ce croquis. Dans leurs courses vagabondes à travers un pays comme l'Espagne, ces jeunes gens se trouvent journellement associés avec des individus d'une moralité plus que douteuse, depuis le mendiant valide jusqu'au contrebandier armé, et cependant ils se destinent généralement à l'église !

MAITRE-AUTEL DE LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE. 113

Ce somptueux autel, porté sur un piédestal de pierre noire, est surmonté d'un tabernacle en argent massif de douze pieds de haut d'une valeur énorme. L'élégance et le bon goût en sont remarquables, et les figures d'anges, les ciselures, les enchâssures au dessus de

tout éloge. Les enfans vêtus à la castillane que l'on remarque sur les degrés sont les mêmes que ceux représentés dans la procession du *corpus christi* (planche de la page 81), et dont le singulier privilège est de danser devant ce maître-autel de la cathédrale durant certaines solennités.

ENTRÉE DE L'ALAMEDA, A SÉVILLE..... 131

L'Alaméda ou Prado d'une ville espagnole, est quelque chose de première importance et d'une indispensable nécessité pour ses habitans. C'est un lieu ordinairement planté de belles allées touffues, garni de bancs ou de chaises, décoré de jolies fontaines aux jets élancés, de statues ou d'autres ornemens en sculpture ou en architecture; c'est le rendez-vous de la mode et souvent le théâtre d'intrigues galantes. Le concours de toutes les classes y est considérable à certaines heures; malheureusement le costume noir des femmes en rend l'aspect monotone, et l'on n'y trouve au demeurant que ce que Voltaire appelait « le premier des plaisirs insipides », la promenade. Séville compte jusqu'à quatre de ces lieux publics, dont le principal, établi le long de la rivière, est nommé depuis quelque temps *la Christina*, en l'honneur de la régente actuelle. Mais le plus ancien et le plus spacieux de tous est l'Alaméda, à chaque extrémité de laquelle s'élèvent deux imposantes colonnes : celles de la vignette sont d'origine romaine, et faisaient partie d'un temple dédié à Jupiter; les statues colossales qui les terminent sont Hercule et Jules César.

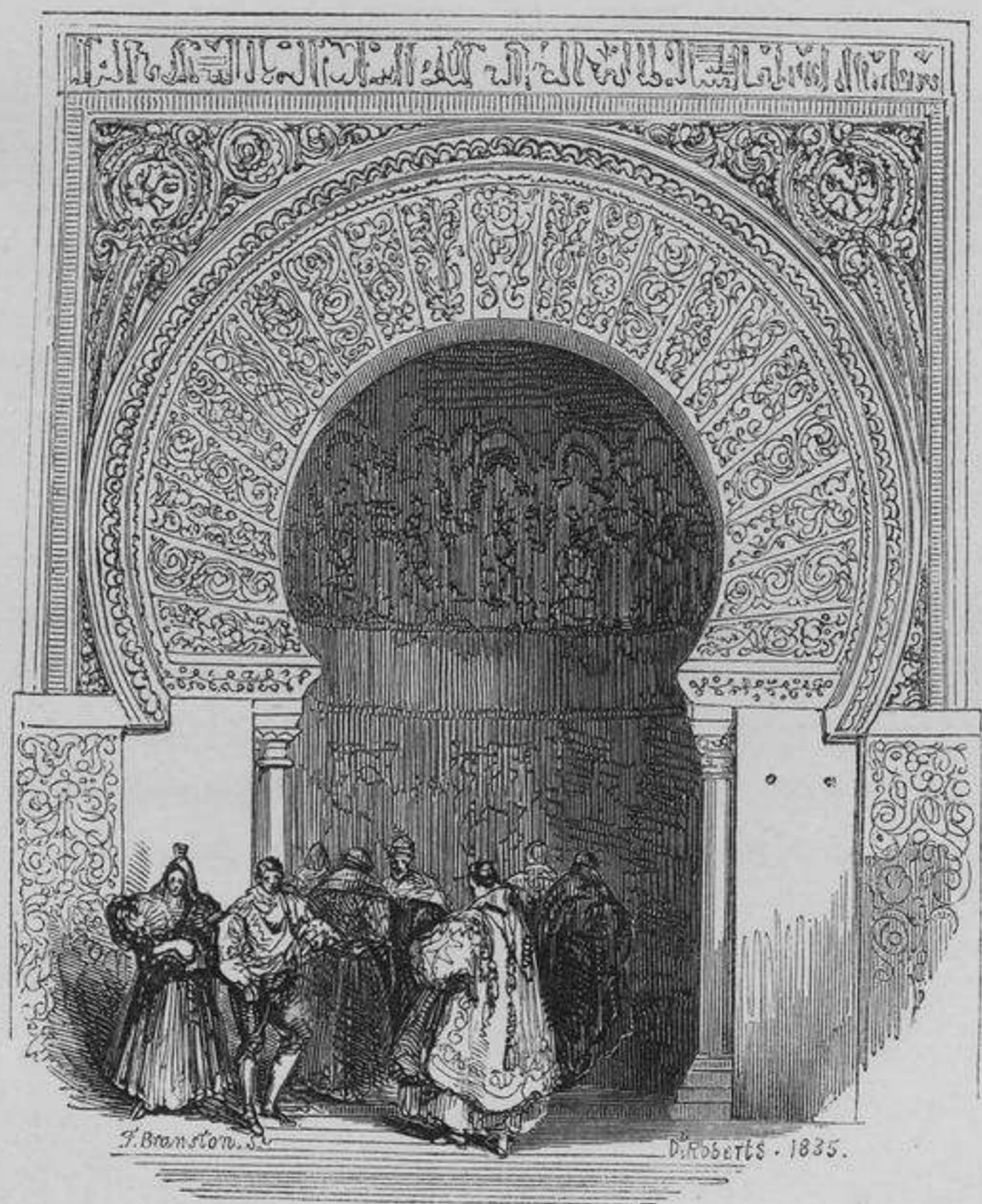
CHATEAU D'ALCALA DE GUADAYRA..... 139

La petite ville Alcalá, justement surnommée ainsi de la rivière qui fertilise si admirablement son territoire au

moyen de canaux trop rares en Espagne, possède des ruines pleines d'intérêt dans son château-fort et dans son grand aqueduc, qui voiture un torrent jusqu'à la porte de Carmone. Une industrie toute particulière au peuple d'Alcala est la fabrication du pain pour les habitans de Séville : ils pétrissent chaque jour plus de 1000 *fanegas* ou 1200 quintaux de farine.

PORTE DE L'ALCAZABA, A MALAGA..... 00

Malaga est une des cités d'Espagne les plus riches en souvenirs de l'antiquité. L'Alcazaba mauresque, de même que le Gibralfaro ou Gebel-el-faro, paraît avoir été construit en partie avec des monumens romains encore subsistans, à en juger par le style de plusieurs chapiteaux et colonnes ; car les architectes arabes ne respectaient pas plus l'ouvrage des conquérans, leurs devanciers, que ne firent de celui des Arabes les architectes de Charles-Quint, en détruisant une portion considérable du sublime Alhambra, pour y substituer un palais moderne de beaucoup inférieur et non terminé.



Chapitre premier.

*On yon long, level plain, at distance crown'd
With crags, whereon those Moorish turrests rest,
Wide-scatter'd hoof-marks dint the wounded ground ;
And scathed by fire, the green sward's darken'd vest
Tells that the foe was Andalusia's guest.....*

(Childe Harold.)

Sur cette plaine, au loin, jusqu'aux rochers noircis
Que dominant debout les hautes tours du Maure,
Ces gazons ravagés, ces cendres, ces débris,
Et du fer des coursiers ce sol empreint encore,
Tout dit que l'Andalous reçut les ennemis.....

(Trad. inédite.)

Nous sommes sur les cimes escarpées de la *Sierra-Morena* (1), dont les premiers reflets du soleil encore invisible dessinent à peine les rudes formes, tandis qu'à nos pieds, vers le sud, les vapeurs de la

(1) *Sierra*, scie, chaîne de montagnes; *Morena*, brune.

nuit, condensées dans la profonde vallée, flottent comme les vagues émues d'une mer qui moutonne.

Mais soudain, franchissant l'espace, l'astre vainqueur perce et déchire l'humide manteau de la terre. Son globe se rétrécit, sa lumière s'épure, et ses vifs rayons absorbent cet océan simulé, qui n'est plus que le brouillard tourbillonnant et se repliant en légers flocons d'écume dans les airs.

Alors, devant nous se déroule, au bout d'un immense horizon resplendissant, le magnifique panorama de l'Andalousie, avec son ciel éthéré, son atmosphère embaumée, ses sites enchanteurs semés de tours romaines, de minarets orientaux et de flèches gothiques, parmi les bosquets d'orangers, de citronniers, de grenadiers et d'aloës, qu'arrose une multitude de fontaines et de rivières, fertilisant un sol incomparable, avant de se réunir au roi puissant de toutes ces eaux, l'orgueilleux Guadalquivir (1).

Ici quelques considérations sommaires sur la plus intéressante province de la péninsule ibérienne.

L'Andalousie, qui forme l'un des cinq grands bassins de l'Espagne, séparés entre eux par des

(1) Son nom vient de l'arabe *Guad-el-Kébir*, le Grand Fleuve.

chaînes de montagnes bien prononcées, confine au nord l'Estramadure, à l'est le royaume de Murcie, au midi celui de Grenade, à l'ouest la mer et les Algarves. Elle présente un carré irrégulier d'environ cent lieues de long sur soixante de large. Son fleuve principal, depuis sa source jusqu'à son embouchure, la partage en deux portions à peu près égales.

On la surnomme *le grenier*, *la cave* et *l'écurie* de l'Espagne, parce qu'en effet elle produit son plus beau froment, ses vins les plus exquis et ces élégans chevaux si recherchés, qui ne le cèdent pas à ceux d'Arabie dont ils sont d'ailleurs originaires (1). Elle possède aussi la meilleure race de taureaux, et d'innombrables troupeaux de mérinos, dont les fines toisons procurent une branche de commerce assez étendue.

Toutes les céréales, l'huile, le miel, la soie, le safran, le coton, la canne à sucre, les dattes, les plantes les plus variées de chaque zone, sont les dons opulens de son sol, qui n'a besoin que d'être effleuré pour enfanter, sans parler de ses mines d'or et d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, d'aimant, d'an-

(1) Le haras de Cordoue est le plus considérable et le mieux entretenu de l'Andalousie; on y comptait, assez récemment encore, 612 bêtes de tout âge, parmi lesquelles 25 étalons.

timoine, de cobalt, de mercure, et de ses salines et marais salans.

Et nonobstant, ses habitans sont généralement pauvres, très pauvres, parce que l'industrie, si florissante autrefois, y est devenue presque nulle. Infinitement plus peuplée jadis qu'aujourd'hui, non seulement elle se suffisait, mais exportait même une partie de ses blés; maintenant elle s'en nourrit à peine et manque ensuite des principaux moyens de communication pour écouler le superflu de ses autres productions.

On proposa sous Charles II de rendre ses petites rivières navigables, afin de faciliter cet écoulement; le conseil de Castille répondit *que si le ciel avait voulu qu'elles le fussent, il s'en serait sans doute chargé, et que ce serait violer ses décrets que de changer son ouvrage.* Avec de pareilles idées, étonnons-nous donc de voir l'Espagne où elle en est.

L'Andalousie, *Andalousia* ou *Vandalusia*, avant l'invasion des Vandales qui l'ont baptisée, composait la Bétique des Romains, lesquels y avaient remplacé les Carthaginois, précédés eux-mêmes par les Phéniciens, le premier peuple connu, possesseur de cette contrée par droit de conquête.

Aux Vandales succédèrent les Goths, et c'est au commencement du sixième siècle que ces peuples,

déjà maîtres de la Navarre, de l'Aragon et du pays de Valence, réunirent la nouvelle province à la monarchie dont ils furent les fondateurs en Espagne.

En 552, Justinien, empereur de Constantinople, profitant des démêlés survenus entre ces barbares, envoya une armée pour s'emparer de l'Andalousie, où les Grecs se maintinrent en effet jusqu'en 624, qu'elle fut reconquise de nouveau par les Goths.

Alors paraissent les Arabes, plus communément appelés Maures, parce qu'ils arrivaient mêlés à ceux-ci du côté de la Mauritanie. Ces nomades, à peine débarqués, livrent près de Xérès la célèbre bataille où périt avec son armée Rodrigue, le dernier roi visigoth : de ce jour, l'Andalousie et peu à peu toute l'Espagne, dans l'espace d'un an, devinrent la possession des califes.

Après une succession nombreuse de leurs règnes plus ou moins courts et violens, dont les catastrophes eurent toujours l'Andalousie pour théâtre, les gouverneurs des villes se soulevèrent à la fois en 1027, pour usurper la souveraineté des districts qu'ils administraient. C'est l'époque du premier démembrement de l'empire des Maures en Espagne, et de la fondation de ces petits états indépendans qui prirent leur dénomination des principales cités du royaume, ou plutôt qui devinrent autant de factions

héréditaires multipliant des foyers de trouble et d'atroces fureurs.

Cependant les débris des Goths, retranchés dans les cavernes des Asturies, avaient inquiété plus d'une fois les fiers Sarrasins. Ensuite les discordes intestines de ceux-ci, la dispersion de leurs forces par suite du morcellement foncier de la conquête, n'échappèrent pas aux chrétiens enhardis, qui, reprenant chaque jour du terrain sur leurs usurpateurs affaiblis, érigeaient comme eux en principautés les portions recouvrées de leur ancienne patrie.

Enfin, au XIII^e siècle, Ferdinand II, roi de Castille et de Léon, anéantit en Andalousie la domination mahométane, dont l'Espagne entière fut affranchie définitivement sous Ferdinand V et Isabelle, par la chute mémorable de Grenade.

Tel est le précis historique de la noble province où nous allons pénétrer. En nous arrêtant successivement à ses plus notables édifices, dessinés sur les lieux par un habile artiste étranger, dont l'enthousiasme n'a jamais égaré la main, nous aurons occasion d'étendre cette chronique, et nous y retrouverons naturellement la place des personnes et des choses qui ont le plus influé sur les fortunes si changeantes, et surtout si tragiques, de l'Andalousie!.. Car c'est là que, depuis des siècles accumulés,

se poursuit la lutte acharnée des nations accourues des bouts de la terre pour s'égorger tour à tour sous l'invocation d'Astarté, de Moloch, de Jupiter, du Christ et de Mahomet. C'est là qu'incessamment, invariablement, les hommes ont été partagés en deux classes uniques, vainqueurs et vaincus, tyrans et esclaves ; là, que l'affreux démon de la guerre a multiplié les combats les plus meurtriers, les sièges les plus acharnés (1), et tenté le premier essai de son plus terrible moyen d'extermination (2). Nulle part la prodigieuse nature n'a fait tant pour un sol, et l'avare destinée si peu pour ses habitans. Aucune partie de la Péninsule ne possède plus de vestiges de la civilisation orientale, mais des torrens de sang humain ont inondé ses alhambras, ses alcazars ; et sur toute la surface de ce territoire, il n'est pas une pierre, pas une glèbe peut-être, où le génie de la destruction n'ait laissé l'empreinte de ses pas rougis de ce sang.

Toutefois, nous glisserons autant que possible sur de semblables souvenirs. D'ailleurs, on n'a pas toujours incendié, pillé, massacré dans la belle contrée qui va nous occuper, et nous nous souviendrons, par

(1) Ceux de Cordoue, Séville, Jaën et Grenade, auxquels on ne peut comparer que ceux de Sagonte et de Numance.

(2) C'est au siège d'Algésiras par les Castellans, en 1243, que le canon fut employé pour la première fois.

intervalles, qu'on l'appelle aussi *la joyeuse Andalousie*.

Maintenant, descendons le versant méridional de la sauvage *Morena*, cet Eldorado des voleurs et des loups, avant qu'un ingénieur français (1) n'en eût mis à découvert les dangereux passages (2), en faisant sauter des montagnes, et en suspendant sur les précipices des ponts et de superbes chaussées aujourd'hui bordées de hameaux.

Traversons encore quelques collines qui sont les dernières ondulations de l'énorme chaîne, et reposons-nous à l'entrée d'une vaste plaine, devant l'enceinte crénelée d'une ville considérable, assise avec grace sur la rive droite du Guadalquivir, dont le cours forme une demi-lune en longeant ses murs : c'est Cordoue, l'ancienne résidence des califes d'Occident, pendant plus de cinq cents ans.

Quelque importante qu'elle paraisse dans la planche qui n'en reproduit ici qu'une portion (3), elle

(1) Le Maur qui fut chargé de ce grand travail en 1779, par Charles III.

(2) L'un de ces défilés, par l'effrayante disposition de ses roches verticales et comme en équilibre sur la tête des voyageurs, a reçu le nom de *Despèna perros*, littéralement *écrase chiens*.

(3) L'imposante masse du monument carré qui domine à



CORDOVA, LOOKING DOWN THE GUADELQUIVER.

London. Published, Oct. 28. 1835 by Robert Jennings & Co. 67, Cheapside.

Printed by Lloyd & Co.

est pourtant dépouillée des principaux insignes de sa gloire ; et bien qu'elle puisse encore se faire honneur de plusieurs souvenirs conservés de ses fastes immortels , ce ne sont plus que les lambeaux déchirés et dispersés de cette antiquité. Une admirable situation compose à peu près aujourd'hui le seul charme qui lui reste , avec son délicieux climat méridional , tempéré par la fraîcheur de ses eaux limpides et l'air fortifiant qui traverse les sommets neigeux de la *Sierra* , dont la barrière pittoresque ferme sa superbe vallée comme un gigantesque amphithéâtre.

Cordoue , en latin *Corduba* , en espagnol *Cordova* , devenue de nos jours l'une des cités les plus déchues , les plus abandonnées , les plus misérables

droite , est la grande mosquée d'Abdérame , avec la tour hardie de l'Alcazar , plus connue dans les temps modernes comme donjon de l'Inquisition. Sur la gauche , une tour mauresque , nommée *la Calahorra* , défend la tête d'un beau pont de seize arches , aussi de construction mauresque. A l'autre extrémité de ce pont , on remarque les restes d'une porte romaine , immédiatement derrière laquelle s'élève , d'une plate-forme , une colonne surmontée de la statue de l'ange Raphaël , patron de l'endroit. Au delà du pont , dans l'éloignement , se prolongent les hautes murailles , flanquées de grosses tours , qui enferment entièrement Cordoue. Enfin les maisons adossées à son enceinte , en dehors , appartiennent à ses faubourgs , assez grands et assez beaux pour être regardés comme autant de villes particulières.

de la si misérable Espagne, Cordoue fut pourtant l'asile des sciences et des lettres, la pépinière des talens et des arts, à une époque où l'Europe était replongée dans les ténèbres intellectuelles : elle avait déjà même atteint un haut degré de prospérité, lorsque l'Ibérie fut soumise aux Romains.

Ces conquérans du monde, avec le tact et l'habileté dont ils faisaient preuve dans le choix de leurs sièges coloniaux, ne pouvaient manquer d'être frappés de l'heureuse position de Cordoue. Aussi, fut-elle désignée pour capitale de leur conquête espagnole dans le sud ; et *Colonia patricia* devint le nom de la nouvelle agrégation à l'empire, qui prit bientôt, sous ses nouveaux maîtres, un air de grandeur et de noblesse digne du titre distingué qu'elle en avait reçu.

Tout solides cependant qu'étaient les monumens destinés à consacrer le souvenir de cette élévation, ils avaient presque entièrement disparu sous les flots barbares du Nord avec le fantôme du colosse romain, quand l'éclat inconnu d'une lumière étrange et terrible surgit à l'Orient. Tout à coup les hôtes sans nombre de l'Arabie, poussés par l'invisible main de leur prophète, se précipitèrent sur la plage de Calpé comme un nuage qui crève, et bientôt les mosquées, les toits dorés des harems, les bosquets parfumés

de l'Asie couvrirent, comme par enchantement, les rivages du *Bœtis* antique, désormais le pompeux *Guad-el-Kébir*.

En même temps, une doctrine nouvelle y jeta ses racines, et avec elle s'ouvrit une ère mémorable d'entreprises aventureuses, de grandeur chevaleresque et de renaissance demi-sauvage, où la civilisation devait affecter une forme qu'elle n'avait jamais revêtue, et prendre un essor ignoré jusqu'alors de toutes les nations qui ont laissé le souvenir de leur passage sur la terre.

La période qui vit l'Espagne chrétienne, courbée sous le croissant, est sans contredit la plus romantique, surtout pour les annales de l'Andalousie; mais notre intention n'est pas d'emprunter à la féerie les simples traits de cette esquisse provinciale. D'un autre côté, les documens historiques nous représentent la domination des califes d'Occident comme un tel chaos d'intrigues, de rivalités, de massacres et de péripéties politiques, qu'on se trouve bientôt partagé entre le dégoût et l'ennui; de sorte qu'après avoir trié dans cette foule sanguinaire, vomie par la Mauritanie, trois ou quatre individus marquans, tels que plusieurs Abdéramès, par exemple,

« Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. »

Passons donc rapidement en revue ces derniers

personnages vraiment illustres, et qui, par l'importance de leurs actions comme par les intervalles à peu près égaux de leurs règnes, nous représentent, pour ainsi dire, les jalons précieux de la conquête sarrazine en Europe.

Le premier Abdérame célèbre (en arabe *Abd-el-Rahaman*), seulement gouverneur de l'Espagne pour les califes, est ce terrible fléau de la Chrétienté qui franchit les Pyrénées françaises, au commencement du VIII^e siècle, pour nous tuer tant de monde, que, de l'aveu de nos naïfs aïeux, « Dieu seul put compter le nombre des morts. » Il battit le puissant Eudes d'Aquitaine en toute rencontre, pilla Bordeaux, sa capitale, où il enleva jusqu'à sa fille, la belle Lampagie; et la noble héritière d'un duc chrétien accomplit son étrange destinée dans le sérail impérial de Damas.

Mais, en 732, Charles d'Austrasie, secondé d'Eudes, que son désespoir enflammait d'une ardeur nouvelle, devait arrêter le torrent près de Poitiers. Qui ne sait qu'après un engagement de sept jours les infidèles furent vaincus et leur général tué sur la place, où le *martel* de Charles et de ses soldats écrasa quatre cent mille ennemis (1).

(1) Ni plus ni moins, les centaines de mille paraissant

Cet événement, dont on a souvent dit que son issue contraire aurait fait passer le reste de l'Europe sous la loi d'Islam, eut une influence immédiate sur l'avenir de la Péninsule. Il rompit le charme d'invincibilité qui y avait tant contribué au progrès des armes musulmanes et releva le courage abattu des anciens Espagnols; car c'est à cette époque précise que remonte la fondation de leur petit royaume de Léon par le valeureux Pélage, parent du dernier roi Rodrigue, et véritable restaurateur de la monarchie des Goths.

Le second Abdérame, premier calife du nom, descendait des infortunés princes Ommiades de l'Orient. Après la ruine de sa famille en Asie, les Maures d'Europe, touchés de ses malheurs, l'appelèrent à leur tête en 760 pour se débarrasser d'une multitude de tyrans et l'élever au califat d'Espagne, dont il établit en effet le siège à Cordoue, non sans de laborieux et difficiles succès, tant contre les factions de l'intérieur que contre les ennemis du dehors. Heureusement, la jeunesse d'Abdérame avait traversé ces épreuves où se forment les héros, et, de

être un nombre stéréotypé dans les bulletins de batailles de ces temps-là.

tous ses contemporains, Charlemagne est le seul qui l'ait effacé par la gloire des armes.

Dans les courts loisirs de ses campagnes, il fit fleurir les arts de la paix, agrandit et embellit sa capitale d'une telle quantité de majestueuses constructions que son aspect rappelait une de ces apparitions fantastiques du fabuleux Orient. Cette magnificence inouïe frappait surtout d'un respect religieux l'imagination des Arabes, qui voyaient l'étendard du prophète enfantant les prodiges partout où ils pénétraient.

Mais le temps et les révolutions n'ont pas plus épargné ces merveilles (1) que les arcs triomphaux des Romains, et, de tant de splendeur, un seul témoin debout dans tout son orgueil survit et reste intact: c'est la grande Mosquée (2), l'un des plus

(1) Un tremblement de terre en détruisit aussi une grande partie, en 1589.

(2) Ce précieux modèle d'architecture mauresque dont cette planche offre un intérieur, occupe l'emplacement d'une ancienne cathédrale gothique, construite elle-même sur les ruines d'un temple romain dédié à Janus.

On peut se faire une idée de la *Mezquita*, comme l'appellent encore les Cordouans malgré sa destination actuelle, quand on dira qu'elle mesure 620 pieds de long sur 440 de large; qu'elle est couverte de mosaïques, sculptures et ornemens en stuc, travaillés avec une exquise délicatesse; qu'elle comptait 24 portes de bronze de la plus belle exé-



Engraved by W. W. Wallis.

Printed by Lloyd & Co.

INTERIOR OF THE GREAT MOSQUE AT CORDOVA.

London, Published Oct. 26, 1833, by Robert Jennings & Co. 26, Cheapside.

Drawn by David Roberts.

étonnans édifices sortis de la main des hommes, et ravissant le voyageur interdit devant cette sublime vision solitaire du passé. Son isolement même semble ajouter à la grandeur de ses proportions naturelles, et fait ressortir encore mieux son caractère non moins original que celui du peuple singulier dont il est l'ouvrage. Abdérame vécut assez pour le voir achever : il fut construit en trente ans et sa dépense payée avec le butin de ses triomphes.

Mais les minarets ne sont pas la seule parure asiatique dont ce prince ait orné la terre conquise : les palmiers, qui abondent dans plusieurs provinces de

cution ; qu'elle contient 19 nefs courant du sud au nord dans sa longueur, et autant de l'est à l'ouest dans la largeur du sanctuaire, toutes formées de suites de colonnes au nombre de 850, lesquelles jointes à celles du portique et de la tour font ensemble 1018 ; qu'enfin plusieurs de ces colonnes sont d'un jaspé très rare, imitant la turquoise, d'autres d'albâtre, et le reste en marbres choisis, blancs, jaunes ou rouges, avec chapiteaux corinthiens pour la plupart.

Au reste, cette mosquée, aussi remarquable dans ses détails que dans son ensemble, d'un effet intérieur saisissant, est détachée de tout bâtiment, et située entre quatre belles rues où elle se développe facilement. Elle ne le cède qu'à celle de la Mecque, et les Musulmans d'Occident ne professaient pas moins de vénération pour elle que ceux de l'Orient pour l'autre : ils y continuèrent même leurs pèlerinages long-temps après qu'elle fut tombée au pouvoir des Castillans et consacrée au culte des chrétiens.

l'Espagne, sont tous issus de celui qu'il planta de ses mains dans un jardin de son palais. On raconte que la culture et la contemplation de cet arbre favori, qui le transportait aux scènes de son enfance dans le désert, composaient l'unique distraction des rares momens qu'il dérobaux soins du califat, et qu'au retour de ses brillantes expéditions il courait à son palmier pour embrasser et mouiller de ses pleurs ce muet confident de ses ennuis impériaux.

Nous empruntons au texte oriental la rêverie mélancolique de ce prince, qui a laissé quelques poésies fort estimées de ses compatriotes.

Rejeton exilé de l'heureuse Arabie,
Symbole de victoire et de fécondité,
Sur le sol adoptif où tu puises la vie,
Que j'aime à contempler ta grace et ta fierté!

Dans les airs élançé sur ta tige puissante,
Ici tu m'apparais et charmes ce séjour
Comme un rêve béni de la patrie absente...
Car nos sables brûlans ont gardé mon amour.

Et pourtant l'ennemi de ma race royale
Autour de mon enfance y sema les dangers;
Ah! c'est qu'un jour troublé, sur la terre natale,
Vaut mieux qu'un jour serein sous les cieux étrangers.

Toi-même, ô mon palmier, qu'une fertile sève
Abreuve aux champs baignés par le Guadalquivir,
Sur l'arène embrasée où le simoun se lève,
Plus superbe et plus fort, je t'aurais vu grandir.

Mes Syriens, joyeux, déjà sous ton ombrage
Retrouvent la moisson de ton fruit savoureux :
La moisson de ma gloire est aussi leur partage ;
Mais je fais des ingrats où tu fais des heureux.

Quand l'Arabe énervé lâchera sa conquête,
Quand ces bords du Coran repousseront la loi,
Toi, survivant peut-être aux enfans du Prophète,
D'innombrables sujets tu seras père et roi.

Mais un souffle amoureux, dans ta verte ramure,
Frémit comme l'écho d'un céleste concert ;
Du zéphyr d'Occident j'écoute le murmure...
Oh ! pourquoi n'est-ce pas la brise du désert ?

A quelque cent ans de celui-ci, paraît un nouvel
Abdérame, qui ne contribua pas moins que le pré-
cédent à la civilisation de ses peuples. Sa cour fut la
plus brillante de l'Europe. Il est également renommé
par ses exploits, auxquels il doit le surnom d'*Alman-
zor* (le Victorieux) dont ses successeurs se parèrent
assez gratuitement dans la suite. Cependant son rè-
gne touche à l'époque où les chrétiens commencent

à balancer la puissance des musulmans par la ligue de l'Aragon, de la Navarre et de tout le nord de l'Espagne.

Un siècle s'écoule encore, et nous retrouvons un autre calife de ce nom, sous lequel les Espagnols deviennent de plus en plus entreprenans contre les Arabes de plus en plus amollis par le luxe. Il se maintient toutefois puissant et formidable à ses ennemis, parmi lesquels il parvient à fomenter des divisions qui le servent autant que ses armes et son alliance avec Constantinople. Il fonde une académie de médecine et de législation, la première depuis les Romains; il établit des bibliothèques publiques, des écoles d'architecture, de musique, de commerce et de métiers. De son temps, la population de Cordoue s'élève à 300,000 âmes (1), et le nombre des villages de sa banlieue à 12,000; la civilisation maure atteint son apogée, et il abdique après avoir porté le sceptre cinquante ans, avec plus de gloire néanmoins que de bonheur, ainsi que le planteur de palmiers, son prédécesseur, si l'on en juge par les mots suivans, qui terminent les *Annales d'Espagne* écrites de sa main et conservées dans les manuscrits arabes de l'Escorial : « Richesses, honneurs, plaisirs, j'ai tout épuisé ;

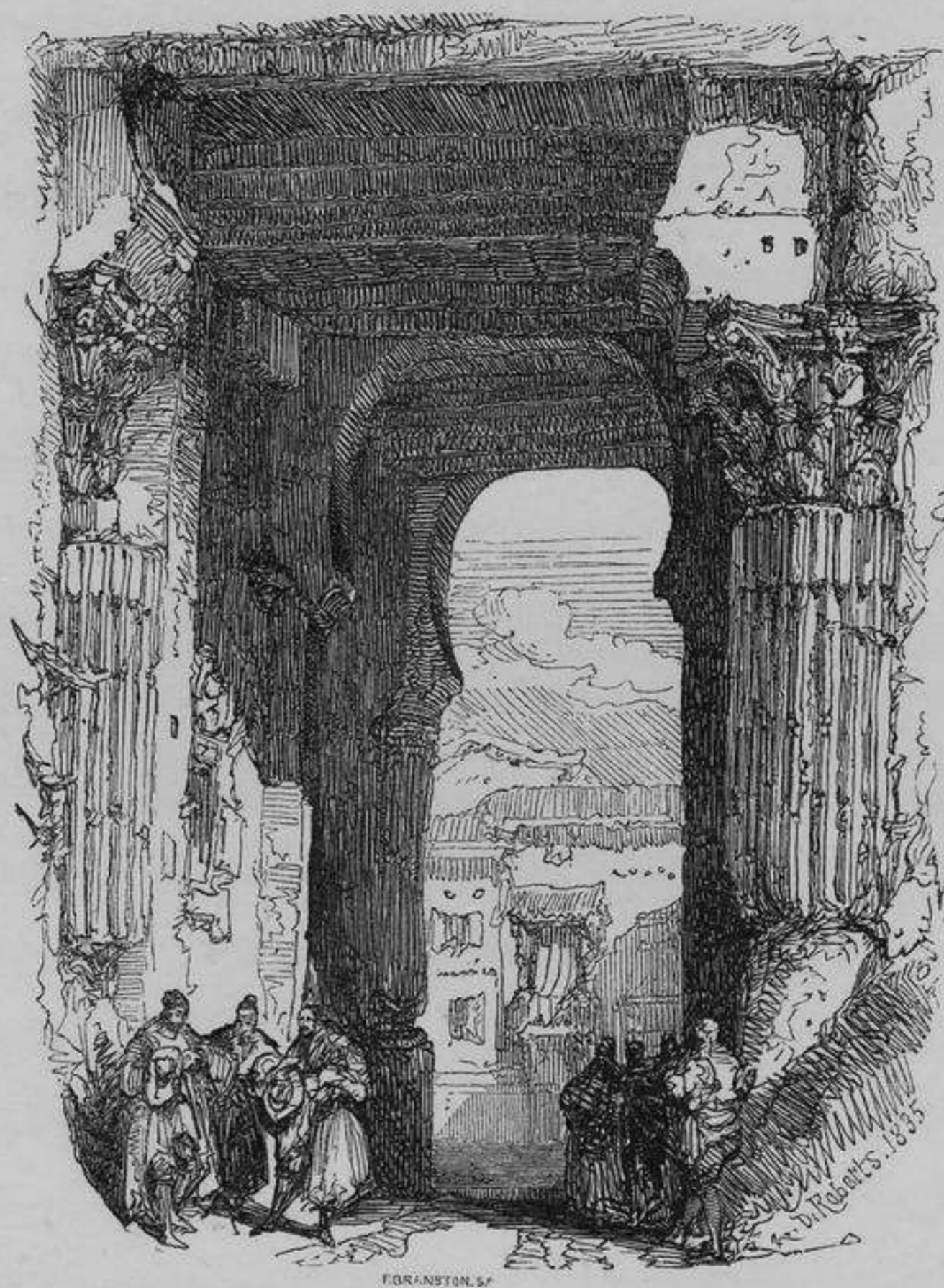
(1) Elle en compte à peine 30,000 aujourd'hui.

« les rois, mes rivaux, m'estiment et me redoutent;
« tout ce que désirent et rêvent les humains m'a été
« prodigué par Allah. Dans ce long espace d'appa-
« rente félicité, dans cette accumulation de jours
« enviés du vulgaire, j'ai marqué ceux où j'ai pu
« me dire exactement heureux. Leur nombre monte
« à quatorze! Mortels, appréciez la grandeur,
« le monde et la vie. »

On a souvent comparé la vie tourmentée des empires avec l'orageuse carrière de l'homme, dans leurs vicissitudes analogues, dans leurs phases correspondantes de l'enfance, de l'âge mûr et de la vieillesse. Véritablement, l'existence du célèbre royaume de Cordoue présente une telle série d'alarmes, de discordes, de bouleversemens et d'effroyables calamités en tout genre, que l'annaliste consciencieux, qui, des cinq cents ans de sa durée turbulente, défalquerait les années de paix complète et de sérénité parfaite, trouverait un résultat encore inférieur, peut-être, à celui des jours fortunés de son dernier calife Abdérame.

Cordoue, antique ou moderne, est la patrie d'un grand nombre de personnages illustres, entre autres des deux Sénèques, de Lucain, de l'orateur Portius Ladro, du médecin Avicennes, du savant Averroës, du sage Aben-Zuar, de Juan de Mena, poète, de

Paul Cespèdes, peintre, et du fameux Gonzalve, *le grand capitaine* du quinzième siècle, dont la postérité n'est pas éteinte. Le comte, ex-général en chef Cordova, qui commandait l'armée des Christinos avant la révolution militaire de Saint-Ildefonso, est son descendant.



Chapitre deuxième.

« De peur que la vigne du dieu Sabaoth, plantée par
« la droite du Père céleste, arrosée par le sang de son Fils, et
« rendue féconde par les dons de l'Esprit saint, ne soit dévo-
« rée par le sanglier de la forêt, ni empoisonnée par le souffle
« du serpent ennemi, ni étouffée par les ronces de l'hérésie; et
« pour empêcher les petits renards de Samson de manger la
« moisson du père de famille, ou d'y mettre le feu avec leurs
« queues enflammées, il vous est enjoint de contraindre
« par tourmens les hérétiques, ces assassins des ames et ces
« voleurs de la foi..... »

(INNOCENT IV, Bulle *ad extirpanda*.)

Nous venons de voir le califat de Cordoue, par-
venant à l'apogée de sa prospérité sous les Abdé-
rames (1), dont chaque apparition fut un renouvel-

(1) Il y en eut deux ou trois encore, après ceux nommés plus haut.

lement de son lustre ; tous, portant bien leurs titres pompeux d'Almanzors et de Miramolins (1), tous généreux, galans, magnifiques, éclairés, instruits, développant à l'envi l'élégance, la politesse et le génie de leurs sujets intelligens.

Mais quand sous d'indignes successeurs, vicaires dégénérés du Prophète, la mollesse prévalut chez les Maures que ne soutenait déjà plus l'ancien fanatisme; lorsqu'au dixième siècle, Séville, Tolède, Murcie, Valence, Huesca même, devinrent autant de royaumes démembrés de celui de Cordoue, alors l'empire sarrasin dans la Péninsule, avec la terreur disparue de son nom et le prestige évanoui de sa prédestination, ne tarda pas à se précipiter à son tour vers le déclin de la monarchie des Goths, sous leur dernier prince.

En même temps cette dynastie, survivant miraculeusement à sa ruine dans les descendans de Pélagé (2), hâta par d'héroïques efforts l'heure enfin prochaine de sa recouvrance; le Croissant vacilla dans la main de ses défenseurs devant les lances de la naissante chevalerie, dirigée par l'Église militante; le cri de guerre de *Santiago*, répété par toute la

(1) De l'arabe *Emir-al-Mou-Menin*, chef, commandeur des croyans.

(2) Don Pélagé était petit fils du roi visigoth Récarède.

chrétienté, retentit comme le glas de mort des musulmans, et la postérité d'Ismaël, refoulée dans le désert, y reprit les mœurs nomades et la vie pastorale de ses ancêtres sous la tente, ne conservant plus bientôt de sa merveilleuse civilisation d'Occident que le goût des fables et de l'astronomie.

Cependant plusieurs siècles s'écoulèrent encore avant que les courages ralliés du mahométisme aux abois fussent domptés complètement, avant que ces fiers Sarrasins, réveillés en sursaut dans leur léthargie, et défendant à la désespérade les derniers points de leur conquête chérie, fussent chassés du paradis de l'Andalousie; la plupart même obtinrent d'y demeurer sous la loi de leurs anciens esclaves, redevenus maîtres.

C'est le sort déplorable de ceux-ci, sous leur nouvelle condition, que nous allons suivre un instant, non moins pour l'intérêt qu'elle inspire que comme se rattachant à l'établissement d'une institution trop fameuse en Espagne, et dont c'est le moment de parler, puisqu'elle signala d'abord son existence à Cordoue que nous n'avons pas encore quittée.

La cité, veuve des califes, se trouvait réunie au royaume chrétien de Castille et de Léon; la croix

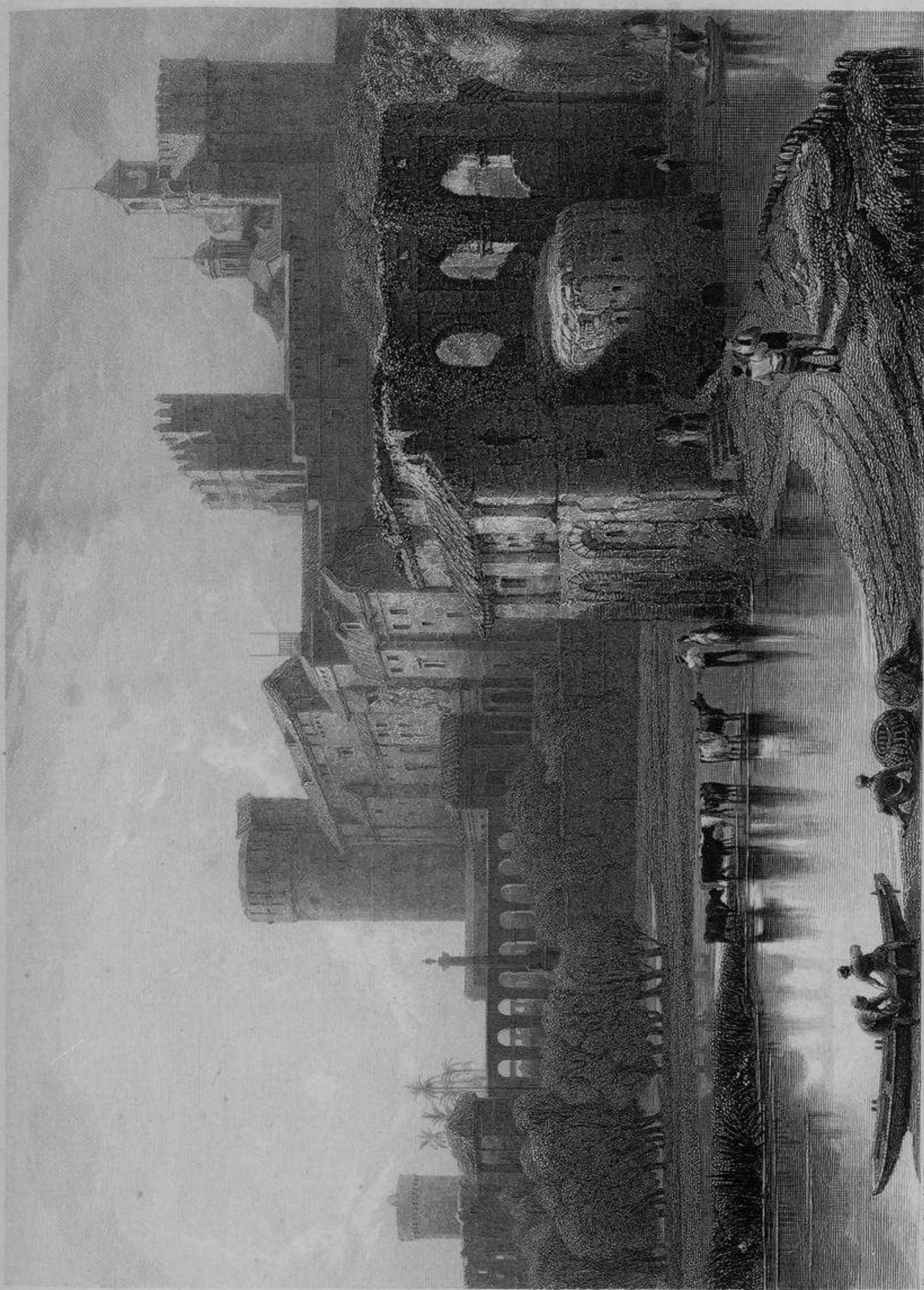
s'élevait sur la mosquée d'Abdérame, consacrée au vrai Dieu par l'évêque Raymond, et les cloches saintes se balançaient dans les minarets, d'où la voix des muezzins avait appelé les croyans à la prière plus de cinq cents ans (1). Enfin, sur les débris dispersés du pouvoir extraordinaire, si long-temps menaçant pour l'Évangile, s'étendait le sceptre orgueilleux de ces puissans monarques, qui devaient dire avant peu « que le soleil ne se couchait pas dans leurs états. »

Malheureusement, vers ce temps-là, prit naissance le déplorable système d'intolérance et d'enquête religieuse, qui courba si promptement une nation noble et chevaleresque sous la verge de la plus abjecte superstition. Le gouvernement de Ferdinand V et d'Isabelle, déjà ligué contre les privilèges des nobles et toute émancipation du peuple, voulut ravir à ses sujets jusqu'à la liberté de conscience.

Il soutint donc l'Église dans la persécution farouche, si connue sous le nom du Saint-Office ou de l'Inquisition (2), et qui, après avoir commencé par les

(1) Cordoue, occupée par les Arabes vers 711, fut reprise par Ferdinand II en 1236; Grenade ne succomba qu'en 1492 sous Ferdinand V.

(2) Son siège et ses prisons, à Cordoue, furent établis dans l'ancien palais de l'Alcazar, dont la planche ci-jointe offre une vue.



Drawn by David Roberts.

Engraved by J. C. Armytage.

PRISON OF THE INQUISITION, CORDOVA.

London, Published Oct. 28, 1835, by Robert Jennings & Co. 62, Cheapside.

Printed by Lloyd.

musulmans et les juifs, s'étendit aux chrétiens : affreux tribunal érigé pour incriminer les pensées des hommes, et sauver leurs âmes en brûlant leurs corps ; épouvantable juridiction, dont les sanglans arrêts durent faire croire alors que la religion était sœur du carnage ; peste soufflée par Rome pour dépeupler les plus belles provinces de l'Espagne, la priver de ses bras les plus utiles et les plus industriels (1), et lui ouvrir des plaies qui saignent encore.

La royale Cordoue était destinée à recueillir les prémices de ces fureurs inouïes : le premier *Acte de foi* fut accompli dans son enceinte, devant la grande porte de bronze de la *Mezquita*. Au mépris du traité le plus formel, garantissant aux Maures après capitulation le libre exercice de leur culte, Ferdinand, en faisant dresser les bûchers pour ces malheureux, qui au temps de leur domination avaient pourtant laissé vivre en paix les vaincus dans leur croyance (2), établit un précédent d'improbité politique et de mauvaise foi qui, adopté par ses suc-

(1) Les Maures, comme artisans et cultivateurs.

(2) Le siège épiscopal de Cordoue subsista toujours sous les Arabes et plusieurs conciles furent tenus, sans aucun trouble, par les évêques répandus dans les possessions des califes.

cesseurs, attira des maux incalculables sur le pays et déshonora son caractère national.

A cette époque non moins féconde en personnages d'illustrations diverses (1), qu'en événements et en découvertes de la plus haute influence sur les futures destinées du monde (2), paraît Ximénès le ministre, immortel par ses vertus, son courage, l'étendue de ses connaissances, la grandeur et le succès de ses plans. Toutefois, l'on s'explique difficilement comment un esprit si élevé, si habile à développer les ressources de sa patrie, ait pu s'associer avec autant d'ardeur à des excès religieux qui ne tendaient à rien moins qu'à sa ruine.

Que cette participation fût le résultat des suggestions du Saint-Siège ou des exigences royales, qu'elle fût plutôt la faute de son temps que de son caractère qui, bien qu'austère et inflexible, n'était pourtant ni cruel ni despotique, toujours est-il qu'un

(1) Charles-Quint, François I^{er}, Henri VIII, Soliman II, Jules II, Léon X, de Foix, Gonzalve, Bayard, le prince de Parme; les grands amiraux anglais; Christophe Colomb, Luther, Mélanchton, Erasme, etc.

(2) Le passage du Cap de Bonne-Espérance, la découverte de l'Amérique, l'invention de l'imprimerie, la prise de Constantinople, la renaissance en Occident des lettres, de la peinture, de tous les arts, chassés de l'Orient par les Turcs, l'aurore de la Réforme, etc.

zèle égaré lui fit dépasser les bornes de la raison et de l'humanité envers les pauvres Maures; et qu'à ses moyens de conversion, d'abord fondés sur la mansuétude évangélique, succéda l'emploi de procédés moins justifiables et d'agens peu recommandables(1). Il fit brûler tous les livres de controverse des Arabes; il contresigna et mit à exécution tous ces édits royaux qui produisirent tant d'exaspération parmi la population musulmane.

Après sa mort, un souverain dont l'ambition devint aussi désastreuse pour l'Espagne que pour le reste de l'Europe, le cauteleux et turbulent Charles V,

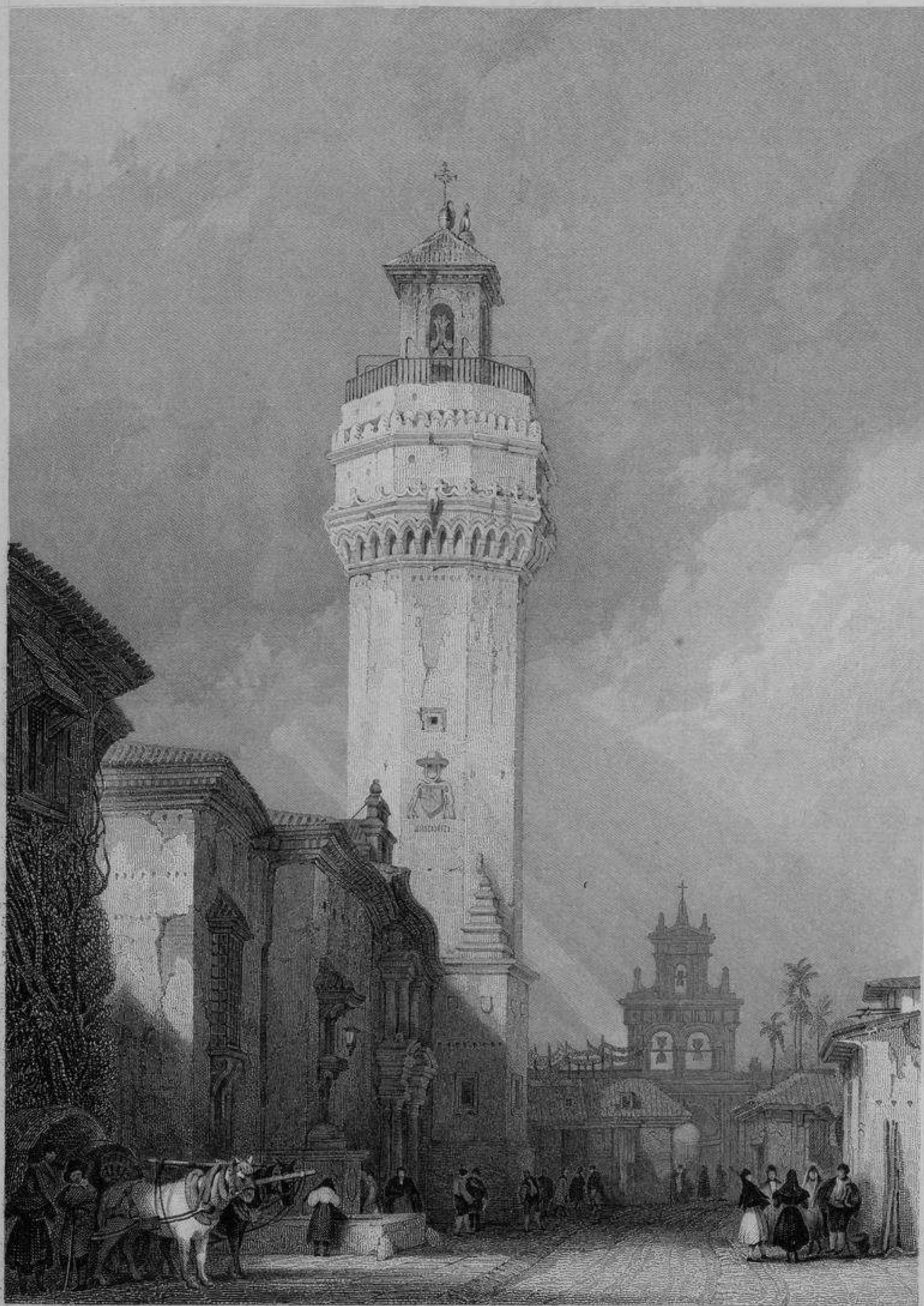
(1) Un jeune Maure de distinction, persévérant opiniâtrément dans l'islamisme, fut confié aux soins d'un des chapelains du cardinal, nommé Pedro Léon, pour effectuer sa conversion. On ne sait comment s'y prit celui-ci; mais le jeune circoncis ne fut pas plutôt au secret avec l'autre, qu'on l'entendit demander le baptême à grands cris, déclarant qu'il n'y avait pas de musulman au monde, qui enfermé comme il l'avait été avec ce « *ferocissimus leo*, » ainsi qu'il le désignait, ne préférât devenir chrétien. — Un autre chapelain de son éminence, Guévara, afin de décider des récalcitrans à prendre le même parti, tâchait de leur prouver qu'ils étaient autant Espagnols qu'Arabes : « car, voyez-vous, mes bons mécréants, disait-il, lorsque vos aïeux s'emparèrent des femmes andalouses, les enfans qu'ils en eurent étaient des métis, déjà demi-chrétiens; de sorte que vous n'avez besoin que d'une demi-conversion pour l'être tout-à-fait. »

y mit encore moins de ménagemens; et les infidèles devinrent pour lui l'objet des mesures les plus acerbes et les plus vexatoires.

Par une nouvelle violation des traités, on convertit en églises toutes leurs mosquées, dont les dotations furent affectées à l'entretien du culte catholique. On leur interdit les professions libérales et lucratives, pour ne leur laisser que les plus vils métiers. On leur défendit l'usage des armes de toute espèce. On les contraignit à porter dans leur costume une marque de servitude, à manger du porc et à boire du vin; à quitter leurs quartiers écartés dans les villes pour y prendre une position centrale, afin d'être sous la main et au besoin à la merci de leurs tyrans; à supprimer tout acte extérieur de leur foi; à suivre les exercices religieux des chrétiens; et finalement à opter entre l'abjuration, l'esclavage, ou le bûcher (1).

C'est alors que, de force ou de peur, cinquante

(1) Le nombre des infidèles à qui l'on fit le procès dans les dix-huit années de l'administration du grand inquisiteur Torquémada paraîtrait incroyable, s'il n'était constaté par les calculs du consciencieux Llorente; 19,220 furent livrés aux flammes, 26,860 brûlés en effigie, et 97,321 condamnés à la prison perpétuelle ou à l'infamie, avec leurs biens confisqués. L'extrême cruauté d'un autre inquisiteur, Lucéro, acheva de dépeupler Cordoue.



Drawn by David Roberts.

Engraved by Freshairn.

TOWER OF THE CHURCH OF SAN NICHOLAS.

Cordova.

Printed by Lloyd & Co

London, Published Oct. 28, 1835, by Robert Jennings, & Co. 62, Cheapside.

mille d'entre eux reçurent le baptême; mais la masse résista et une multitude de familles s'enfuirent dans les *Sierras*, où elles se retranchèrent d'une manière formidable. A cette occasion, un concile général ayant été convoqué dans l'église conventuelle de saint Nicolas de Cordoue (1), amnistie fut accordée aux infidèles réfractaires qui sortiraient de la Péninsule dans un délai fixé. La plupart de ces infortunés partirent en pleurant; le reste s'enfonça dans les solitudes les plus inaccessibles, vivant misérablement, errant de caverne en caverne; mais du moins et bien long-temps encore bravant les familiers du Saint-Office (2).

Bientôt la persécution s'étendit aux juifs régnicoles, quoique leur liberté religieuse fût également

(1) Cet édifice, peu considérable, est néanmoins très curieux par la beauté originale et l'élégante symétrie de sa tour octogone, ici représentée. Dans le voisinage, se trouvent plusieurs petites mosquées, converties aujourd'hui en lieux d'habitation et très peu dégradées: l'une d'elles contient les plus parfaits modèles d'arabesques, dans un état de conservation presque intact. Les antiquités romaines abondent aussi dans ce quartier, où il n'est pas une maison, peut-être, qui n'en offre quelque débris dans ses murs.

(2) Les derniers Maures indépendans ne furent chassés des Alpuxarras qu'en 1609 par le duc de Lerme, sous Philippe III, c'est-à-dire juste au bout de 900 ans d'occupation.

garantie par les anciens traités de reddition des places maures : 30,000, emportant des richesses immenses, abandonnèrent la bigote Espagne, qui ne crut pas acheter trop cher l'unité de son Église par le sacrifice de tant de sujets et de trésors.

Mais les bêtes féroces de l'Inquisition avaient trop souvent goûté le sang pour ne pas chercher d'autres proies. Aussi, quand la Réforme s'étendit vers le milieu du seizième siècle, leur fureur, un instant assoupie, se réveillant plus terrible, n'hésita pas à se tourner contre les compatriotes soupçonnés d'accueillir les dogmes de Luther.

Assurément l'Espagne était l'une des contrées catholiques le moins accessibles à la nouvelle doctrine, et bien peu d'Espagnols en effet l'embrassèrent ; mais, chez ce peuple vindicatif, les délations (encouragées d'ailleurs par le Saint-Office dont le code en faisait un titre aux indulgences de Rome), les délations, les faux témoignages devinrent dans toutes les classes un moyen si commode pour se défaire d'un ennemi, qu'en peu de temps les hérétiques semblèrent pulluler. Les personnes les plus éminentes n'en furent pas à l'abri, et des noms de princes, de généraux, de lettrés, de savans (1) couvrirent les

(1) Galilée, en Italie, languit à 80 ans dans un cachot

listes de proscription. La terreur domina, la défiance gagna tous les cœurs, les liens de famille et de société furent brisés; et « c'est de là sans doute, a dit un historien, que le silence et la réserve sont devenus le caractère d'une nation née avec la vivacité que donne un climat chaud et fertile. »

Quelque temps, sous Louis IX, la France même fut menacée de cette peste; mais, aux premiers excès, le saint roi s'interposa et trouva ses évêques disposés à le seconder de manière à ne laisser bientôt à la détestable congrégation que son triste nom. Et puis, il faut le reconnaître, le clergé français, par ses lumières, sa charité, son sentiment de l'honneur national et de sa dignité personnelle; cette Église gallicane qui avait fourni des apôtres comme les saint Martin de Tours, les saint Grégoire de Narbonne, qui en a donné depuis comme les Fénelon, les Chéverus, devait être et fut aussi toujours la plus forte barrière contre l'invasion du fléau qui sévissait au delà des Alpes et des Pyrénées.

Nous regrettons que les bornes de ce chapitre ne de l'Inquisition, pour avoir osé changer l'ordre des cieux :

N'a-t-il pas expié par trois ans de prison

L'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison?



nous permettent pas de commenter un vieux livre assez rare et horriblement curieux, contenant la jurisprudence et les maximes du Saint-Office : c'est le *Directorium inquisitorum*, par Eymeric, grand inquisiteur d'Aragon. Nous traduirons cependant quelques passages de son latin, non moins barbare que le sujet, parce que ces citations, prises au hasard, nous semblent la plus amère satire de l'abominable congrégation.

« En matière d'hérésie, on procède tout
« uniment et sans les criaileries des avocats (1),
« c'est-à-dire qu'on retranchera de la procédure les
« formalités et délais en usage ailleurs, et tout appel
« qui ne sert qu'à retarder l'exécution du juge-
« ment.

« On dénonce quelqu'un comme prévenu d'héré-
« sie, sans se rendre partie, et seulement pour ne
« pas encourir l'excommunication portée contre
« ceux qui ne dénoncent pas.

« Dans chaque paroisse, on choisit trois prêtres
« et autant de laïques chargés de faire la recherche
« de tout hérétique caché dans les maisons, dans
« leurs chambres, greniers, caves, souterrains, etc.

(1) *Simpliciter et de plano, sine advocatorum strepitu et figurá.*

Cet homme assurément n'aimait pas le barreau.

« Quoiqu'en matière civile on ne soit pas tenu
« de fournir les preuves contre soi-même, cette
« obligation existe pour l'hérétique, lequel doit
« donner communication de toutes les pièces pou-
« vant servir à fonder son accusation.

« En faveur de la foi, sont admis en témoignage
« les excommuniés, les infidèles, les infâmes et
« toute espèce de criminels, les hérétiques même
« *contre et jamais en faveur de l'accusé* (1), sa
« femme, ses enfans, ses domestiques, aussi *contre*
« et jamais *pour*. La raison de cette différence est
« que, d'une part, on suppose qu'il n'y a que la
« force de la vérité qui puisse arracher à des té-
« moins de ce genre une déposition contraire à l'ac-
« cusé; et que, de l'autre, on peut croire que les
« liens du sang les portent naturellement à mentir
« pour le sauver.

« L'accusé n'est jamais confronté avec les témoins,
« dont il ne doit pas même connaître les noms, pour
« la sûreté de ceux-ci; faute de quoi, personne

(1) Le texte contient sur cette disposition des subtilités métaphysiques qui paraissent se réduire à ceci : Que, quand un hérétique dépose en faveur d'un accusé, on peut présumer que c'est en haine de la foi, tandis que cette présomption n'a plus lieu, lorsque ce même hérétique témoigne contre.

« ne dénoncerait , et cela au grand dommage de la
« république chrétienne.

« Un bon inquisiteur doit toujours supposer des
« subterfuges chez les hérétiques , lesquels sont
« d'une adresse extrême à équivoquer , à jouer la
« sainteté , à feindre la folie , les défaillances , quand ils
« sont menacés de la question , et les femmes les ac-
« cidens particuliers à leur sexe , etc.

« Afin de les payer de la même monnaie (1), et de
« pouvoir dire ensuite avec l'apôtre : « Comme vous
« étiez fins , je vous ai pris par finesse , » l'inquisiteur
« opposera d'autres ruses aux hérétiques , comme
« de leur adresser des questions vagues et à double
« sens , de multiplier les interrogatoires pour fati-
« guer leur esprit et les faire varier dans leurs ré-
« ponses , ou bien , de les entourer d'égards , de
« douceurs sur le boire et le manger , de leur don-
« ner de belles paroles (*bona verba*) en cas d'aveu ,
« sauf à rétracter toute promesse , cette fraude étant
« utile au bien de la foi ; d'introduire auprès de
« l'accusé quelque faux hérétique *ou autre per-
« sonne qui lui soit agréable* , pour gagner sa con-
« fiance sous le semblant de l'amitié et lui extor-

(1) *Ut clavum clavo retundat....* Quelle dignité d'ex-
pression !

« quer sa confession, *graciosè* (1); en un mot, de
« varier les moyens selon le naturel des gens aux-
« quels on aura à faire; car, comme dit Ovide dans
« son livre *Des remèdes d'amour* (2):

Mille malis species, mille salutis erunt.

« Il est permis de condamner sur le simple aveu
« du coupable et sans témoins, parce que l'hérésie
« étant un crime de l'esprit ne peut souvent se prou-
« ver que par la révélation du criminel.

« Avant d'appliquer à la question, l'on aura soin
« de dépouiller le patient, pour s'assurer qu'il ne
« porte sur lui ni talisman, ni amulette, ni des noms
« d'anges inconnus, écrits sur parchemin vierge en
« caractères magiques propres à charmer la dou-
« leur; comme aussi d'enlever avec le fer ou avec
« le feu tout signe cabalistique peint ou gravé sur sa
« peau dans le même but.

(1) *Graciosè* est charmant, mais embarrassant à traduire, le texte laissant à supposer ici l'intervention de l'un et l'autre sexe.

(2) Ma foi, l'on ne s'attendait guère
A voir Ovide en cette affaire!

On employait à ce joli métier jusqu'à des enfans qui, sous le masque de l'innocence, jouaient le rôle de petits anges des ténèbres.

3.

« Lorsqu'un accusé, craignant les remèdes salu-
« taires que nous réservons aux blessures de l'ame
« dans notre tendresse (*visceraliter*), s'enfuira
« pendant l'instruction du procès, il sera jugé comme
« contumace impénitent, et mis à mort par tout ca-
« tholique romain, s'il est rencontré; car il est au
« ban du pape.

« Les hérétiques convaincus, et leurs enfans, jus-
« qu'à la deuxième génération incluse, sont privés
« de tous offices et dignités; cependant le fils, déla-
« teur de son père, est excepté de cette privation.
« Les émancipations, substitutions, testamens et
« autres actes de l'autorité paternelle des mêmes in-
« dividus deviennent nuls. De là plusieurs consé-
« quences: celui qui a reçu un dépôt de l'hérétique
« est dispensé de le lui restituer; sa femme n'est
« point tenue de lui *rendre le devoir*; un comman-
« dant de place n'est point obligé de remettre
« ou conserver cette place au prince infecté d'héré-
« sie, etc., etc. »

Voilà-t-il assez d'absurdités, d'atrocités, assez
d'outrages à la religion, à la morale, au sens com-
mun, à toutes les lois divines et humaines? Et ce-
pendant que de choses encore plus incroyables dont
nous faisons grâce, ne fût-ce que le gracieux cha-

pitre *de Tormentis*, avec les croix, les roues, les chevalets, les tenailles, les fourches, le petit et le grand tréteau, la botte de fer, les pintes d'eau, les coins, les brodequins, les grils, les chemises souffrées, et tout ce lugubre appareil de la question ordinaire et extraordinaire, monument de l'impuisable imagination des dominicains (1).

Qu'ajouter d'ailleurs à ce qui a été dit sur ces boucheries clandestines au fond des cachots, sur cet usage, aboli trop tard, de distendre des muscles et de briser des os, pour arriver le plus souvent à la condamnation d'un innocent faible et à l'absolution d'un scélérat robuste; de sorte que le problème de découvrir la vérité par cette voie aurait été mieux résolu par un mathématicien que par un juge, et voici comment on aurait pu l'exprimer : *Étant données la force de tempérament et la sensibilité des fibres d'un prévenu, trouver le degré de torture qui le fera confesser qu'il est coupable d'un crime connu ou inconnu.*

On dit que les fondateurs du Saint-Office, divisés sur le choix du dernier supplice, furent décidés par ces paroles de saint Jean: « Celui qui ne demeure

(1) On sait que les membres de l'Inquisition étaient ordinairement choisis dans cet ordre.

pas en moi sera jeté dehors comme un sarment, et il sèchera, et on le mettra au feu pour qu'il brûle. » L'un d'eux, il est vrai, proposa de s'en tenir à la lettre de ce passage, où il n'est question que de bois mort, c'est-à-dire de ne pas brûler les hérétiques vivans; mais cela n'eût point fait l'affaire des Espagnols, pour qui les *actes de foi* et des cris étouffés sortant d'un tourbillon de fumée devinrent les plus belles solennités nationales.

Maintenant, si l'on objecte que ce qui précède est l'histoire un peu rebattue d'une institution dont la terreur n'est plus qu'en souvenir (1); que dans ces derniers temps elle a presque été réduite à un simple ministère de police, exerçant entre les mains du gouvernement une surveillance préjudiciable sans doute aux développemens de la civilisation et de l'industrie, mais d'une tout autre nature qu'autrefois, l'on répond :

Que ces chroniques devant reproduire quelquefois les mœurs modernes de l'Espagne, il n'était pas sans intérêt d'indiquer la tache originelle et, en quelque sorte, le point de départ de ces mœurs. Or,

(1) Le dernier auto-da-fé eut lieu sous Charles II, à la fin du dix-septième siècle.

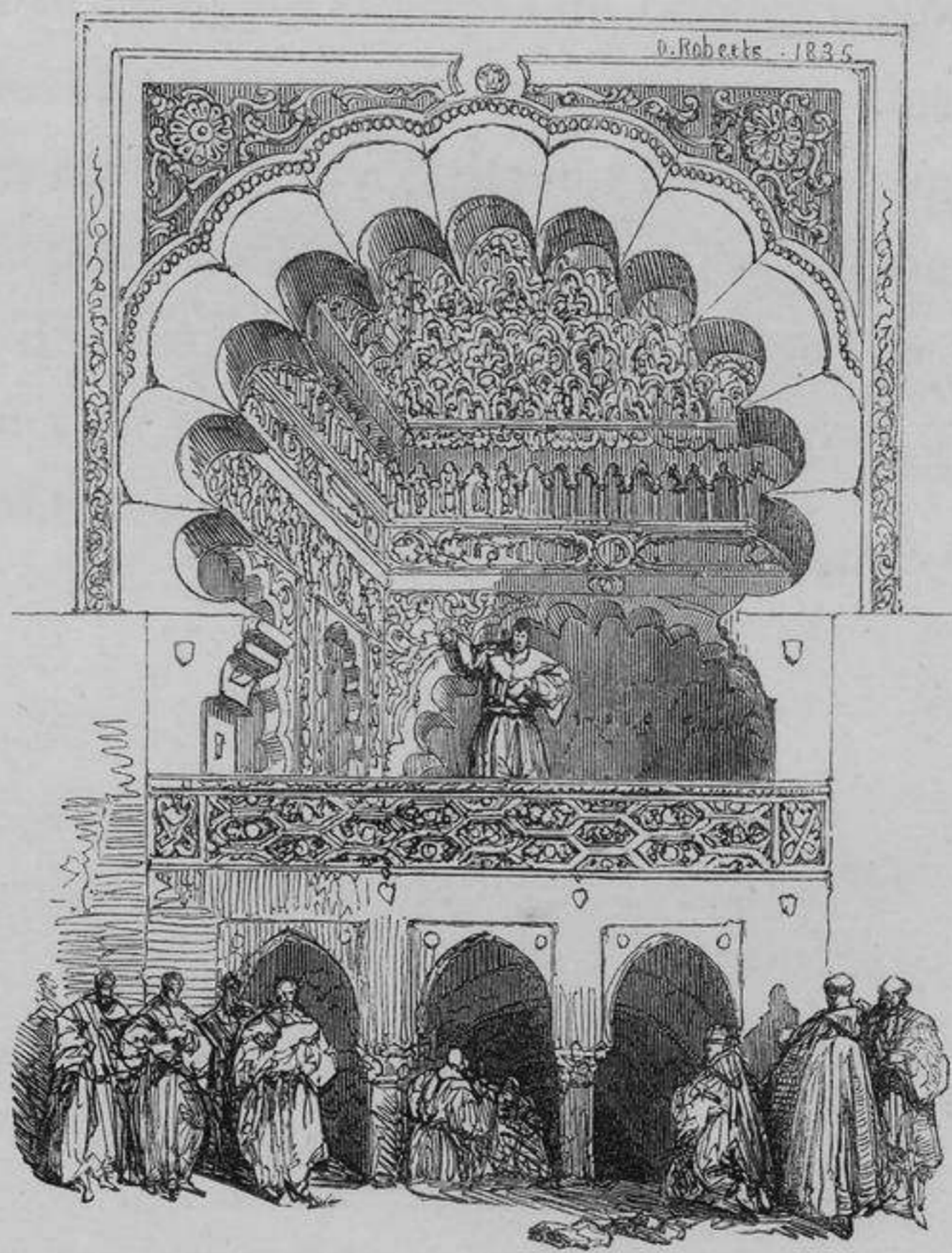
quelle peut être leur date, si ce n'est celle de l'établissement du tribunal en question? Leur différence n'est-elle pas assez tranchée avant et après, par exemple, au siècle généreux du Cid et sous le règne de l'implacable Ferdinand V? Le génie de l'Inquisition n'a-t-il pas soufflé sur ce peuple tout entier, dont le fanatisme et la cruauté sont devenus les traits dominans et l'exacte expression? Faut-il être surpris qu'une nation récréée avec des auto-da-fé soit la même qui, depuis, a dépeuplé tout un nouveau monde, fait la chasse aux Indiens avec des dogues, scié les prisonniers français entre deux planches, et, récemment encore, débité dans les carrefours de Madrid les lambeaux de la chair palpitante de Quézada? Faut-il s'étonner qu'une nation si long-temps pervertie, dégradée, plongée dans les ténèbres intellectuelles par la tyrannie et la superstition conjurées, soit si lente à recouvrer la lumière, à enfanter les institutions sociales qui lui manquent, à s'associer au progrès et au mouvement de ce monde européen qui ne se repose plus?

Non; mais aussi, tant qu'une saine philosophie n'aura pas transformé l'obscurantisme de ses vieilles idées, et quelle que soit l'issue du conflit présentement engagé dans la Péninsule (monarchie, république ou fédéralisme), ne doit-on pas s'atten-

dre à voir renaître quelques-uns de ces jours dignes du Saint-Office, c'est-à-dire les délations, les vengeances privées, la défiance générale, les divisions de famille, les confiscations, et ces procès expéditifs *sine advocatorum strepitu et figurá*, pour parler comme l'honnête Eymeric.

Sans doute, les flammes du bûcher n'étoufferont plus les victimes, mais la garrotte non moins expéditive les remplacera; c'était pour les intérêts spirituels, ce sera pour la cause temporelle; jadis pour l'Evangile, désormais pour une constitution; la foi religieuse a eu ses Torquémada en Espagne, puisse la foi politique n'y pas avoir les siens!





Chapitre troisième.

C'est là que, reprenant leur première fureur,
Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur :
D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage.

« Et tu meurs, lui dit-il, et moi, je vais régner ! »

«

« Et pour mourir encore avec plus de regret,

« Traître, songe en mourant que tu meurs mon sujet. »

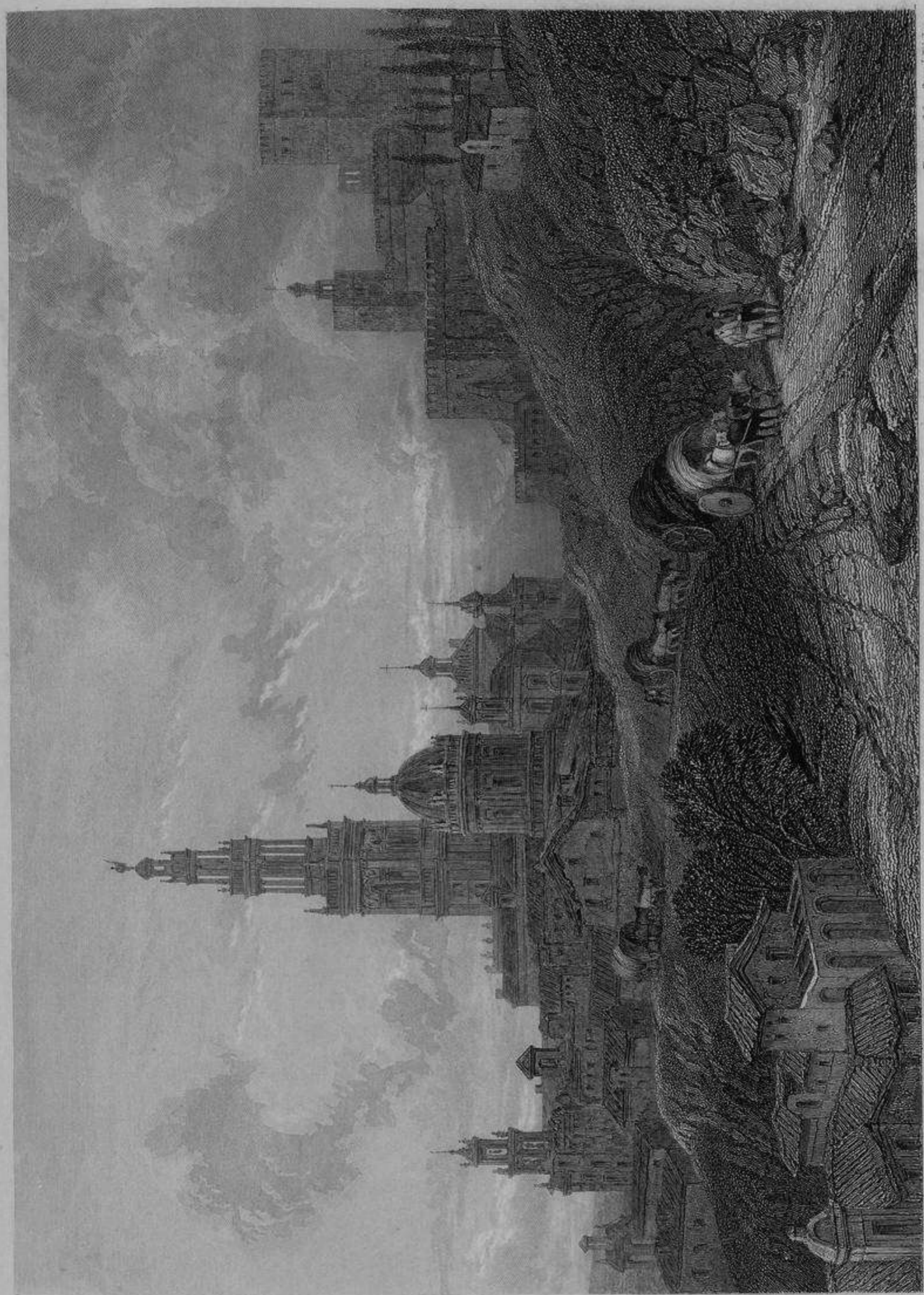
(*Les Frères ennemis.*)

Si nous suivons le cours du Guadalquivir, nous apercevons non loin de sa rive gauche, à moitié chemin environ de Cordoue à Séville, une colline isolée au milieu d'un pays plat, fertile mais désert. Son aspect, sous toutes les faces, est remarquable par la

disposition pittoresque des édifices qui la couvrent, et surtout par la profusion des antiquités romaines et moresques dont l'Andalousie offre si souvent le curieux mélange, comme d'irréfragables témoins des deux plus célèbres dominations de la banale Espagne, comme des souvenirs rivaux et jaloux des regards de la postérité, jusque dans leurs débris.

Une partie de ces constructions cependant, surtout celles des Romains, toujours plus résistantes par les proportions de leur masse, présentent une intégrité parfaite. Sous ces conquérans, les habitans de ces lieux étaient les *Carmonenses*, et la cité moderne, assez étendue, qui s'élève sur leurs ruines, conserve encore le nom de Carmone. Elle contient aussi plusieurs monumens d'un âge plus récent, entre autres une église, dont l'ensemble est satisfaisant, mais que surchargent des ornemens ridicules et de mauvais goût.

Carmone, aujourd'hui délaissée, obscure, eut pourtant ses jours de splendeur et de puissance. Du temps des Goths et des Arabes, elle figure au nombre de ces imposantes forteresses qui contribuèrent le plus à prolonger leur occupation. Elle devint même le siège d'un petit royaume, et son enceinte fut plus d'une fois le théâtre de rudes conflits entre les chrétiens et les Maures, ainsi que des perpétuel-



Engraved by Samuel Fisher.

ENTRANCE TO THE TOWN OF CARMONA.

Printed by Lloyd & Co

London. Published Oct. 28. 1833. by Robert Jennings & Co. 26. Cheapside.

Drawn by David Roberts.

les discordes et des terribles passions de ces derniers.

Dans l'une de ses tours, un jaloux Abdallah fit murer vivantes, à la fois, cinquante femmes de son harem, soupçonnées de tendres intrigues. Sur les mêmes créneaux, un autre calife, voyant pâlir son fils à l'aspect d'un gros d'ennemis dans la plaine, fit voler sa tête au dessus du rempart, en disant : « Je ne suis pas le père d'un lâche. » Enfin, sous ces murs, l'un des grands Abdérames livra contre son frère, injuste compétiteur à l'empire, l'une des plus meurtrières batailles de ces temps d'extermination.

Par un triste jeu du sort, à plusieurs siècles d'intervalle, une action non moins acharnée s'engagea sous les mêmes murs, entre deux frères célèbres, pareillement divisés pour la possession d'un trône : c'est nommer Pierre le Cruel et Henry de Transtamare. La part active que prirent à leur querelle notre brave Duguesclin et le noble *Prince Noir* d'Angleterre, jette un intérêt particulier sur ce farouche épisode des chroniques espagnoles, et mêle au moins un reflet d'héroïsme et comme un vernis de vaillance à l'ombre odieuse du tableau.

Le fils funeste d'Alphonse XI, depuis son arrivée au pouvoir (1356), avait trop bien justifié son sur-

nom par le meurtre de tous ses proches, et par une multitude d'actions plus dignes d'un bourreau que d'un souverain, lorsqu'une partie de ses sujets indignés se souleva en faveur de Henry, comte de Transtamare, frère naturel du tyran, et dont la mère avait été la première victime de ce monstre.

La tentative était périlleuse contre un prince du courage et de l'habileté de don Pèdre; mais heureusement pour Henry, notre sage roi, Charles V, qui venait de chasser les Anglais de son royaume, et ne savait que faire d'une milice d'étrangers, devenus depuis la paix le fléau de ses provinces, eut l'excellente idée d'offrir à Transtamare toutes ces troupes importunes, pour combattre sous les ordres de Bertrand Duguesclin, le roi Pierre, dont la France avait d'ailleurs à se plaindre (1).

(1) « Si se fit chef de ceste entreprise messire Bertrand
« Duguesclin, pour contrevanger la mort de la royne d'Es-
« pagne; et pouvoyent ces gens-d'armes estre environ
« trente mille, et là estoyent tous les chefs des *Compaignies*,
« en moult grand voulonté de bouter le roy dom Pièdre
« hors du royaume de Castille et d'y mettre le bastard Hen-
« ry, son frère.... » (FROISSARD) — En passant par Avignon,
où était alors le pape, ils lui demandèrent l'absolution pour
leurs péchés et 200,000 francs pour leur voyage. Le pre-
mier point ne souffrit pas de difficultés, mais on marchanda
sur la somme, qui fut pourtant levée sur les habitans d'Avi-
gnon et remise à Duguesclin: « Oh, oh! ce n'est point

Il y aurait peut-être de curieux rapprochemens à faire entre l'intervention de cette époque tant controversée, et entre celle de nos jours. Par exemple, notre légion d'Alger, amalgame hétérogène, dont le cadre fort élastique permet d'accroître son effectif *ad libitum*, n'est pas sans quelque ressemblance sous certains rapports avec les compagnies de *Routiers* (1), emmenées par Duguesclin. Au surplus, c'est encore une hostilité de frères qui met la Péninsule en armes aujourd'hui; car l'on ne peut nier que si l'un des deux a disparu de la lice, il ne se survive dans son testament d'une manière assez turbulente; mais reprenons :

Henry de Transtamare, auquel le pape Urbain V venait de reconnaître le droit d'occuper les états de Castille, accepta joyeusement le secours des *Routiers*, dont l'impétuosité fit bon marché des soldats de Pierre-le-Cruel. Bientôt ce prince n'ayant plus

ainsi que je l'entends, dit-il, et nous ne sommes pas venus pour piller le pauvre peuple : Rendez cet argent aux bourgeois et que les cardinaux seuls nous fournissent la somme. » Il fallut en passer par là; ils reçurent ensuite l'absolution d'une manière très édifiante.

(1) On les désigne aussi dans l'histoire sous les noms de *cotteraux*, *malandrins*, *condottieri*, *brabançons*, *tard-venus*, mais plus ordinairement sous celui de *Routes* ou *Compagnies*.

de salut que dans la fuite, recourut au même expédient que son rival : il implora l'assistance du prince Noir qui se maintenait en Guyenne. Édouard, soit générosité naturelle, soit rivalité contre la France, voulut relever lui-même le roi renversé. La victoire lui demeura fidèle ; Henry fut défait et le bon connétable, en couvrant cette retraite, tomba au pouvoir des Anglais après ses prodiges de valeur accoutumés.

Don Pèdre, avec le sceptre qu'il ressaisissait par une révolution aussi subite que celle qui l'en avait privé, retrouva toute sa férocité : ses ignobles vengeances excitèrent le dégoût du fier prince de Galles, qui, rougissant d'un semblable allié, ne tarda pas à prendre congé de l'Espagne, ainsi que Chandos, Lancastre et tous ses chevaliers.

Ce départ fut le signal du retour de Transtamare avec de nouveaux auxiliaires de France, y compris Duguesclin, redevenu libre par le paiement de sa rançon (1).

Henry paraît en Aragon, franchit l'Èbre, et, se jetant alors à genoux, jure sur la croix de ne plus le repasser en fugitif; puis il traverse la Castille ainsi

(1) Édouard lui ayant généreusement permis de la fixer lui-même, Bertrand, avec une égale générosité, se taxa à la somme de 60,000 florins, énorme pour ce temps-là.

que le royaume de Tolède, sans grande opposition, tandis que don Pèdre, averti de son entreprise, accourt en rugissant au devant de son rival, du fond de la *Vega* de Grenade.

Leurs armées se rencontrèrent dans la plaine de Carmone, sol prédestiné aux collisions fraternelles : celle-ci ne fut pas la moins terrible. Les deux rois, semblant se multiplier, haletans, épuisés comme leurs soldats auxquels l'affreuse chaleur de ce jour laissait à peine la force de supporter leurs armes, rétablirent le combat jusqu'à trois fois. Enfin Henry ayant tué de sa main l'émir des maures grenadins que don Pèdre avait à sa solde, ceux-ci se débàndèrent, entraînant dans leur déroute les autres troupes du tyran qui courut s'enfermer avec ses débris dans le château-fort de Montiel, sur les confins de la Manche : aussitôt Carmone, où se trouvaient sa réserve et tous ses trésors, fut investie.

Duguesclin conduisait le siège de cette ville; don Pèdre, désespéré de la voir prête à succomber, et ne pouvant lui-même tenir plus long-temps à Montiel (1), dépêche vers le connétable un adroit émissaire pour le mettre dans ses intérêts et régler ses

(1) C'est dans cette place que s'est retiré dernièrement le chef carliste, Gomez après l'affaire de Villa-Ropledo.

différends avec Henry. Sur la réponse assez vague de cet envoyé, mais sous sauf-conduit, Pierre, suivi de quelques gentilshommes, fait route pour le camp des Français, et se dirige vers la tente de Duguesclin où venait d'entrer presque au même instant Transtamare, également accompagné.

Les deux frères ne s'étaient pas vus depuis douze ans; mais l'instinct de leur mutuelle haine les servit mieux que la mémoire des yeux pour se reconnaître, et dès l'abord, avec arrogance, Pierre ayant apostrophé l'autre en ces mots : « Je suis votre roi, » Henri lui répondit par un coup de sa dague au visage. Alors ils se précipitèrent l'un sur l'autre avec rage, et Pierre, après quelques efforts, parvint à renverser son rival sous ses pieds. Sur ces entrefaites la nuit était presque venue; le crépuscule et la poussière de ce champ-clos improvisé commençaient à dérober son étrange scène aux assistans muets d'effroi et comme enchainés à leur place. Nul d'entre eux, d'ailleurs, par respect pour le caractère royal ou peut-être pour la parole engagée du connétable, n'osait s'interposer dans cette lutte horrible de deux frères se disputant corps à corps la couronne et la vie. Henry, quoique dessous, dirigeait son poignard au cœur de son ennemi, tandis que celui-ci cherchait à l'arracher de ses doigts crispés dans le même but.

A la fin, rassemblant toutes ses forces, Transtamare, en se débattant, ayant réussi à reprendre l'avantage, appuya son genou vainqueur sur la poitrine de Pierre, et lui plongea sans hésiter son arme dans le gosier jusqu'à la garde.

Ainsi périt le Néron de Castille. Les historiens ont renoncé, dit-on, à compter ceux qu'il extermina de sa main; et pourtant (qui le supposerait au seul nombre connu de ces assassinats?) ce monstre avait à peine trente-trois ans, lorsque l'Espagne en fut délivrée.

Après sa mort, Carmonne ouvrit ses portes à Henry qui s'empara des immenses richesses enfouies dans ses souterrains par l'avare oppresseur. Le nouveau monarque en fit le premier usage en faveur de ses utiles alliés, les routiers de France, qu'entre leurs divers noms de guerre il n'avait pas lieu d'appeler, au moins pour son compte, les *tard-venus*.

Quant à Duguesclin, son vrai libérateur, il fut payé en amitié sincère et en gratitude sans bornes, comme en dignités et en honneurs de toute nature (1). Henry, ne se voyant pas encore au bout de sa tâche, aurait bien voulu conserver un si vaillant compa-

(1) Le roi lui conféra jusqu'à son propre titre de Trans-tamare, le créa duc de Molina, et le nomma connétable de Castille.

gnon ; mais Charles V, dont les embarras ne devenaient pas moindres autour de lui, réclama le bras de son meilleur défenseur.

Celui qui faisait des rois étrangers ne pouvait se dispenser d'aller sauver le sien. La France, en son absence, pareille à un guerrier désarmé, sembla ressaisir à son retour sa forte lance et son bouclier ; et prenant d'abord sur l'Anglais de la Guyenne sa revanche d'Andalousie, l'infatigable Bertrand, depuis lors, ne se reposa plus jusqu'à soixante-six ans, menant toujours battant les ennemis du royaume, toujours à *la recousse*, *en ost et chevauchées*, comme il disait lui-même, et mangeant régulièrement ses trois soupes au vin les jours de bataille, en commémoration de la Sainte-Trinité.



Chapitre quatrième.

Condidit Alcides, renovavit Julius urbem ;

Restituit Christo Fernandus tertius, heros.

Hercule me fonda, César m'a restaurée ;
Fernand trois, le héros, au Christ m'a consacrée.

(1248.)

Fair is proud Seville ; let her country boast

Her strength, her wealth, her site of ancient days.

Séville, avec orgueil, peut vanter ses atours,
Sa force, sa splendeur, son trône des vieux jours.

(BYRON.)

Le noble fleuve, dont notre excursion précédente nous a détournés, a bien élargi ses bords au point où nous le rejoignons. De charmantes rivières, ses fraîches tributaires, ont épanché leur urne dans ses ondes, grossies encore de cent ruisseaux limpides

et de ces innombrables fontaines qu'on voit sourdre à chaque pas sous les bosquets parfumés de l'Andalousie. Mais ici le dieu surpris se trouble ; une amertume étrange altère sa pureté, et ses flots émus suspendent leur cours devant le flux de l'Océan jaloux qui vient à sa rencontre au pied des murs de Séville, où nous allons entrer (1).

Bien des fleuves charrient l'or ou l'argent mêlé à leurs sables, aucun assurément n'en a vu traverser de plus grandes quantités à sa surface que le Guadalquivir ; car c'est par son embouchure qu'arrivaient en Espagne tous ces pesans galions de malheur, avec leur chargement arrosé des sueurs et du sang de l'Indien occidental.

A chaque retour de ces funestes vaisseaux, une bouffée d'orgueil et d'ambition démesurée montait au cerveau du sombre Philippe II, alors que, mesurant le globe au fond de son Escorial, il se repaissait de ses chimères de monarchie universelle ; mais l'ouragan brisa son invincible *armada* sur les côtes de cette Angleterre qu'elle devait conquérir ; il échouait en même temps dans ses intrigues pour se faire céder la couronne impériale par Maximilien II ; les Fla-

(1) Le remous commence même à deux ou trois lieues plus haut.



Drawn by David Roberts.

Engraved by J. Cousen.

THE GOLDEN TOWER, SEVILLE.

Printed by Lloyd & Co.

London. Published Oct. 28. 1835. by Robert Jennings & Co. 62. Cheapside.

mands, irrités de ses cruautés, secouèrent son joug ; enfin les factions fomentées par les émissaires et les trésors de ce *Démon du Midi*, pour démembler la France, furent vaincues par le guerrier béarnais, nourri dans la haine des monarques espagnols.

L'édifice en évidence dans la planche ci-jointe est *la Tour de l'or*, ainsi nommée, dans le temps, pour avoir servi d'entrepôt aux riches métaux extraits des mines du Nouveau-Monde. Ce bâtiment de forme octogone et d'origine romaine, ce boulevard des siècles, s'élève sur la rive gauche du Guadalquivir dont il commande le passage : il ne protège pas moins efficacement la ville de ce côté. Cette tour colossale, divisée en trois étages, est construite en *piedra labrada* (1). De sa base partait l'énorme chaîne qui, du temps des Maures, barrait le fleuve pour garder leur flotte, et dont l'autre bout s'attachait aux murailles de la rive opposée qui présente une saillie. Entre les Romains célèbres dont il est constaté qu'elle reçut la visite, on cite Jules César et le brave rival de Pompée, Sertorius.

Vous apercevez dans le fond un pont de bateaux, joignant Séville à Triana, l'un de ses plus riens

(1) Littéralement, *pierre travaillée, fabriquée* : c'est une composition dont les matériaux et les procédés paraissent ignorés aujourd'hui.

faubourgs. Lors de la fête patronale de celui-ci (car en Espagne quel faubourg, quelle rue même n'a pas son saint ?), le pont, surchargé des curieux insignes de la solennité, offre, de nuit, le spectacle d'une illumination splendide qui, réfléchi dans les eaux avec les innombrables lumières errantes des *bunuelos* (1), est d'un effet éblouissant.... — Mais Séville ! parlons de Séville.

Non moins heureusement située que Cordoue, sur le Guadalquivir, dans une plaine encore plus fertile et plus étendue, sous un ciel admirable et presque toujours pur ; asile du plaisir, de l'élégance et du luxe ; revendiquant une origine qui se perd dans la nuit des siècles (2) ; déjà réputée puissante et ancienne par Strabon ; première métropole de l'Eglise d'Espagne ; long-temps le centre de son commerce et de son industrie ; la plus considérable de ses cités royales ; moins peuplée, mais plus grande et plus riche que Madrid ; celle de toutes qui soutint le plus de sièges mémorables sous tant d'invasions suc-

(1) Vendeurs de beignets : la préparation et le débit des *bunuelos*, friandise espagnole, sont ou du moins étaient un véritable monopole entre les mains des *Gitanos* ou Bohémiens.

(2) On attribue sa fondation à Hercule, à Bacchus, aux Hébreux, aux Chaldéens, etc.

cessives , la belle et monumentale Séville est , à tous égards , un des séjours les plus dignes de la curiosité des voyageurs , et dans laquelle nous ferons une station proportionnée à son importance.

Elle est de figure ronde , ceinte de hautes murailles flanquées de cent soixante-six tours avec des barbicanes , et percée de douze portes sur l'une desquelles on peut encore distinguer la vieille inscription placée en tête de ce chapitre. Ces fortifications , entièrement romaines et qui ne contiennent aucune pierre , sont de terre avec un ciment ou mortier si bien préparé , qu'il est devenu plus solide et plus dur que la pierre même.

Séville portait dans l'antiquité le nom d'*Hispalis* : les Maures , qui n'ont point de *p* , en ont fait *Isbilis* , d'où *Sevilla*. Elle était la résidence privilégiée des rois visigoths ; et l'un des premiers conquérants arabes , le célèbre *Muza* , jeta les fondemens de sa splendeur nouvelle. Là aussi , le jeune proscrit du désert , Abdérame l'Ommiade , fit son entrée victorieuse à la tête d'une poignée de Syriens , marchant à la conquête du califat d'Occident ; et la belle *Hispalis* partagea souvent dans la suite , avec la royale Cordoue , les marques de sa munificence et de ses faveurs (1).

(1) Parmi les monumens somptueux dont les califes se

En 1027, Séville se déclara royaume indépendant. Bientôt même celui de Cordoue se fonda dans le nouvel état, dont les princes devinrent alors les plus puissants de l'Espagne sarrazine. C'est donc contre cette dynastie que les Goths-Espagnols dirigèrent tous leurs coups, pour savoir en définitive si leurs neveux jureraient par le Christ ou par Allah, s'ils seraient baptisés ou circoncis.

L'époque à traverser dans cette alternative est particulièrement sanglante ; mais il y a consolation et délice même à la franchir sous l'escorte de l'aimable et brillante chevalerie, dont le charme magique est tel qu'on oublie presque avec elle la décadence des arts et le sommeil des lettres : admirable institution, avec ses sermons de protéger la veuve et l'orphelin, de respecter les choses saintes et d'épargner ceux qui ne se défendaient pas : sublime effort de l'enthousiasme, du désintéressement et de l'honneur ; école de tant de héros et de grands princes ;

plurent à doter Séville, il faut mettre en première ligne la tour moresque nommée *la Giralda*, que cette planche représente. Il est impossible de la mentionner sans quelques détails ; mais l'artiste, qui s'est pour ainsi dire *énamourré* de ce merveilleux édifice, l'ayant reproduit sous plusieurs faces, nous donnerons son histoire à sa nouvelle apparition dans le chapitre suivant.



Drawn by David Roberts.

Engraved by J. Edmunds.

MOORISH TOWER AT SEVILLE CALLED THE GIRALDA.

London, Published Oct. 28 1835. by Robert Jennings & Co. 62, Cheapside.

Printed by Lloyd & Co.

sauvegarde des droits les plus chers et supplément des lois en ces jours d'anarchie.

Aussi nul doute que, dans cette lutte exaltée avec des ennemis également enthousiastes et braves, les Espagnols n'aient puisé ce beau caractère de grandeur et de magnanimité qui les a distingués durant plusieurs siècles. Les réglemens de la chevalerie établissaient une réciprocité d'égards ; bientôt l'estime mutuelle remplaça la haine brutale, et la férocité militaire s'adoucit encore par la galanterie. Hors des camps, mahométans et chrétiens, oublieux du passé, imprévoyans de l'avenir, redevenaient amis : ce n'étaient plus que combats à armes courtoises, que cartels envoyés pour soutenir et faire avouer la beauté de sa dame ; enfin rien de plus semblable aux romans que l'histoire guerrière de ce temps-là.

Le principal épisode empreint de leur couleur est sans contredit la passion d'Alphonse VI pour la fille favorite du roi maure de Séville, la jeune Zaïda, princesse aussi distinguée par les graces de sa personne que par les charmes de l'esprit et ses inspirations poétiques. Cette Corinne musulmane, non moins éprise que son royal amant, ne refusa pas de partager la couronne de Castille et de Léon à la condition du baptême, où elle reçut les noms de Marie-

Isabelle (1). Ses noces furent célébrées à la cour de Séville avec une magnificence inouïe, rehaussée de toute la pompe imaginable des tournois et des joutes chevaleresques; et certes, une si cordiale fusion, de si loyales trêves entre ces deux généreux peuples, de croyances opposées, ne faisaient guère pressentir alors les religieuses fureurs des Ximenès et des Lerme.

Cependant de semblables événements, ainsi qu'on vient de le dire, n'étaient que des armistices. La question de territoire et de suprématie nationale ne s'en trouvait pas pour cela mise à l'écart, et les batailles rangées succédaient aux carrousels: toutefois, l'égle bravoure et les ressources à peu près balancées des deux partis ne présageaient pas une prompt solution.

Les Maures, possédant le sud du royaume, c'est-à-dire la portion la plus fertile et la plus étendue, les chrétiens, celle du nord, rude, montueuse, moins riche, mais plus facile à défendre (2), avaient cha-

(1) Son père, pour donner à cette union, vis-à-vis de ses sujets, l'apparence d'un consentement forcé, imagina d'envoyer sa fille en partie de plaisir dans une petite ville de son royaume mal gardée, puis d'en informer secrètement Alphonse, qui, simulant une irruption de ce côté, emporta d'assaut la bicoque, et enleva le trésor qu'elle renfermait.

(2) Les Castilles se nomment ainsi depuis les *Castillos*

cun derrière soi d'inépuisables auxiliaires prêts à réparer ses échecs. Les musulmans en tiraient de l'Afrique qui leur jetait ses hordes sauvages par un trajet de quatre lieues; les Espagnols se recrutèrent en France, qui leur envoyait l'élite de sa chevalerie, en plus petit nombre, il est vrai, mais très aguerrie. Ensuite, des incidens fortuits et inattendus, des péripéties bizarres semblaient concourir à la prolongation de cette querelle, en dispensant alternativement la victoire entre le croissant et la croix.

Ainsi, dans l'affaire importante où fut tué devant Valence le Bayard espagnol, Rodrigue de Bivar, si célèbre sous le surnom du *Cid* (1), ses compagnons eurent l'idée singulière d'attacher son corps, armé de toutes pièces, sur son cheval *Babiéca*, et de lancer vers l'ennemi cette monture si connue. A cette apparition, quelques Maures, saisis d'effroi, jetèrent une telle confusion dans leurs rangs, qu'en peu d'instans la panique se propagea de façon à

ou châteaux que les Goths réfugiés dans cette partie de l'Espagne, lors de l'envahissement des Maures, y bâtirent pour se mettre à l'abri de leurs conquérans.

(1) Du titre arabe *El seïd*, ou seigneur, que ce peuple conférait quelquefois aux fils de rois ou aux personnages les plus distingués.

laisser aux Castellans le facile et complet avantage de cette journée.

Une autre fois, dans une action non moins décisive entre Badajoz et Mérida, ce fut le tour des chrétiens. Leur déroute est attribuée à l'emploi nouveau d'un grand nombre de dromadaires dans l'armée musulmane, et dont l'attaque produisit sur la cavalerie espagnole le même effet que jadis les éléphants de Pyrrhus sur celle des Romains.

L'espace ne nous permettant pas de suivre les phases multipliées de cette Iliade du moyen âge, nous passerons à son dénouement, que deux causes préparèrent : d'une part, l'unité religieuse et l'espèce de confraternité chevaleresque des rois chrétiens de la Péninsule dans leur ligue persévérante contre les Maures ; de l'autre, les démembrements fréquents de ceux-ci, leurs rivalités, leurs factions incessantes, occasionnées par la différence des sectes et des races, entre autres l'Abasside et l'Almoravide.

Vers la fin du douzième siècle, cette dernière, appelée de la Mauritanie au secours de l'Andalousie, devint bientôt d'alliée usurpatrice. Joussof, second roi de la dynastie qui venait de fonder en Afrique la principauté de Maroc, s'amouracha tellement de Séville (1), qu'il en chassa les Abassides.

(1) La voici, vue de *la Croix du Champ*. Mais il faut

En peu de temps, Murcie, Jaën, Cordoue, Grenade même, passèrent sous la loi du puissant Africain qui semblait destiné à relever la califat des Abdéramés. Une fois encore la chrétienté poussa son cri d'alarme accoutumé ; car déjà Joussof envahissait les Castilles et les enfans de l'Atlas allaient découvrir la cime des Pyrénées.

Aussi la honte et la rage prirent au cœur des Espagnols ; il y eut chez eux comme une croisade. En-

dire qu'à raison de sa situation dans une plaine immense, et exactement en rase campagne, le point le moins défavorable d'où l'on puisse la prendre ne donnera toujours qu'une imparfaite idée de cette magnifique cité ; néanmoins, celui qu'a choisi David Roberts et un autre du couvent de Saint-Jean (ce dernier quoique trop distant) sont les plus convenables des environs.

Au centre du présent tableau et de l'endroit où le spectateur est censé se placer, on remarque l'ancien aqueduc romain, construction prodigieuse qui voiture l'eau, en partie à découvert, sur 410 arcs jusqu'aux portes de la ville, où elle est distribuée abondamment dans tous les quartiers et dans un grand nombre de maisons. Au dessus de clochers sans nombre, dans la même direction, s'élève l'orgueilleuse église métropolitaine, dont nous reparlerons. Tout-à-fait sur le côté à gauche, hors des murs, est une célèbre fonderie de canons. *La Cruz del Campo*, où le peintre a pris position, appartient à un monument funèbre, de construction moresque. Saint-Ferdinand planta lui-même sous son arc ceau le signe de la rédemption chrétienne, en mémoire de son triomphe sur les infidèles en ces lieux.

fans et vieillards, prélats et moines, joignirent la levée en masse, rassemblée sous les bannières d'Alphonse le Batailleur. Le choc fut terrible, la campagne désastreuse pour tous, et chaque champ de bataille disputé avec un acharnement égal, jusqu'à la grande victoire de Tolosa, si fatale aux infidèles (1). Le miramolin de Maroc, humilié, repassa la mer, abandonnant ses conquêtes andalouses dans lesquelles rentrèrent pour bien peu d'années les rois Abassides, à l'exception de Séville qui devint alors une espèce de république, bientôt féconde en déchirements : c'était son agonie.

Ferdinand III, dit *le Saint*, convoitait la riche proie. Valence avait succombé avec son émir ; les royaumes de Cordoue et de Jaën venaient de passer sous la domination chrétienne ; la guerre civile était à Grenade : l'instant parut opportun au monarque espagnol. En 1247, après avoir rassemblé des forces redoutables, et équipé une flotte dont le clergé fit les frais avec un tiers de son revenu, ce prince investit par terre et par eau Séville, préparée aussi pour une résistance formidable. La cavalerie des assiégés était nombreuse et ses brillantes sorties dégoûtèrent plus d'une fois l'ennemi de son entreprise. Moins

(1) Encore une affaire où les chroniqueurs du temps comptent les morts par centaines de mille : vieux style.

heureux du côté du Guadalquivir, ils virent l'amiral Raymond Boniface couper le pont de bateaux par lequel ils communiquaient avec Triana. De ce jour, la garnison déjà décimée par le sabre fut menacée de l'être aussi par la famine ; mais le désespoir soutint ses forces, tandis que les chrétiens sentaient faiblir les leurs, et plusieurs assauts généraux furent repoussés avec de telles pertes pour les assiégeans, que ceux-ci résolurent de s'en tenir au blocus.

Alors toutes les rigueurs, tous les degrés d'angoisse et de détresse en pareille extrémité furent parcourus sans faiblir par les intrépides défenseurs de Séville, jusqu'à ce que la faim, mais la faim seule de leurs femmes et de leurs enfans, dictât enfin leur capitulation: Ferdinand voulut qu'elle fût honorable. Après un siège de plus de seize mois, la garnison sortit avec ses armes, les habitans avec leurs richesses pour se retirer à Grenade ou passer en Afrique ; et les Castellans, non moins épuisés que cette fière population, prirent possession de ses foyers silencieux, mais peuplés d'ombres et de souvenirs héroïques.

Durant ce siège à jamais mémorable, on signala maintes prouesses chevaleresques, beaucoup de traits d'audace et de témérité qui, de nos jours plus réguliers et moins aventureux, ne semblent que de nobles extravagances ; cependant, comme ils sont

caractéristiques de l'époque, nous rapporterons le suivant, tiré du livre intitulé : *El conde lucanor*, par don Juan Manuel, petit-fils de Ferdinand III.

La Palme de la bravoure.

Le très saint roi Ferdinand (1), qui prit Séville, avait dans son armée trois chevaliers réputés les plus vaillans de la chrétienté pour ce temps-là, mais jaloux l'un de l'autre à se dévorer. C'étaient don Perez de Vargas, don Lorenzo Herréro et don Diaz de Roxas. Un jour que ces hommes de guerre se disputaient sur la question de savoir lequel des trois pouvait à meilleur escient se prétendre sans peur ni reproche et comment serait la chose prouvée, ils convinrent de s'armer de pied en cap, de s'avancer en plein soleil jusqu'à l'une des portes de la ville assiégée, et de la frapper chacun trois fois de leur forte lance : ce qu'ils accomplirent en effet ; puis ils tournèrent bride pour rejoindre le camp, tranquillement, au petit pas de leurs destriers.

(1) Le soin religieux de ce pieux monarque à porter lui-même, de ses mains royales, un fagot au bûcher de chaque auto-da-fé qu'il honora de sa présence, fut-il un des titres à sa canonisation ? Au surplus, saint Dominique, premier inquisiteur-général commis par Innocent III contre les hérétiques albigeois, figure bien au catalogue espagnol.

Les Maures, qui les prenant d'abord pour des parlementaires s'étaient abstenus de sortir, s'apercevant maintenant qu'ils n'avaient pas de mission et se jugeant provoqués, sortirent furieux de leurs murs, en grand nombre, pour s'élaner à leur poursuite. Au bruissement lointain du fer dans la plaine, les trois chevaliers s'arrêtèrent, firent volte-face à la fois, puis attendirent immobiles et de pied ferme; mais, dès que les premiers Sarrazins furent à trente pas, de Vargas, mettant sa lance en arrêt, fondit sur eux comme la foudre. Cependant Herréro et de Roxas ne remuaient pas encore; pourtant, à l'approche d'un escadron complet, Herréro donna de l'éperon pour courir sus. Quant au dernier, il ne bougea non plus qu'un mur d'airain avant que l'ost entier des Infidèles fût sur ses bras. Alors il s'ébranla, prit du champ, et se mit à la besogne, pourfendant et taillant comme en plein drap au plus épais des mécréans, et si galamment que c'était merveille. Lorsque les gens du camp royal virent ainsi les chevaliers aux prises avec les assiégés, ils coururent à leur aide, leur saint roi en tête, et l'action devint générale: toutefois, quoique rudement meurtris et couverts de horions, aucun de ces trois champions du Christ ne succomba, protégés qu'ils étaient par la merci de Dieu, et même la journée

fut bonne pour les Castellans. Cependant, de retour sous son pavillon, don Ferdinand fit arrêter nos chevaliers, pour qu'il fussent jugés sur le fait de cette étrange équipée; mais, lorsqu'il apprit le sujet de la dispute dont leur dernier exploit était la suite, il les fit relâcher, et convoqua la fleur de la chevalerie d'Aragon, de Navarre et de Castille, afin de décider lequel des trois avait mérité le prix de la vaillance. On pense bien qu'en pareille discussion les paroles furent chaudes et les gestes animés: les uns soutinrent que le plus vaillant était celui qui avait affronté le danger le premier; d'autres se déclarèrent pour le second, et divers pour le dernier; si bien que ces opinions belligérantes, commençant à ressembler à des rivaux qui se toisent, la main sur la garde de leur épée, don Ferdinand n'eut que le temps d'interposer sa sainte autorité dans le triple conflit, pour rallier la majorité à cette conclusion, savoir: que si le nombre des infidèles engagés avec les chevaliers avait été tel qu'il admit la chance d'être vaincu, le premier pouvait passer pour le plus brave, parce qu'il aurait montré le plus d'ardeur à commencer ce qu'il était en mesure de finir; mais que ce nombre étant invincible, c'était moins le courage que la honte de fuir ou la crainte d'une émotion trahie qui l'avait décidé



Engraved by F. Murray.

SEVILLE FROM THE CRUZ DEL CAMPO.

London, Published Oct. 28, 1835, by Robert Jennings & Co. 62, Cheapside.

Printed by Lloyd & Co.

Drawn by David Roberts.

à brusquer l'attaque; que, par ce motif, le second, qui l'avait différée davantage, était supérieur à l'autre en force d'ame; qu'enfin le troisième, qui avait supporté l'angoisse et la perplexité du moment jusqu'à ce que toute une armée l'assailît, devait être proclamé le meilleur des trois et recevoir « la palme de la bravoure. »

Telles étaient les questions guerrières débattues dans les camps, avant que l'argument de l'obus et de la mitraille vint renverser toutes les notions reçues jusqu'alors dans la science de détruire l'homme par l'homme. Auparavant, la force musculaire et l'adresse du corps, l'habitude des exercices violens et des jeux périlleux, le talent de manier l'arme la plus pesante pour asséner le plus rude coup, formaient les qualités du héros. Un chevalier, comme retranché dans son armure, dont chaque pièce était si bien jointe que la lance et l'épée n'en trouvaient que difficilement le défaut, semblait presque invulnérable; et quand ce colosse de fer, précédé d'un nom fameux et de ses hauts faits encore enflés par la renommée, lançait son coursier bardé comme lui contre d'obscurs mercenaires mal armés, ou contre de pauvres vassaux combattant par corvée, on s'explique à la rigueur ces merveilleuses prouesses, ces combats inégaux d'homme

à armée, tels que notre Bayard en livra plusieurs fois (1), et avant lui, le Cid, dont nous avons vu, plus haut, l'ombre gagner une bataille. C'est pourquoi, dans les historiens du moyen âge, de très véridiques exploits semblent empruntés à la plume de l'Arioste, ou à la chronique du curé de Meudon quand il nous apprend « comment le fils de Gargamelle prit les cloches de Notre-Dame de Paris, » ou « comment Pantagruel déconfit trois mille géans armés de pierre de taille avecque Loupgarou, leur capitaine. »

(1) Comme l'atteste sa devise : *vires agminis unus habet*, avec un porc-épic. — « Ainsi qu'un tigre eschappé, dit Godefroi, il s'accula à la barrière du pont du Garigliano, et à coups d'espée s'y deffendit si très bien contre les Espagnols qu'ils ne savaient que dire, et ne cuidaient point que ce fût un homme, mais un déable;..... » action qu'il renouvela à Guinegaste en Picardie.

Chapitre cinquième.

*Quien no ha visto Sevilla,
No ha visto maravilla.*

*Celui qui n'a pas vu Séville,
Des merveilles n'a vu la ville.*

(Prov. espagnols.)

On dit qu'en fait de jactance les Andalous sont les Gascons de l'Espagne; on pourrait ajouter qu'à cet égard les habitans de Séville sont à l'Andalousie ce que ceux du Bazadois sont au reste de la Gascoigne. Toutefois, si l'hyperbole est le faible des antiques enfans d'*Hispalis*, ce n'est pas dans le dic-

ton rapporté sur cette capitale qu'on trouvera cette exagération. Rien de plus séduisant, rien de plus noble et de plus élégant que cette cité dans son ensemble et dans une foule de détails.

On peut être fier d'avoir reçu le jour dans ses murs : oui, si l'emphase domine dans les discours, dans les manières, dans les gestes et jusque dans le costume du peuple de Séville, c'est peut-être parce que chacun de ses monumens est un chapitre éloquent de sa pompeuse histoire, parce que ses palais, ses tours, ses *plazas reales* rattachent leur splendeur aux prodigieux événemens des âges révolus de l'Espagne.

Et pourtant la Séville d'aujourd'hui n'est plus que l'ombre de celle du temps des Maures. Sa plaine, maintenant déserte, silencieuse, par intervalle même inculte, présentait autrefois, sous la main du colon arabe, un immense jardin toujours fleuri, fertile en tout ce que la terre produit pour les besoins ou les délices de la vie, semé de *posadas*, de châteaux, de villages, plein de mouvement, de bruit et d'animation.

L'homme semblait fourmiller dans sa banlieue. Plus de 300,000 individus sortirent de la seule Séville après le siège si meurtrier du 13^e siècle; le chiffre moyen des derniers recensemens au 19^e donne

à peine 90,000 habitans. Toutes les branches de son industrie ont dé péri dans cette proportion (1). Le nombre même de ses monumens est considérablement diminué, grace au temps et à la négligence. Ils composent néanmoins la principale richesse de son passé (2), et nous continuons à nous occuper de ceux qu'a retracés le crayon de Roberts.

L'ancienne habitation de ses rois maures, quoique inférieure à l'Alhambra de Grenade, est cependant une construction magnifique, témoignant de l'excellent goût et de l'habileté des artistes arabes. Bâti sous Abdalasis au douzième siècle, agrandi successivement par Pierre-le-Cruel, Charles V et Philippe V (3), ce vaste alcazar présente un singulier

(1) La fabrique des étoffes de soie, son principal commerce, occupait 16,000 métiers, du temps des Maures.

(2) Les Sévilliens prétendent, et des voyageurs confirment, que leur cité contient plus de 80,000 colonnes de marbre : chose qui ne paraît pas du tout improbable, quand on songe qu'outre ses monumens publics si considérables la plupart des maisons propres ont leur *patio* ou cour mauresque, avec galerie circulaire soutenue par des piliers. Ce sont ces cours, dont plusieurs ont des fresques sur les murs, qu'on habite en été, en les couvrant de tentes.

(3) Ce prince, charmé de ce séjour, aurait abandonné Madrid avec toute sa cour, pour en faire sa résidence ordinaire, sans des considérations politiques survenues à la traverse : plusieurs de ses successeurs ont renoué ce projet.



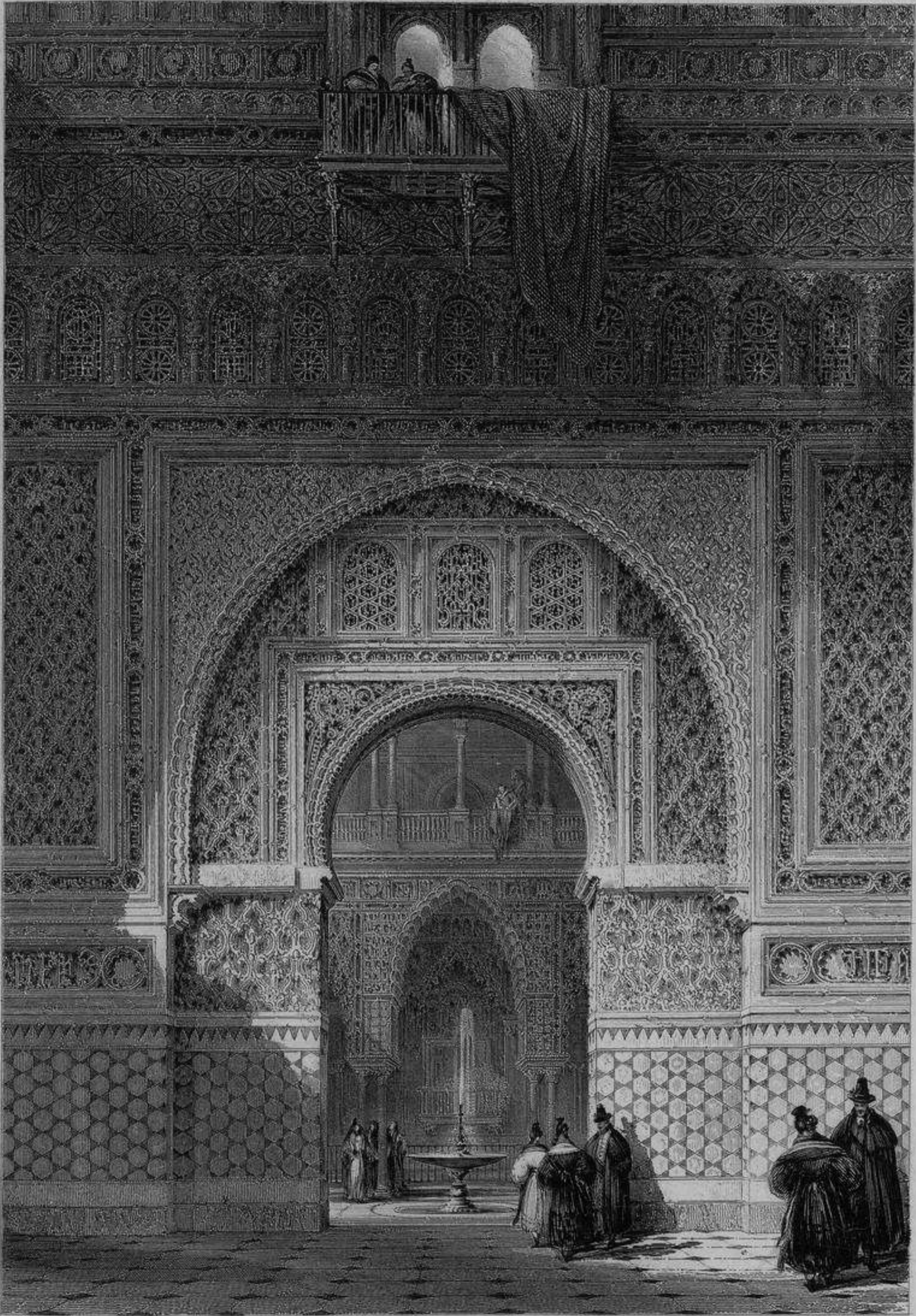
mélange des styles oriental, gothique et moderne ; mais l'ensemble et la position en sont admirables.

L'intérieur, enrichi d'une multitude d'antiquités précieuses, découvertes autour de Séville, contient soixante et dix-huit appartemens principaux, dont le présent spécimen peut donner une idée. C'est *le salon des ambassadeurs*, entièrement couvert d'ornemens en stuc, peints, dorés, ciselés ; de mosaïques, festons, inscriptions, arabesques, dont l'extrême délicatesse et la profusion n'étaient pas faciles à reproduire dans un espace aussi borné.

La partie basse des murs, qui est revêtue de carreaux vernissés des plus riches couleurs et les dalles en marbre du pavé contribuent, avec des fontaines jaillissantes, à entretenir une délicieuse fraîcheur dans l'air. Les compartimens à cintres, qu'on remarque au dessus du haut balcon en saillie, sont découpés à jour pour éclairer une galerie secrète qui règne autour de la salle.

Derrière ces élégans panneaux à treillis, si bien surnommés *jalousies*, les beautés du harem, soigneusement dérobées aux regards profanes et condamnées aux plaisirs forcés à perpétuité, assistaient invisibles aux pompes royales des Almanzors, épiaient les allées et venues inquiètes de la diplomatie, ou





Drawn by David Roberts.

Engraved by E. Chalus.

ENTRANCE TO THE HALL OF AMBASSADORS,

Alcazar at Seville.

Printed by Lloyd & Co

London, Published Oct. 28. 1835. by Robert Jennings & Co 62. Cheapside.

bien les scènes tragiques de l'ambition et de la vengeance, qui les faisaient passer aux bras d'un autre amant.

L'Alcazar contient des cours spacieuses à colonnades, plantées d'orangers et de citronniers, avec d'élégans bassins. Le jardin, le délicieux jardin est clos d'un mur épais, sur lequel règne une terrasse en arcades supportées par d'innombrables piliers. De cette terrasse, on découvre l'immense cathédrale avec sa colossale Giralda, une multitude de dômes et de flèches, les quatre cents arches de l'aqueduc romain, un magnifique couvent de Carmélites au milieu d'une forêt de palmiers, sur les bords du Guadalquivir gracieusement ombragé du parasol oriental. Et puis, c'est cet immense horizon limpide au-delà, cette riche lumière éthérée qui vous inonde; ce sont ces parfums ravissans qui vous pénètrent et enivrent, toutes ces voluptés aériennes, toutes ces puissantes harmonies du climat espagnol. Enfin, durant les mois de printemps en particulier, il est impossible d'imaginer une résidence plus enchantée que celle de l'Alcazar de Séville.

Nous revenons à la Giralda. Ce curieux morceau est l'ouvrage de Al Geber, célèbre architecte et mathématicien, qui vivait sous les califes d'An-

dalousie, au douzième siècle (1). La science des quantités, introduite en Europe par les Arabes, a pris son nom : on sait que l'algèbre, dont l'origine au surplus n'est pas très claire, était cultivée par ce peuple avec succès.

La destination première de la Giralda paraît avoir été pour un observatoire. Elle fut construite d'abord à la hauteur de 174 pieds, et se terminait par un pavillon carré, sur lequel s'élevait un pilier de fer, surmonté de trois énormes globes superposés. L'une de ces sphères dorées, prodiges de l'art, avait un volume si considérable, dit-on, qu'il fallut abattre une des portes de la ville pour l'y introduire.

Après l'expulsion des Maures, la tour fut exhausée de 86 pieds, avec une petite coupole supportant une statue de la Foi. Cet édifice est carré, sa largeur de 43 pieds sur chaque face, et ses murs de 7 pieds d'épaisseur. L'escalier est en spirale, sans marches, assez large et assez doux pour que deux hommes à cheval puissent y monter de front jusqu'à la plate-forme. On cite même une reine d'Espagne qui se faisait transporter, dans une voiture

(1) Il alla construire ensuite en Afrique la grande tour de la nouvelle cité de Maroc.



appropriée à cet usage, jusqu'à cette élévation, d'où l'on jouit de l'un des plus magnifiques panoramas de l'univers.

L'emblème de la Giralda (1) sert souvent de but aux traits malins des romanciers. Cependant il ne semble point que ces allusions puissent porter sur la foi religieuse des Espagnols, laquelle n'a jamais passé pour tourner à tout vent : elles s'appliqueraient plus justement à l'instabilité de leur fortune politique, et aux continuels viremens de leur condition sociale, sous les orages du sort.

L'ascension facile de la spirale à plans inclinés de cette tour nous donne occasion de remarquer que si le singulier chevalier *des Miroirs*, dans Cervantes, a débité plus d'un mensonge à son célèbre confrère de *La Triste Figure*, le plus incroyable de tous ne serait pas son aventure avec la géante Giralda, puisqu'on approche d'assez près et sans danger ce personnage allégorique (2).

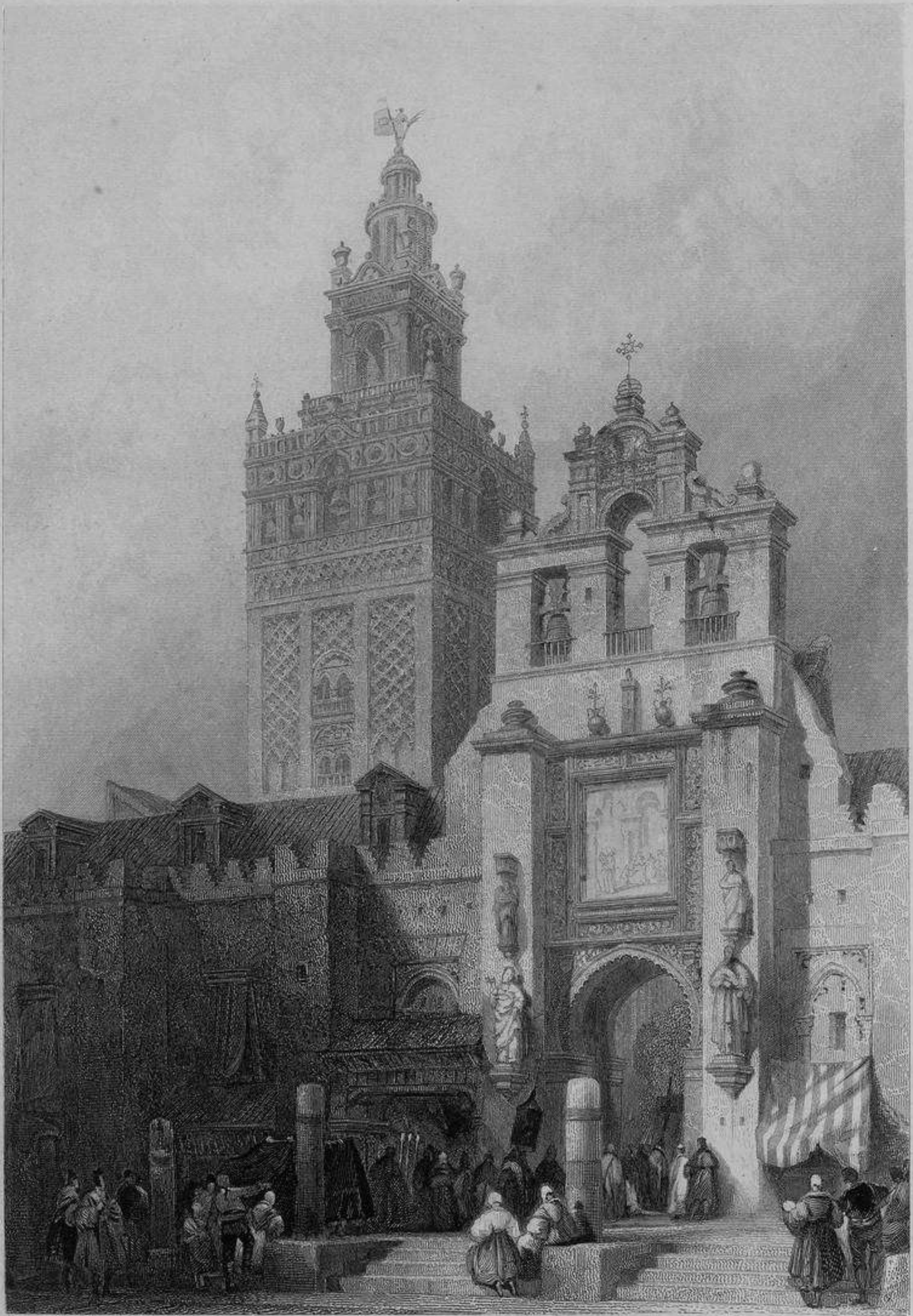
(1) *Giralda*, en espagnol, signifie *statue-girouette* : office que remplit en effet celle-ci.

(2) Personne n'ignore que le chevalier *des Miroirs* était l'amant enchaîné au char de la sans pareille Casildée de Vandalie, et que cette cruelle, exigeant qu'il prouvât sa constance par une suite de travaux herculéens, lui ordonna une fois d'aller défier la Giralda de Séville, si ferme sur ses jambes, quoique sa tête soit si volage : « J'obéis,

Lorsque Séville se rendit aux chrétiens, les Maures, pour sauver leurs édifices de la profanation d'un autre culte et de l'opprobre de la conquête, stipulèrent que la tour de Geber serait rasée : c'est le seul article de la capitulation que les Espagnols puissent s'applaudir d'avoir violé, du moins dans l'intérêt des arts.

Parmi les traditions et légendes qui se rattachent à ce monument, on raconte que, durant un violent tremblement de terre qui se fit sentir au centre de Séville, seul entre tant d'édifices ébranlés ou renversés, il demeura ferme comme un roc ; et cela, grâce à l'intrépidité des deux saintes filles d'un potier de Triana. En ce moment d'effroi général, on aperçut très distinctement les deux sœurs épaulant et soutenant efficacement l'énorme édifice, au moyen de l'accroissement subit et proportionnel de leur taille, à la hauteur de la tour qui est de 260 pieds. Quelques gens crédules pensèrent alors que son immo-

ajoute le chevalier ; je vainquis la géante, et, rendue à ma discrétion, je lui imposai pour condition de rester désormais immobile par les vents du nord, lui permettant de s'en dédommager avec ceux du midi. »— Cette plaisanterie prouve que Cervantes avait habité Séville, où chacun a pu observer que les vents de sud-ouest causent une agitation violente à la statue de la Foi, tandis que les autres lui impriment à peine un léger mouvement.



Drawn by D. Roberts.

Engraved by James B. Allen.

ENTRANCE TO THE COURT OF THE ORANGE TREES.

Cathedral of Seville.

Printed by Lloyd & Co.

London, Published Oct. 28, 1835, by Robert Jennings, & Co. 62, Cheapside.

bilité, en ce moment critique, était due à ses excellentes fondations et au talent de son architecte; mais aucun ne s'avisait, et il ne serait pas prudent maintenant même d'en contester l'honneur aux filles du potier dans les rues de Séville, surtout le jour anniversaire où les deux dames conservatrices, qui ont une magnifique chapelle dans la cathédrale, en sont extraites pour être promenées processionnellement par la ville, avec l'effigie de la susdite Giralda qu'elles entourent de leurs bras protecteurs.

Voici un nouvel aspect de cette tour vue derrière quelques restes subsistant d'un célèbre temple musulman, avec lequel elle était destinée à s'harmonier. C'est l'entrée du *Patio* ou cour des orangers, anciennement décorée des nombreuses fontaines où les fidèles de la foi d'Islam pratiquaient leurs ablutions avant d'entrer dans la mosquée. Les ornemens de cette construction paraissent appartenir à plusieurs époques; mais les murs du *Patio* sont terminés par le parapet dentelé à la mauresque.

La Giralda est voisine du plus considérable des édifices publics de Séville, sa cathédrale gothique, dont les deux planches qui suivent donneront un aperçu. Celles de Tolède et de Léon, quoique pro-

verbialement riches et belles (1), ne sauraient soutenir la comparaison avec l'autre. Elle compte même peu de rivales dans toute la chrétienté, par l'imposante majesté de sa masse et de ses proportions, par la somptuosité de sa décoration intérieure, par son importance et sa célébrité à tous égards. Son histoire occupe des volumes, et les écrivains espagnols y recueillent d'inépuisables matériaux.

Elle possède un nombre infini de statues et de tableaux de prix (2), quantité de mausolées, de bas-reliefs et de bonnes fresques. Elle reçoit la lumière par quatre-vingt-dix grandes fenêtres en vitraux peints, fort estimés. Ses spacieuses chapelles, dont plusieurs forment comme des églises séparées, avec leur clergé particulier, sont surchargées de châsses et de reliquaires, de brocarts d'or et d'argent. Sur ses quatre-vingt-deux autels, il ne se dit

(1) *La de Sevilla, la grande; la de Toledo, la rica; la de Leon, la bella.*

(2) Parmi ces derniers, quelques chefs-d'œuvre de Vélasquez et de Murillo : ces deux grands hommes avaient consacré leur génie à l'embellissement des édifices publics de Séville ; mais les diverses invasions de l'Espagne (et la nôtre en particulier) ont dispersé leurs productions dans l'Europe, qui est à même aujourd'hui d'apprécier leur mérite. Une circonstance assez récente nous a révélé la valeur de ceux que possède la France.

pas moins de cinq cents messes par jour. La grande sacristie est à elle seule un monument important : elle renferme le trésor de l'église métropolitaine, qui offre, entre autres curiosités, les fameuses tables d'Alphonse-le-Sage, et la clef présentée par les Maures à saint Ferdinand, lors de la reddition de Séville.

Il est impossible de pénétrer sous les sombres et vastes nefs de cette auguste basilique, sans éprouver un recueillement involontaire, une espèce de crainte respectueuse. C'est un de ces puissans monumens de la piété du moyen âge, où la pensée, plongée dans une religieuse mélancolie, en proie à une disposition rêveuse et contemplative, semble se mettre en harmonie avec le fond vapoureux et indécis de cette atmosphère, avec la couleur austère de l'édifice et l'immense assemblage de ses milliers de compartimens, de supports, d'enroulemens et de pendentifs.

Quelque chose encore de singulièrement imposant est la célébration d'une grand'-messe au maître-autel, avec le pompeux appareil du culte romain sous les arceaux festonnés, lorsque les sons métalliques de l'orgue vibrent sous le vaisseau retentissant, mêlés au plein chœur de ces voix de femmes espagnoles, dont l'ineffable mélodie remue

l'ame et porte un trouble voluptueux dans les sens.

Plusieurs rois ont leur tombeau dans la cathédrale : le corps de saint Ferdinand y est conservé dans une châsse d'argent. On y remarque aussi un monument de marbre portant cette inscription :

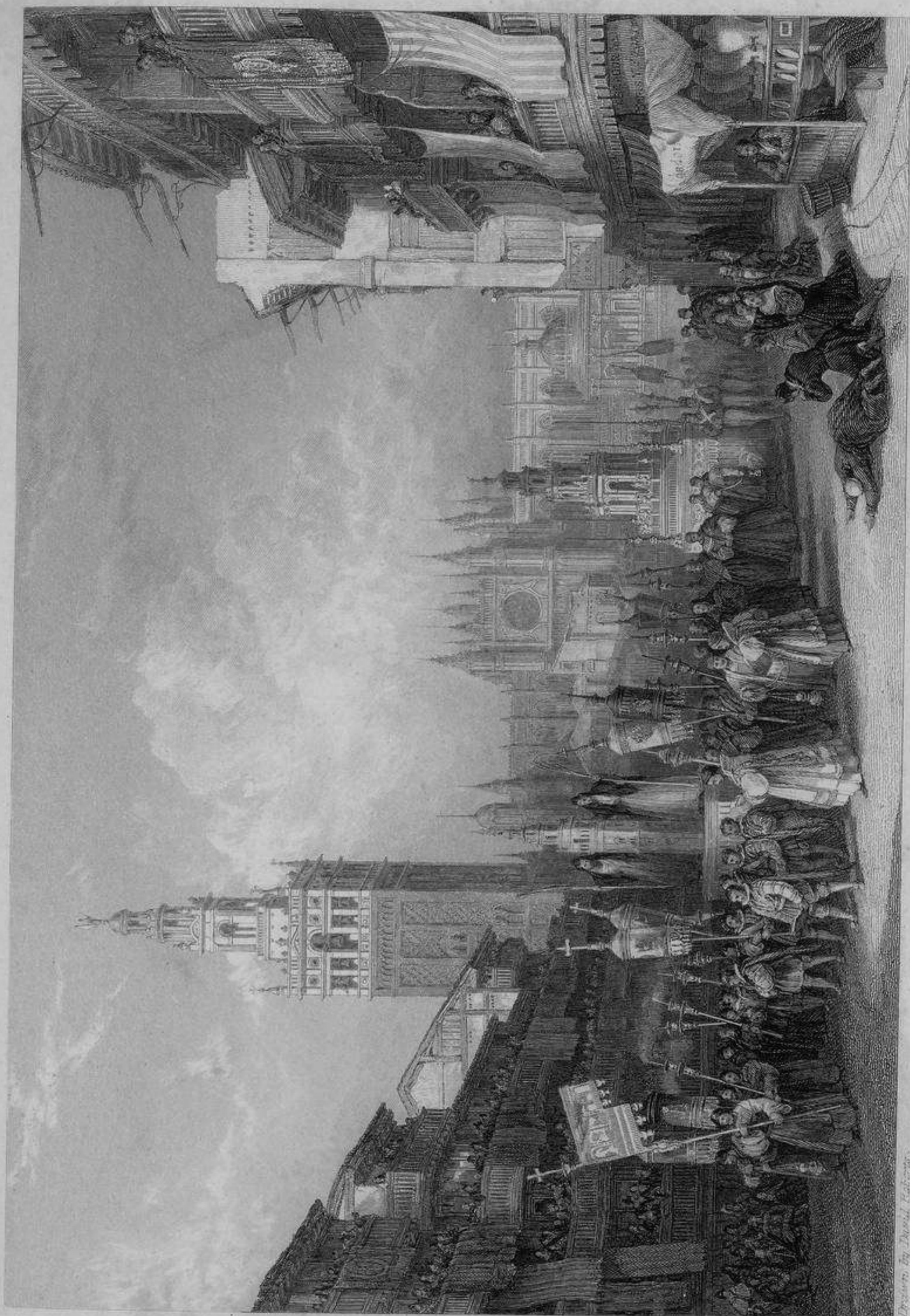
« *A Castilla y a Leon*

« *Mundo nuevo diò Colon (1) ;* »

mais le corps du grand navigateur n'y est plus. Successivement transporté à Valladolid, à Séville, à Saint-Domingue, à Cuba, voyageur errant après sa mort comme pendant sa vie, il repose enfin dans la principale église de la Havanne.

Les processions extérieures sont plus multipliées et plus magnifiques à Séville que partout ailleurs. En Espagne, l'une d'elles appelée *novenas*, parcourt la ville durant neuf nuits successives, qui sont presque transformées en jours par la multitude des lumières et des brillantes tentures aux fenêtres. Elle a lieu en l'honneur de la Vierge, dont l'image, représentée sur une immense bannière en drap d'or, est entourée de nombreuses lampes d'argent. Une foule de jeunes filles et d'enfants, couronnés de

(1) « Colomb a fait don d'un nouveau monde à la Castille et à Léon. »



Engraved by Edw. & Goclain.

PLAZA REAL AND PROCESSION OF THE CORPUS CHRISTI AT SEVILLE.

London, Published Oct. 20, 1835, by Robert Jennings, & Co. 62, Cheapside.

Printed by Lloyd & Co.

fleurs, portant chacun une lanterne de couleur, complète l'éclat de cette illumination ambulante, qui est précédée de trompettes militaires et fermée par une forte troupe de choristes.

Mais la plus célèbre de ces représentations religieuses est celle de la fête du Saint-Sacrement, à laquelle on accourt de tous les points de la province, et que la planche ci-jointe reproduit en partie. Sur la ligne entière des rues où passe le cortège, la façade des maisons disparaît complètement sous des draperies et ornemens de mille espèces; mais l'artiste a conservé le coup d'œil des bâtimens de la *Plaza Real*, qui sont d'une antiquité très grande et s'assortissent avec l'aspect général de cette place, admirablement bornée au fond par la magnifique cathédrale.

En tête de la procession marche la riche bannière de l'église métropolitaine, sur laquelle est peinte la scène du *Dernier Souper*. Derrière, on remarque de jeunes garçons, dans l'ancien habit castillan, dont l'emploi est de danser devant le maître-autel, soir et matin, pendant l'octave de la fête. C'est un privilège accordé par le pape à la seule Séville, qui n'en est pas peu fière. On veut que ce soit en imitation de David devant l'arche: seulement il y a cette différence, que le saint roi s'accompagnait

de la harpe et que les petits Castellans le font avec des castagnettes!

Immédiatement après, paraît le *Mystère de la Giralda*, soutenue par les Filles du Potier. Sans parler de l'anachronisme de leur coiffure et de leur mantille, elles présentent une autre singularité, de nature à choquer ceux qui ne sont pas faits au bon goût espagnol : c'est qu'au moyen d'un mécanisme intérieur, mu par leurs invisibles porteurs, les yeux de ces figures sont rendus mobiles, et s'agitent incessamment du bas en haut dans leurs orbites, de manière à simuler l'expression de la prière jaculatoire.

Vient enfin *la Custodia*, ou le tabernacle dans lequel on place l'ostensoir contenant l'hostie : il forme quatre petits corps d'architecture ornés de colonnes et de bas-reliefs du travail le plus exquis. Il est en argent, d'un prix énorme, et mis en mouvement par vingt hommes cachés comme ceux de la Giralda, pour laisser supposer à la multitude, au moins en apparence, que ce mouvement est propre au saint tabernacle.

Après Rome, il est peu de villes peut-être où l'existence du culte catholique s'annonce par des édifices ou des établissemens religieux plus somptueux et par un personnel ecclésiastique plus considérable

que dans la cité qui nous occupe. Séville, outre ses chapitres de métropolitaine et de collégiale, compte 35 paroisses ou annexes, 68 couvens des deux sexes et 43 maisons de charité ou de correction, hôpitaux, oratoires, séminaires, etc. ; à quoi il fallait ajouter, dans le bon temps, un tribunal du Saint-Office, et le plus important de l'Andalousie.

Aussi, du soir au matin, ce ne sont que tintemens, carillons et volées de cloches qui rendent la conversation presque impossible dans les rues, où vous ne heurtez, à chaque pas, que chanoines, prébendiers, curés, capucins indignes et religieux de toute nature, chaussés ou déchaussés, frères lais, sacristains, chantres, bedeaux et croquemorts, le tout dans un état de santé très satisfaisant ; si bien qu'il n'est pas toujours facile de s'en tirer lorsque, dans beaucoup de ces rues mauresques, tortueuses et parfois tellement étroites qu'on peut toucher en même temps chaque mur des deux mains, vous vous croisez avec certains moines dont l'apparence annonce fort peu le jeûne et les macérations (1).

Séville, eu égard à sa population et à son antiquité, compte moins d'hommes illustres que Cor-

(1) Bien entendu qu'une partie de ce qui précède sur l'état de ce clergé a dû subir des modifications depuis les récents événemens de la Péninsule et le *Statuto real*.

doue : plusieurs même de ceux dont elle se glorifie ne sont que de ses environs, comme Géber dans les sciences, Murillo dans les arts, et Cervantes dans les lettres.

Elle revendique surtout la naissance de ce dernier avec une opiniâtreté qui lui fait honneur, et c'est chez les Séviliens que son incomparable roman excita le plus d'enthousiasme à son apparition. On raconte que lors d'une visite à Séville, Philippe III, des terrasses de l'Alcazar, aperçut un jour un étudiant qui lisait en marchant, et se démenait en se frappant le front d'une façon si étrange que le roi s'écria : « Cet homme est fou ou bien il lit *don Quichotte*. » C'était en effet ce livre : ce qui n'empêcha pas ce prince grave et mélancolique de laisser presque mourir de faim l'immortel écrivain, sans lequel il n'aurait jamais connu le bonheur de rire.



Brunston, Co.

D. Roberts. 1835.

Chapitre sixième.

Ha! señor toro, toro, toro!

(Jeu du capeco (1).)

*Thrice sounds the clarion; lo! the signal falls,
The den expands, and expectation mute
Gapes round the silent circle's peopled walls:
Bounds with one lashing spring the mighty brute.*

Le clairon retentit, le signal est donné,
L'ancre obscur est ouvert; sur la foule, en silence,
L'attente frémissante aussitôt a plané:
Par le fouet excité l'ardent taureau s'élançe.

(*Childe Harold.*)

Entre les nombreuses provinces de la péninsule hispanique, l'Andalousie s'est constamment distinguée par ses représentations de *corridos* ou courses de taureaux; et de toutes ses cités Séville fut

(1) Lorsque les taureaux sont rassemblés pour le com-

toujours le lieu par excellence, la scène la plus classique en ce genre. Son amphithéâtre, établi sur un emplacement borné, comme la *Plaza Real*, par sa superbe cathédrale et adossé à de nobles édifices, est assez spacieux pour contenir 15 à 16,000 spectateurs. Le coup d'œil de cette immense assemblée dans son plus élégant costume national, avec son mouvement continuel de mouchoirs, de mantilles et d'éventails, avec ses physionomies animées, ses gestes passionnés, ses cris, ses impatiences et tous les incidens inévitables de la circonstance; ce spectacle, espèce de réminiscence antique, est d'un effet qui ne peut se rendre, et vaut même, pour plus d'un observateur, celui qui se prépare dans le cirque avec son dénouement de sang.

On prétend que l'on peut étudier le caractère et les mœurs d'un peuple dans ses réjouissances publiques, et que les jeux olympiques des Grecs, les boucheries de gladiateurs des Romains, l'épreuve du

bat, la populace est dans l'usage de se faire livrer l'un des plus sauvages, afin d'en prendre l'avant-goût dans un divertissement qui consiste à provoquer, avec une étoffe écarlate, l'animal, qui fond sur l'agresseur; mais, au moment d'être atteint, celui-ci l'aveugle en lui jetant ce voile à la tête, et continue le même manège, à la grande joie des assistans, jusqu'à ce que la pauvre bête, ahurie, assourdie, tombe épuisée de lassitude et de rage.

fer chaud ou de l'eau bouillante au moyen âge, le duel moderne, les combats de boxeurs et de coqs en Angleterre, enfin les courses de taureaux en Espagne, sont autant de provenances de la même source, autant de résultats du même mobile humain, seulement modifiés par les circonstances et le climat.

Alors, pour décider du mérite comparatif, pour constater la tendance nuisible ou favorable de ces libres manifestations du goût et des penchans populaires, il faudrait nommer un jury composé des divers citoyens du monde ou de philosophes cosmopolites, dont après tout le verdict, influencé par l'habitude innée de chacun sur la manière de sentir, pourrait varier encore comme le jugement à porter sur la couleur du caméléon.

C'est pourquoi, quelque opposé que puisse paraître aux idées et aux progrès de civilisation du dix-neuvième siècle le divertissement espagnol qui fait le sujet de ce chapitre, il convient peut-être de modérer les expressions de blâme et de dégoût qu'il a souvent provoquées, surtout si l'on songe aux passe-temps de plusieurs autres nations. Toutes prennent leur plaisir où elles le trouvent, en se réservant de plus le droit de critiquer celui des autres : soit. Cependant (pour citer un exemple), quand on voit en Angleterre, pays éclairé, policé s'il en fut, des lords

et jusqu'à des ecclésiastiques, trouver du charme dans l'absurde et sauvage *steeple-chase* (1), soutenir des paris fous sur un misérable volatile ou pour des champions versés dans l'art ignoble de se casser les dents et de se pocher les yeux, peut-on trouver l'Espagnol si ridicule d'applaudir à des preuves d'adresse et de bravoure contre le redoutable roi des troupeaux ? Ainsi la conséquence qu'on voudrait tirer de son caractère moral, dans sa constante prédilection pour ces jeux tragiques, tombe devant des amusemens également sanguinaires et moins nobles, pratiqués par des peuples beaucoup plus avancés et raffinés.

Ce qui surprend surtout les étrangers dans ces fêtes au delà des Pyrénées, c'est la présence des femmes, et des femmes du beau monde (2), qu'on y voit prendre un intérêt très vif et applaudir à outrance, sans que cela, d'ailleurs, porte la moindre atteinte à la sensibilité, à la grace, à toutes les aimables qualités de leur cœur et de leur esprit. Eh bien ! maintenant, pour prendre un exemple chez nous-mêmes, dans ce Paris, autre centre des lumières et

(1) Course au clocher, naturalisée depuis peu en France, où il y a recrudescence d'anglomanie aujourd'hui.

(2) Ces dernières, à la vérité, incomparablement moins aujourd'hui qu'autrefois.

de la haute civilisation, ne voyons-nous pas tous les jours l'élite de la population féminine rechercher avec fureur les poignantes émotions de cour d'assises ? De brillans équipages n'ont-ils pas fait queue plus d'une fois aux terribles drames de la barrière Saint-Jacques ? Dernièrement encore, un nouveau Longchamps ne s'improvisa-t-il pas sur les contre-allées du chemin de Bicêtre, dont les fashionables du bague tenaient le pavé ?

Et pourtant ces femmes élégantes, aux organes susceptibles, aux fibres délicates, ne semblaient pas autrement mal à leur aise dans cette atmosphère de cynisme, de brigandage, de réprobation et d'impénitence finale, devant cet odieux cortège de toutes les hideurs humaines, de toutes les dégradations sociales !... Faut-il conclure que le goût de ce spectacle, aussi offensant pour la vue que pour l'oreille, doit être préjudiciable à leurs penchans vertueux, à leurs dispositions charitables et pieuses, à la douceur de leurs mœurs et à la pureté de leurs pensées ? Pas plus que chez les belles señoritas : véritable énigme psychologique, au surplus, dont le mot demanderait plus de place que n'en peuvent lui consacrer ces pages rapides.

Mais le *Dia de toros*, les jours de la course ne sont plus ce qu'ils étaient, c'est-à-dire la plus grande

affaire, la première des solennités pour chacun, une suspension totale des choses publiques et privées; alors que les Espagnols se passionnaient et se partageaient en camps ennemis sur les talens respectifs de leurs *toreadores*, comme ailleurs entre ceux de quelques grands tragédiens, ou entre Gluck et Piccini. A cette époque, des hommes très graves, les personnes du meilleur ton ne trouvaient rien de mieux à discuter que l'art incomparable et la méthode la plus expéditive de dépêcher le taureau par principes dans un temps donné. Les principaux seigneurs, toute la grandesse mâle et femelle, ne manquaient jamais de parader dans l'arène avant l'ouverture du *toril* (1). Souvent, au plus périlleux moment, un courtisan disgracié, un amant dédaigné quittait le balcon ou les gradins pour aller *tauriser* (2) dans l'arène et s'y distinguer sous les yeux de son prince ou de sa maîtresse, afin de reconquérir leurs bonnes grâces.

A la fin, les gouvernans de l'Espagne s'aperçurent que ces divertissemens multipliés, véritables hécatombes (3), ne tendaient à rien moins, entre autres

(1) Loge ou l'on enferme les taureaux avant la course.

(2) *Torear*, combattre le taureau.

(3) On peut se faire une idée de la quantité d'animaux immolés, en songeant qu'il n'y avait pas non seulement de

inconvéniens , qu'à détruire les deux plus utiles races d'animaux , le bœuf et le cheval. En conséquence , sous Charles III , Florida Blanca commença par réduire le nombre des courses , au risque d'un nouveau soulèvement national (1), et ne permit bientôt plus d'y employer que des animaux vieux et ruinés au lieu de l'élite des haras et des herbages. De sorte qu'avec les chances du péril disparues , le luxe et la dépense réduits , l'attrait de ce spectacle diminua graduellement pour les hautes classes , et passa presque de mode avec les autres *fiestas reales* à l'occasion des baptêmes ou mariages d'infans.

Malheureusement Charles IV , à son avènement , ayant révoqué ces sages réglemens , les combats de taureaux reprirent , au moins parmi la classe populaire , une faveur qu'ils n'ont pas encore perdue , même au sein des préoccupations politiques du moment : on peut s'en convaincre en lisant à l'article *Diversiones publicas* des journaux de Madrid ces sortes d'annonces assez fréquentes : « La reine Isabelle II , notre maîtresse , et , en son nom , son aïeule en Espagne , mais encore un bourg , un village qui n'eût autrefois sa *corrida*.

(1) Il venait d'y en avoir un terrible à Madrid , à l'occasion de la réforme des manteaux et des chapeaux castillans (1755) ; le roi se sauva de la capitale , où les gardes wallonnes furent massacrées par le peuple.

« guste mère, la reine-régente, a daigné désigner
« (tel jour de la semaine) pour la nouvelle course
« de taureaux de la saison. »

Cette saison la plus favorable est l'été, époque où la fête peut se tenir en plein air, et où le puissant animal a le plus de vigueur et de férocité. Il y a certaines races de taureaux privilégiées pour ce sacrifice : un programme imprimé circule, contenant leur nombre, leurs qualités et leur origine, avec la désignation de leurs antagonistes ; ceux-ci sont de quatre espèces : les *picadores*, seuls combattans à cheval, armés d'une lance légère dont le fer, de quelques lignes seulement, paraît plutôt destiné à irriter la bête qu'à la blesser ; les *chulos*, dont l'emploi est de secourir le *picador* désarçonné, en concentrant sur eux l'attention du taureau par l'agitation de voiles écarlates, comme au jeu du *capeo* ; les *banderilleros*, tenant en main deux petits dards barbelés et garnis de rubans qu'ils fixent à la fois dans son cou au moment où il menace de lancer en l'air ces téméraires, dont la souplesse merveilleuse est l'unique salut.

Lorsque ces divers agresseurs ont épuisé chacun leur savoir-faire inhumain, lorsque la fureur du taureau est parvenue à son paroxysme et qu'assez de sang a été bu par le sable, alors, sur l'injonction



THE BULL-BRING AT SEVILLE.

London, Published Oct. 18. 1835. by Robert Jennings & Co. 62, Chiswell St.

Printed by J. G. G. G. G.

des spectateurs, le président fait un signe, la trompette sonne, et le *matador* (ou tueur), seul et dernier acteur de cette scène décisive, s'avance d'un pas lent quoique ferme, l'épée d'une main et la bannière de l'autre.

Mais arrivés face à face, le plus souvent, les deux rivaux s'arrêtent court brusquement, comme pour s'étudier et calculer leur attaque avec une circonspection dont l'effet sur les spectateurs est une anxiété muette et suffoquante, une suspension complète de leurs voix et de leurs mouvemens : c'est comme leur métamorphose en un peuple de statues sculptées sous tendus, bouches béantes. Un *matador* exercé ne néglige aucun des moyens de prolonger les trances de cette situation, pour donner plus d'éclat à la catastrophe. Si l'animal échappe au fer, ou s'il reçoit plusieurs blessures avant d'expirer, beuglant et se traînant misérablement sur ses genoux comme un patient manqué par le bourreau, des murmures et des imprécations énergiques poursuivent le *matador* confus ; mais si le taureau tombe du premier coup, frappé au garrot, un tonnerre d'applaudissemens non moins frénétiques semble ébranler l'amphithéâtre dans ses fondemens.

Alors trois mules richement harnachées paraissent dans le cirque, et le cadavre du taureau gisant, at-

taché par les cornes, est traîné rapidement hors du théâtre de ses exploits, pour faire place à la nouvelle victime de ce terrible et sauvage amusement. La fête commence ordinairement à dix heures du matin; six, huit, dix taureaux doivent succomber; jadis elle recommençait le soir, avec un pareil nombre de courses.

On rompt aussi quelquefois la monotonie de ces représentations par des intermèdes, comme le duel de taureau contre taureau, ou encore avec des ours, des chiens; ces derniers seulement contre l'animal qui refuse de se battre avec les hommes. Mais le véritable amateur, le conservateur des bonnes traditions, détourne la tête à cette vue et gémit de semblables infractions aux lois de la vraie *tauromachie*, dont le grand *toreador* Pépéhilllo a réduit la science en principes, dans des règles tout aussi logiques que celles d'Aristote (1).

Pépéhilllo!... toute son expérience ne le rendit pourtant pas invulnérable, et sa tragique fin, que l'Espagne apprit comme la nouvelle d'une bataille perdue, d'une province enlevée ou de quelque autre calamité nationale, la mort de ce phénix de l'art doit avertir ses successeurs qu'un *matador* finit ra-

(1) *La Toromachia, ò arte de torear à pie y a cavallo.*

rement dans son lit. Il faut dire aussi qu'il avait affaire au plus redoutable adversaire qui jamais eût rougi sa corne dans le sang, à un rejeton de la vieille souche de la Ronda, aussi féroce que rusé. Héritier de cette foi punique de l'un des anciens occupans de l'Ibérie (1), le pervers contrefit le mort, pour atteindre l'illustre *matador* au moment où celui-ci, après la plus belle estocade derrière l'oreille, s'appêtait à lui donner obligeamment le coup de grace.

L'un et l'autre avaient, ce jour-là, mis en œuvre toute ressource humaine et animale, à la satisfaction générale des Séviliens entassés dans l'amphithéâtre; car cette course pouvait passer pour un cours complet de *tauromachie*. Dix chevaux étaient étendus, autant d'hommes tués ou hors de combat; de longues traces rouges sillonnaient le sable du cirque, et la moitié de la matinée s'était écoulée, que le fier taureau bondissait encore invaincu dans l'arène, retournant et soulevant de ses cornes les cadavres des coursiers andalous à défaut d'autre passe-temps, lorsqu'enfin le clairon sonna pour sa mort, et le président donna le signal par un mouvement de son mouchoir.

Ce fut alors que l'habile et gracieux Pépéhillo, la

(1) Après les Phéniciens, les Carthaginois y précédèrent les Vandales.

fleur des *matadores* passés et à venir, se prépara pour le dénoûment. Jetant bas son manteau, la bannière et le glaive en mains, il marcha légèrement et d'un air d'insouciance à la rencontre de son farouche rival, surpris de tant d'audace. Cependant, après les prouesses de celui-ci, Pépéhillo comprit qu'il n'avait pas entrepris une tâche vulgaire, surtout lorsqu'il s'aperçut (pour la première fois) que le taureau louchait(1). Pour la première fois aussi, peut-être, un léger frisson courut sous la peau du brave *matador*, qui néanmoins reprit bientôt son assurance accoutumée.

Toutefois, au lieu de provoquer l'ennemi, il lui laissa l'honneur de l'attaque, et, cachant son fer derrière son drapeau, se tint sur ses gardes. Mais, au bout d'un instant, le héros de la Ronda, qui n'était pas un *Fabius Cunctator*, fondit tête baissée sur la couleur ennemie avec tant de rapidité, que son antagoniste, en s'effaçant à droite avec une égale promptitude pour le frapper au passage, ne planta sa lame que dans le sable; une seconde charge eut lieu, suivie d'un semblable résultat; enfin à la troisième, le *matador* toucha la moelle épinière du taureau,

(1) C'est la circonstance la plus défavorable pour l'homme, qui ne peut plus régler alors ses mouvemens sur la direction des yeux de l'animal.

qui plia les jarrets sur-le-champ, comme foudroyé ; si bien que Pépéhillo , sachant ce que valait le coup , ne renouvela pas. En ce moment , tandis qu'il essayait sans défiance son fer humide sur le poil fumant du monstre terrassé , celui-ci , rassemblant sa force agonisante , se redressa convulsivement et frappa son vainqueur à mort en retombant lui-même sans vie.

Il y eut ici une commotion électrique et l'expression éclatante de la plus douloureuse sympathie dans l'immense assemblée. Un seul cri fut poussé par ces 16,000 spectateurs à la fois , lorsque les *chulos*, accourus au lieu fatal , relevèrent le corps inanimé de leur *matador* chéri. Le *Toril* ne se rouvrit plus de cette journée , et c'est peut-être le seul exemple d'une solennité de ce genre en Espagne, interrompue pour honorer la mémoire d'un *torero*. On pourrait supposer qu'une telle infortune , arrivée au plus célèbre des professeurs, dût dégoûter ses élèves des jeux du cirque ; pas du tout : ils y coururent avec plus de fureur que jamais , en criant à chaque immolation nouvelle : « *para vengar Pepéhillo !* » comme si les pauvres bêtes en pouvaient mais.

Parmi les faits curieux consignés dans les annales de la *tauromachie* , il faut citer le cartel adressé par l'archevêque de Tolède au souverain pontife. Une querelle s'étant élevée entre eux sur divers points de

la juridiction papale dans le ressort métropolitain , et tous les moyens de logique et d'intimidation se trouvant épuisés sans résultat , ils convinrent de choisir chacun un champion , pour décider de leurs prétentions par l'épreuve du combat singulier. Le prélat espagnol, avec une prédilection toute nationale, proposa de faire vider le différend par deux taureaux ; ce qui fut accepté. Celui du pape s'appela *Romé*, l'autre *Toledo*. Le premier, plus vigoureux et le second plus brave , luttèrent long-temps avec des avantages balancés, jusqu'à ce que *Romé*, rebuté des coups de corne, franchit la barrière en piteux état pour s'enfuir dans la sierra. Le Saint-Père , en apprenant ce résultat, refusa d'en passer par un verdict aussi bizarre, déclarant au surplus que *Toledo* devait être possédé du diable, pour avoir vaincu un tenant aussi orthodoxe que *Romé*.

C'est au printemps que les principaux éleveurs conduisent leurs *torillos* d'un an à un concours champêtre où les sujets, dignes des futurs honneurs de la course, sont soumis aux épreuves d'une valeur précoce dans cette rustique arène, qui a son espèce d'apparat et dont le spectacle gratuit attire une population très nombreuse des villages. Ceux qui n'annoncent pas franchement des dispositions belliqueuses reçoivent immédiatement le joug, et sont

condamnés aux travaux utiles, mais obscurs, de la terre; les autres retournent aux herbages.

Quant au contingent de taureaux requis pour un jour de combat à Séville, on se le procure par le même moyen que dans la chasse aux éléphants sauvages, c'est-à-dire avec d'énormes bœufs apprivoisés, nommés *cabestros*, portant au cou une cloche dont le bruit attire les autres, et tous ensemble, comme par enchantement, prennent sans autre difficulté leur course rapide vers la ville, précédés d'une nombreuse cavalcade. Bientôt cavaliers, chevaux, taureaux, bœufs, et pâtres cramponnés au cou de ces derniers, le tout pêle-mêle, se précipitent comme l'ouragan, comme un torrent, vers l'étroit passage entre le Guadalquivir et la tour de l'Or (1). Les cris de la populace, le son des cors, le sifflet aigu des conducteurs, les hennissemens, les beuglemens, tous ces bruits discordans, ce tumulte et les rapides mouvemens de ce tourbillon vivant, sont d'un effet impossible à décrire. Bientôt le *matadero* (2) s'ouvre, et en peu d'instans les imprudens taureaux, séquestrés des *cabestros*, les perfides embaucheurs, sont enfermés dans leur dernier réduit, encore es-

(1) Voyez la planche de la page 53.

(2) Lieu de dépôt des taureaux, à leur arrivée des pâturages, et plus tard la boucherie où on les dépèce.

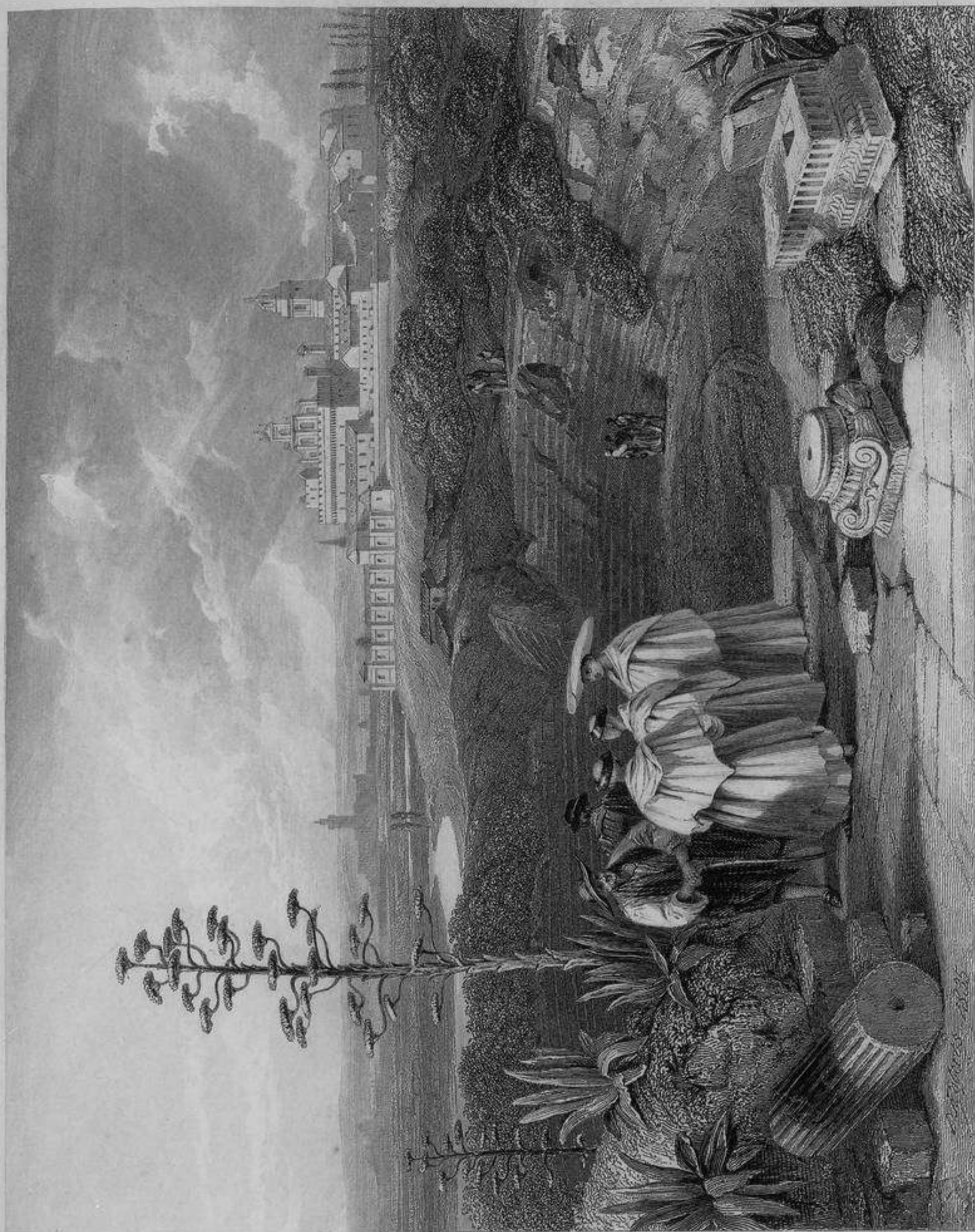
soufflés , abasourdis , stupéfaits et comme des gens qui , lancés par surprise dans une folle équipée , voudraient bien rétrograder à tout prix ; mais impossible pour ceux-ci : car le peuple attend, et déjà le pressentiment instinctif de l'heure prochaine leur fait pousser ce mugissement rauque et étouffé , tout particulier , dont la traduction littérale , dans leur langage de bête, doit être évidemment le *morituri te salutant* des anciens gladiateurs.

Le divertissement national des Espagnols occupe une place considérable dans les fastes de leur galanterie , et les intrigues amoureuses en sont les épisodes presque inséparables : voici donc ce que nous fournit notre mémoire en ce genre.

Le Picador et l'Alcade.

A une lieue de Séville environ , près d'un célèbre couvent de Hiéronymites sous l'invocation de *san Isidro* , s'élève le petit village de Santi-Ponce , construit, ainsi que ce monastère, avec les débris de l'ancienne Italica (1). Dans cette résidence modeste,

(1) D'abord *municipe* , ensuite *colonie romaine*. Les plus précieuses antiquités de Séville proviennent de cette célèbre cité, détruite au sixième siècle par un effroyable tremblement de terre, qui dut ensevelir encore plus de trésors qu'on n'en



RUINS OF THE ANCIENT CITY OF ITALICA.

London, Published, Oct. 28. 1845, by Robert Jennings & Co. 62, Cheapside.

Printed by Lloyd & Co.

mais riante, vivait naguère la belle Matéa, femme de don Diégo Lopez, alcade du lieu. Née en Estramadure, aux bords de la romantique Guadiana qui disparaît mystérieusement sous la terre, elle fut contrariée dans les projets de son avenir, et forcée par des engagements de famille d'échanger l'amour de son cousin don Pablo, jeune et beau, contre la fortune du señor don Diégo Lopez, beaucoup plus mûr et surtout beaucoup moins joli. C'est ce que celui-ci ne pouvait se dissimuler; car, il faut le dire à sa louange, il savait rendre aussi bonne justice à ses plaideurs qu'à lui-même. En attendant, le cousin de sa femme était devenu sa bête noire, sa grippe, son cauchemar; il ne se faisait pas à l'idée de savoir en la possession d'un autre le cœur de celle dont il avait obtenu la main. Il la soupçonnait même de conserver des intelligences avec son rival, et quoique les traits de ce malencontreux parent lui fussent inconnus, il avait quelque motif de le croire fixé dans le voisinage de Santi-Ponce. Aussi sa conscience éclairée de juge lui révéla-t-elle plus d'une fois que son dépit, à ce sujet, n'attendait qu'une occasion pour se changer en fureur, et de fureur en ven-

a trouvés à la surface du sol. L'amphithéâtre, dont on voit ici le dessin, est à peu près tout ce qui reste de l'illustration défunte sur laquelle nous reviendrons bientôt.



geance. Décidément la race des cousins, à toute époque et sous toutes latitudes, fut une perturbation matrimoniale, une peste endémique de la communauté conjugale et la pierre d'achoppement des ménages, *petra scandali et tribulationis*. Ajoutons que les filles à marier étant assez communément pourvues d'oncles ou de tantes, il n'y a guère d'apparence que la plaie du cousinage soit jamais cicatrisée; mais quand on la voit si vive, si enflammée dans nos climats tempérés et jusque sous les astres de l'Ourse, qu'est-ce que cela doit être au sud bouillant de l'Espagne, sous ce ciel de flamme de l'Andalousie! — Question de statistique : chapitre Population.

Or sus, en 1823, lors de notre promenade militaire par l'Espagne, on préparait à Séville un superbe combat de taureaux, en réjouissance de l'arrivée... ou du départ de l'armée française; le motif ne fait rien à l'histoire. Quant à dona Matéa, elle en avait plus d'un pour supplier son mari de l'y conduire, et Diégo, toujours partagé entre le désir de la vexer par des refus et l'espoir de faire quelques pas dans sa tendresse par des complaisances, adopta pourtant, du moins cette fois, le dernier parti.

En conséquence, au jour fixé, les deux époux s'acheminèrent de bon matin vers *Sevilla la Mara-*



villa; mais, quelle que fût leur diligence, toutes les places étaient occupées au vaste amphithéâtre, quand ils y parvinrent après avoir fendu laborieusement les flots de peuple amoncelés à ses abords. Déjà la pauvre Matéa s'apprêtait à se retirer avec son mari, lorsque elle crut remarquer à quelque distance un spectateur, dont le large *sombrero* couvrait entièrement la figure, l'engageant par signes à venir prendre la place qu'il occupait.

A l'approche de la jeune femme, en effet, l'étranger se leva, soigneusement empaqueté dans son manteau, puis se perdit dans la foule. Matéa, dissimulant un certain trouble, s'assit donc ayant derrière elle don Diégo debout, adossé contre une loge et faisant la plus vilaine moue du monde, en suivant des yeux l'officieux cavalier qui semblait se diriger vers le *matadero*. Il ne paraissait pas flatté davantage des soins empressés, de l'attention toute particulière dont sa belle compagne devint aussitôt l'objet; et se penchant à son oreille : « Ma Matéa, lui dit-il, nous avons le soleil en face... Ne ferais-tu pas bien de rabattre ta mantille sur ton front ? » L'alcaidesa obéit à cette invitation; car l'heure était proche peut-être où elle allait bénir le bouclier flottant de cette gaze propice qui dérobe en ce moment son visage à ses galans voisins.

Cette heure est arrivée : la trompette sonne pour le *despejo* (1), et les brillans *picadores*, montés à la genette sur leur selle mauresque, entrent dans la lice en s'inclinant. Au milieu d'eux, et le plus jeune de tous, se fait remarquer par sa bonne mine don Fiel Requebrador (2) de Cordoue (du moins le programme le désigne ainsi). A peine sorti de l'adolescence, svelte et bien découplé, il manie avec grace un fringant coursier d'Andalousie, à la noire crinière tressée de rubans. Bientôt séparé de ses compagnons, il fait plusieurs fois le tour de l'arène où ses yeux semblent ne fixer qu'un seul point dans la foule : c'est celui qu'occupe l'alcade de Santi-Ponce avec sa femme. On peut même observer qu'à chaque retour devant le poteau correspondant à ce point de l'amphithéâtre, le cheval du *picador* fait une légère courbette.

C'est alors que dona Matéa sent le prix de son voile secourable ; car elle sait à quelle adresse vont le regard et la courbette, et un vif incarnat a coloré

(1) C'est l'évacuation de l'arène au moyen d'un bataillon d'infanterie, musique en tête, pour faire place aux combattans.

(2) *Don Fidèle, le Soupirant*, nom de fantaisie comme en prenaient autrefois plus qu'aujourd'hui les amateurs qui voulaient rester inconnus.

ses joues. « Hum! dit alors l'alcade entre ses dents, ce *toreador* m'a tout l'air d'un *majo* (1); nous verrons dans un instant s'il sait aussi bien abaisser la lance que redresser la tête, et s'il a le poignet assez ferme pour écarter la corne du señor *toro*.... » Un mouvement convulsif agita la mantille de Matéa. — « Eh mais! ajouta-t-il un instant après, par Notre-Dame *del Pilar*! il me semble, Matéa, que vous brodiez dernièrement pour votre frère de l'Estramadure une veste d'azur semblable à celle que porte ce cavalier?... » Quoique la pauvre señora s'empressât d'assurer son mari que la veste de son frère était d'un bleu beaucoup plus foncé que celle du *picador*, don Diégo n'en fronça pas moins le sourcil d'une manière effroyable.

Mais le clairon retentit de nouveau, et deux alguazils à cheval paraissent dans l'arène pour prendre les ordres de son excellence le corrégidor qui leur jette la clef du *Toril*. Alors une troisième fanfare se fait entendre; c'est le signal du combat. La porte fatale s'ouvre, et les agens de la loi, n'ayant rien à démêler avec le quadrupède mugissant, effectuent leur retraite en toute hâte. Aussitôt l'animal terrible se précipite en bondissant, puis s'arrête pour pro-

(1) Petit-maitre ou fanfaron, surtout en Andalousie.

mener ses yeux sauvages autour de lui, et, quand il est revenu de son étourdissement, choisit son ennemi.

Le premier qu'il fixe est précisément le *picador* à la veste d'azur. Mais au moment où le taureau, prenant cette course furieuse que le poids de sa masse rend plus irrésistible encore, semble devoir pulvériser cheval et cavalier, Matéa pousse un cri perçant. Des milliers de regards surpris sont à l'instant dirigés sur elle; car de semblables exclamations ne sont pas ordinaires chez les Espagnols, accoutumés dès l'enfance aux trances d'un tel spectacle. « Qu'est-ce? fit brusquement l'alcade. — C'est.... ce crieur d'*agua fria*... (1), qui m'a meurtri le pied en franchissant les gradins, balbutia l'alcaidesa tremblante. — Je visiterai ce pied ce soir, se dit le magistrat à lui-même. »

Cependant l'alarme n'était pas fondée; car la bête, piquée au mufle, avait passé de côté sans coup férir, comme un orage détourné; un nouvel assaut a le même résultat, et de longs battemens de mains retentissent en l'honneur du jeune Cordouan : d'autres combattans lui succèdent. Nous passerons sur leurs succès et sur leurs revers, à cause de l'unifor-

(1) Vendeur ambulant d'eau à la glace.

mité de ce drame, interminable et sanglant comme une représentation de la Porte-Saint-Martin à Paris.

On venait de lâcher le dernier taureau de la course, le plus féroce de tous et, outre cela, provoqué depuis le matin dans le *Toril*. Mais aussi comme il eut son tour, comme il prit sa revanche, le noble animal ! Hommes et chevaux, il avait tout éventré ou mis en déroute ; des mares de sang fumaient autour de lui, quoique le sien ne s'y mêlât point encore, et maître du champ de bataille, le triomphateur à cornes se battait les flancs de sa queue sifflante, après avoir repris son poste au centre du cirque, d'où il répondait aux acclamations par un mugissement de défi ; et néanmoins, *chulos, banderilleros, picadores*, tous hésitaient, nul ne bougeait (1).

A la fin pourtant la barrière s'ouvre, et l'un de ces derniers pousse intrépidement au monstre..... c'est le jeune Cordouan. Hélas ! la fête ne devait pas se terminer pour lui comme elle avait commencé. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il avait roulé rudement sur le sable avec sa monture, et l'azur de sa veste se teignit soudain d'une autre

(1) Quant aux *matadores*, on ne les envoie communément que contre les taureaux blessés ou épuisés.

couleur. Ici, un nouveau cri plus aigu que le précédent partit de l'amphithéâtre, où dona Matéa venait de tomber sans connaissance aux pieds de son époux, qui jetait un regard farouche sur son visage décoloré.

Sur ces entrefaites, un grand tumulte s'élève et la foule épouvantée fuit dans toutes les directions; car l'indomptable taureau, après avoir franchi d'un seul bond la double enceinte intérieure du cirque, gravit les gradins de l'amphithéâtre dont les issues sont bientôt encombrées; les naseaux brûlans, les pieds encore fumant du sang de son dernier agresseur, il se dirige vers l'endroit où Matéa, restée seule avec don Diégo, commençait à reprendre ses sens. Si l'alcade n'était pas un Adonis, il avait reçu de la nature un avantage plus solide et un plus convenable attribut de son sexe. Attendant l'animal sans pâlir, il saisit de ses bras nerveux les cornes aiguës; puis pesant sur l'une en élevant l'autre, il l'atterre facilement et le fait rouler, meurtri, par dessus les degrés jusque dans l'arène!... Matéa, partagée entre la terreur et l'admiration, ne peut trouver de paroles: une expression singulière se peint dans ses traits.

Cependant les spectateurs sont revenus sur leurs pas pour remercier leur libérateur. On l'entoure, on le complimente; mais tandis qu'il répond à ces félicitations, il s'aperçoit que sa compagne n'est plus à

ses côtés. « Matéa! Matéa! » s'écrie-t-il; et hors de lui-même, il parcourt les étages de l'amphithéâtre, s'enquérant de sa moitié fugitive auprès de chacun. A ce nom, trente Matéa, jeunes, vieilles, entre deux âges, maigres ou grasses, tournent la tête en même temps sur son passage (1); mais aucune ne lui présente les proportions et les charmes de celle qu'il a perdue; il s'impatiente, il s'emporte, et les *manolas* (2) lui rient au nez.

Enfin l'Hercule andalous, toujours en quête de sa Déjanire et soupçonnant parfois un Nessus dans l'affaire, quittait ces funestes lieux, lorsqu'il arrive auprès de l'espèce de hangar où l'on transporte les malheureux qui défraient les plaisirs du peuple avec leur peau. Une idée soudaine lui passe au front comme un éclair; un sombre pressentiment le porte à franchir le seuil. Il pénètre dans ce réduit, au milieu des pauvres diables qui se débattaient entre un chirurgien et un confesseur (3): de ce nombre est le Cordouan; mais quel autre objet vient frapper la vue de l'alcade!.. Une femme à genoux baigne de ses pleurs

(1) Les noms de baptême sont très peu variés chez les femmes en Espagne.

(2) Grisettes espagnoles, fillettes du peuple.

(3) Un médecin *ad hoc* et un prêtre, avec le viatique, assistent toujours aux courses de taureaux.

la main glacée du *picador* qui semble faire en ce moment ses adieux à la terre. Don Lopez, la rage au cœur, s'élança auprès de sa femme : « J'aurais dû m'en douter, lui crie-t-il d'une voix étouffée ; mais il se fait tard, señora, partons ! » et serrant son bras délicat dans l'étau de ses doigts de fer, il l'entraîne hors de l'enceinte.

Le soir de cette mémorable journée, vers le crépuscule, un pâtre était endormi derrière des buissons, aux bords du Guadalquivir qui coule non loin des ruines d'*Italica*. Dans son sommeil, il s'imagina entendre les pas de deux personnes venant de son côté, et distinguer même les paroles suivantes : « Pourquoi quitter ce sentier ? disait une voix émue de femme... Pourquoi si près du bord?... mais prenez donc garde!... *Santa Virgen!* voulez-vous donc?... Ha!!! » — En ce moment le berger fut réveillé par un bruit sourd qui semblait s'élever du lit du fleuve. Il courut vers la rive pour éclaircir son doute ; quelques grands cercles ondoyant encore sur l'eau furent tout ce qu'il put découvrir à cette heure voisine de la nuit ; mais en se retournant, il crut voir un homme disparaître derrière les décom-

.....
.....
.....

A quelque temps de là, on célébrait dans l'église du *Salvador*, à Séville, le mariage de don Pablo, le *picador*, avec la veuve de l'alcade de Santi-Ponce. — Quoi! le jeune Cordouan et la belle Matéa, dont tout à l'heure...? — Eux-mêmes, et rien de plus simple... au moyen de trois explications toutefois. 1° De retour chez lui, après avoir administré un bain assez intempestif à sa chère femme, don Diégo Lopez (car ce n'était autre) n'avait rien trouvé de mieux à faire que de se pendre à un vieux clou, au dessus de son siège même dans l'audience de Santi-Ponce; prouvant par là jusqu'au bout qu'il savait administrer aussi bonne justice à lui-même qu'aux autres, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut; 2° Le pâtre, en y regardant de plus près, ayant vu flotter une mantille à la surface du Guadalquivir, avait fait un généreux plongeon et repêché, saine et sauve, la belle alcadesa qui en fut quitte pour ce petit *refresco*, peu désagréable en cette saison; 3° La blessure de Pablo était affreuse; ses jours furent désespérés; l'huile sainte oignit ses membres et l'on entendit le prêtre s'écrier à son chevet : *Proficiscere anima christiana!* Mais cette essence immatérielle, cette divine hôtesse, plus d'une fois errante sur les lèvres bleues du jeune homme, n'ayant pas reçu d'en haut l'ordre définitif de remonter à sa source incréée,

rentra dans sa prison d'argile. Ce qui signifie, sans métaphore ni métaphysique, que le gentil *picador* ne tarda pas à revenir à la vie, puis à la santé, puis à l'amour.

Et voilà pourquoi, à quelque temps de là, on célébrait le mariage de don Pablo avec la veuve de l'alcade de Santi-Ponce dans l'église du *Salvador*, à Séville.





Chapitre septième.

C'est la huitième journée
De la bataille donnée ;
Aux bords du Guadalété
Maures et chrétiens succombent,
Comme les cèdres qui tombent
Sous les flèches de l'été.

(É. DESCHAMPS. *Romances sur Rodrigue.*)

Dans ce doux asile,
Diù potemus ;
L'aimable et l'utile
Sunt quod habemus :
Trouver mieux à boire
Quàm ubi sumus ,
C'est ce que, Grégoire,
Nunquàm possumus.

(PANARD.)

A chaque pas, en Andalousie, l'œil s'arrête sur quelque château ruiné, sur quelque tour démantelée dont l'aspect morne et sévère contraste puissamment avec l'air de fête et la verdure toute parti-

culière de la nature dans cet Éden de l'Occident.

Entre les pouvoirs conquérans qui y ont laissé tant d'empreintes indélébiles de leur passage, la domination romaine n'en offre pas de plus prononcées que dans les intéressans débris d'Italica (1), l'antique émule de la royale Séville, qu'elle surpassa même en magnificence à une époque. Selon Appien, elle fut fondée par Scipion l'Africain qui, voulant opposer une ville italienne à la carthaginoise Hispalis, envoya une colonie militaire pour occuper, sur la rive gauche du Bétis, une position avantageuse, dont l'enceinte fortifiée reçut ce nom d'Italica.

Bâtie sur plusieurs monticules, comme sa métropole aux sept collines, décorée du titre de municipe, ainsi que l'attestent des médailles frappées sous Auguste, elle est bien autrement fameuse pour avoir donné naissance à trois des plus puissans maîtres de l'empire, Trajan, Adrien et Théodose. Elle est encore la patrie de Silius Italicus, moins connu par son consulat, en l'an 68 de l'ère vulgaire, que par un poème ou histoire versifiée de la seconde guerre punique.

Un amphithéâtre avec quelques colonnes brisées compose à peu près tout ce qui subsiste aujourd'hui

(1) Voyez plus haut la planche de la page 100.

de l'illustre cité, dont les immenses matériaux furent impitoyablement employés par les Sévilliens à leurs habitations. Ce monument, très parfait modèle du genre, s'était maintenu dans un bel état de conservation avec ses voûtes, ses galeries, ses gradins et un aqueduc destiné à convertir l'antique arène en lac, pour la représentation des scènes navales, lorsqu'en ces derniers temps le Guadalquivir ayant menacé le pays d'un empiétement, on imagina d'établir une levée avec les blocs de marbre du cirque! mais le Génie du fleuve, en dérision des modernes Vandales, balaya tout, un beau jour, devant lui. Lors de l'occupation française, sous l'empire, beaucoup d'inscriptions, des sarcophages, des autels votifs ont été découverts; et les Anglais, depuis, ont aussi enlevé de curieux débris, entre autres une partie de la magnifique mosaïque dont M. de Laborde a donné la description dans son grand ouvrage in-folio.

Les traces du tremblement de terre qui dut renverser Italica de fond en comble sont manifestes dans ses ruines; car il n'existe pas de force humaine capable d'avoir fait subir à de telles masses de pierres et de mortier les dislocations qu'elles présentent; ce qui fait supposer d'ailleurs que d'immenses trésors archéologiques sont cachés sous cette

poussière des âges, et que, comme à Pompéïa, une multitude d'objets engloutis avant d'avoir pu être enlevés par les habitans épouvantés, s'y trouvent peut-être en aussi bon état que dans l'autre cité de la mort. Mais le gouvernement espagnol montra toujours à cet égard une insouciance qui ne laisse aux antiquaires aucune espérance de voir surgir des ténèbres séculaires les murs jadis honorés de la présence du grand disciple de Plutarque, *Trajanus Optimus*.

Les chroniques arabes font mention d'un événement tragique dont les ruines d'Italica auraient été le théâtre sous les miramolins. Un fils d'Abdérâme-Anasir, le prince Maron, renommé chez les poètes orientaux, promettait, par son génie précoce et ses nobles qualités, de soutenir dignement l'honneur du califat, lorsqu'il conçut, à seize ans, pour la fille d'une esclave favorite de son père, la passion forcée qui devait le vouer à des remords éternels. Abdérâme, informé de cet égarement, crut mettre un terme à de si fatales amours par la réclusion de la jeune Musulmane. Mais, précaution vaine ! le prince Maron gagna ses gardiens, et l'enleva du harem impérial. C'était la nuit ; les amans se dirigèrent du côté d'Italica, pour s'y cacher dans les décombres, en attendant qu'ils pussent atteindre la côte, et de là l'Orient. Pleins d'espoir, ils pénétraient déjà sous

les voûtes d'un profond souterrain qui devait les dérober aux poursuites, lorsque le jeune Arabe se sentit rudement saisi dans l'ombre par un bras puissant. Après avoir vainement lutté pour faire lâcher prise au muet agresseur, furieux, il tira son poignard, et frappa cet ennemi au cœur. C'est alors que le gémissement d'une voix trop connue retentit à son oreille en glaçant son ame d'horreur; car, dans sa tendre sollicitude, Abdérame lui-même s'était mis, avec quelques esclaves, à la poursuite des jeunes fugitifs, et venait de recevoir la mort des mains de celui qui lui devait la vie. Un grand conseil de cheicks, présidé par la princesse maure Sobéïha, condamna à une captivité d'une durée égale au nombre de ses jours ce parricide involontaire, qui consacra les douloureux loisirs de son long emprisonnement à la composition de ces chants lugubres et sauvages qui ont ajouté encore à la triste célébrité de son nom.

Ce n'est pas pour la dernière fois que nous venons de prononcer le grand nom des Arabes dans notre excursion en Andalousie; car, au delà de Séville et des petites cités insignifiantes d'Utraira et d'Alcalade-Guadaya, nous approchons de Xerez; (1) Xerez

(1) Cette ville est en Espagne du petit nombre de celles

de la Frontera, dont la plaine, à jamais célèbre, vit les audacieux fils de l'Orient saper en quelques jours une monarchie de plusieurs siècles.

On sait que l'événement qui ne fit que hâter cette conquête, l'une des plus convoitées par les califes dès le premier siècle de l'hégire, appartient autant, si ce n'est plus, au roman qu'à l'histoire. La trahison du comte Julien demeure incontestée; mais l'outrage qui en fut le motif ou le prétexte trouve plus d'incrédules. Trois historiens très rapprochés de l'époque ne font pas même mention de l'entreprise criminelle du roi Rodrigue contre cette funeste Florinde, surnommée *La Cava*; d'autres, ne voyant là qu'une intrigue ambitieuse, contestent l'honneur farouche de la beauté gothe; et quoique Cardonne y ajoute une entière croyance, elle est mise en doute par Gibbon et tournée en ridicule par Voltaire.

qui ont conservé leur première prospérité, grace à la qualité si remarquable de ses vignobles aux temps les plus reculés. L'édifice avec un dôme, qu'on remarque au centre de la planche, est sa cathédrale, de construction moderne, et immédiatement au dessus de laquelle s'élève l'église de San-Miguel, dont l'intérieur fait le sujet de la gravure qui suivra. A droite est une partie de l'Alcazar, avec l'ancienne résidence de Ponce de Léon, marquis de Cadix, l'un des premiers capitaines espagnols envoyés à la conquête du Nouveau-Monde, où il découvrit, pour sa part, les Florides et beaucoup d'îles.

Enfin c'est au sujet de cet amoureux dilemme d'une innocence volée ou vendue, que M. Émile Deschamps a dit si spirituellement, dans ses belles imitations du *Romancero general* (où, par parenthèse, l'invention l'emporte sur l'imitation) :

Qui fut le vrai coupable, en cette erreur mortelle,
De Florinde ou du roi? — Comme alors, aujourd'hui
Les hommes disent que c'est elle;
Les femmes disent que c'est lui.

Au surplus, s'il est vrai que l'attentat qui jadis anéantit la royauté à Rome ait aussi précipité du trône la dynastie visigothe, l'écrivain qui fait cette remarque aurait dû ajouter que la femme de Collatin n'attira la vengeance que sur les coupables, tandis que la punition de Rodrigue fut suivie du massacre ou de la servitude d'innocentes populations et de tous les maux inséparables d'une conquête. La lettre conservée de Florinde à son père, sous le coup de l'outrage, trouva dans ce dernier les dispositions propres à produire l'effet qu'en attendait la Lucrece du moyen-âge... et peut-être de la *moyenne vertu*; c'est-à-dire assez de sensibilité à l'injure pour en poursuivre la satisfaction, et trop peu de patriotisme pour hésiter sur la nature des expédiens qu'il adopta.

Malheureusement pour Rodrigue, Julien, maître de places fortes en Afrique et gouverneur absolu de l'Andalousie, avait en mains de formidables ressources, et il n'épargna aucun crime pour les mettre en œuvre, tant à l'aide des nombreuses factions de l'État que des divisions survenues dans la famille royale. Enfin, tout étant mur pour son plan, ce seigneur appela les Sarrasins, qui ne furent pas peu surpris de cette alliance avec leur plus redoutable ennemi. Après plusieurs escarmouches sur les côtes, les Maures, commandés par Tarick-le-Borgne et sous la conduite du comte renégat, rencontrèrent sous les murs de Xerez, le 15 octobre 714, l'armée espagnole rassemblée à la hâte par l'imprudent mais valeureux Rodrigue.

Suivant l'usage de sa race, le prince visigoth, vêtu d'une robe d'or et monté sur un char d'ivoire, harangua longuement ses soldats. Un geste fut tout le discours de Tarick : montrant aux circoncis la profonde mer derrière eux, il n'eut pas de peine à les persuader de la nécessité de vaincre ou de mourir. Alors les trompes du côté des Goths et les cymbales du côté des Maures donnèrent le signal de cette bataille de huit jours, qui aurait mal fini pour les Infidèles, dit-on, sans la nouvelle défection d'Oppas, métropolitain de Séville, autre apostat

qu'on vit passer aux Musulmans avec de nombreux vassaux et les fils du dernier roi détroné, Witiza.

De ce moment, la déroute des chrétiens fut complète, l'avenir de l'Espagne fixé, et le sort de Rodrigue, entraîné par le torrent des fuyards, devint un mystère. Sur les bords du Guadalété, on trouva son cheval Orélio enfoncé dans un marais, auprès de la couronne et du manteau royal de son maître; ce qui fit supposer que ce prince s'était noyé. Mais la chronique d'un archevêque de Tolède, au 11^e siècle, le fait survivre à sa défaite pour le conduire au fond d'un désert du Portugal, où il aurait achevé ses jours dans la pénitence. On découvrit en effet à Viseo, deux cents ans après, un tombeau portant cette épitaphe : *Hic requiescit Rudericus ultimus, rex Gothorum*. C'est sur cette tradition, poétique au reste, que Robert Southey a construit son beau poème héroïque. Quant à Julien, « *Cava's traitor sire,* » comme l'appelle Byron, non seulement on se passa de lui dès qu'on n'eut plus besoin de ses lâches services, mais il se brouilla avec les Sarrazins, qui l'enfermèrent dans une forteresse, où il acheva misérablement ses jours; et la triste beauté, cause de tant de désastres, Florinde, se précipita du haut d'une tour dans un accès de démence.

Xérez de la Frontera, que l'on a lieu de croire l'ancienne *Asta Regia*, grande, riche, forte, élégante et bien peuplée, est située sur des rives charmantes comme toutes ces coquettes villes andalouses, qui semblent se mirer dans leurs eaux si limpides. Le Guadalété, dont celle-ci a fait choix, arrose une campagne tellement ravissante que beaucoup de poètes ont pris cette rivière pour le classique fleuve de l'Oubli Joyeux (1), et ses bords pour l'Élysée mythologique. On excusera donc encore ici la redondance de nos formules admiratives, souvent usitées déjà dans la description des scènes naturelles de la province que nous traversons; car ce n'est pas notre faute si au bout de chaque étape en Andalousie, il ne reste à dire, à peu près, que les trois mots que Voltaire voulait écrire au bas de chaque page de Racine, pour tout commentaire.

Après l'illustration historique de Xérez, tout le monde connaît ses titres à l'estime des vrais gourmets, chez qui la reconnaissance doit être *la mémoire de l'estomac*; et ce serait encourir l'anathème *per Bacchum*, que de ne les entretenir dans

(1) *Léthé*, que les Maures ont fait précéder du mot qui signifie *rivière* dans leur langue.

ce chapitre que du sang répandu sur un sol où :

« Les yeux d'une autre pourpre aiment à s'enivrer. »

O bonne mère ! ô nature !... sur ce terrain pierreux , revêché , couvert d'aspérités , coupé de ravins et que fuit le soc rebuté de la charrue , pousse en rampant un arbrisseau tortu , noué , contrefait , desséché , rugueux , qui pourtant produit un fruit savoureux , d'ardens esprits , de généreuses liqueurs , et dont la puissante sève , sous cette enveloppe disgracieuse , circule cinq ou six fois plus active que le sang dans nos artères et dans nos veines !... Ainsi parfois un homme d'apparence obscure , sans manières et sans graces , privé de tous les dons extérieurs , cache sous des formes grossières l'ame incandescente et les énergiques facultés qui peuvent l'élever au premier rang.

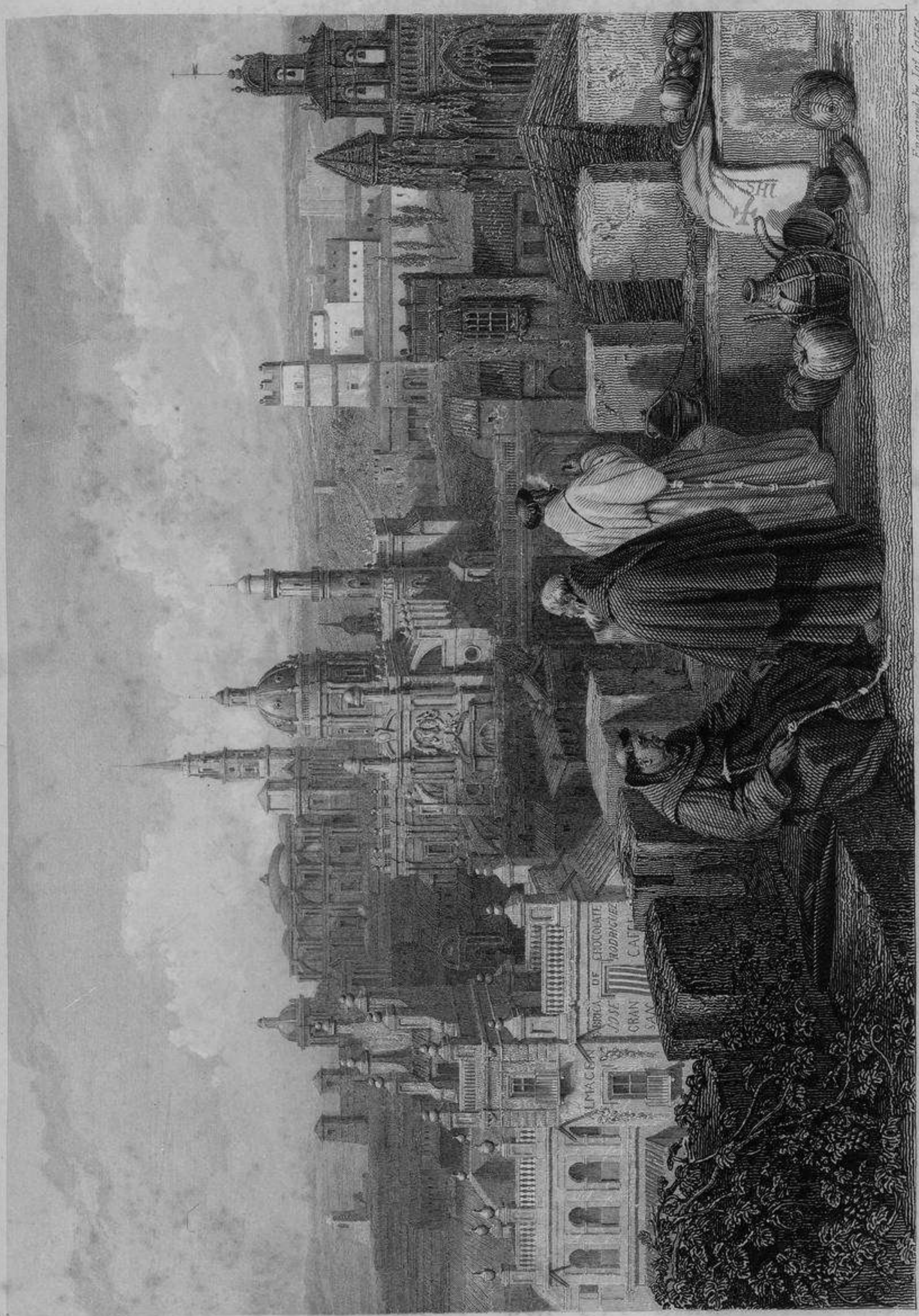
Le vaste territoire mamelonné de Xérez est presque entièrement planté de ces vignobles précieux , source de son opulence , et dont chacun , clos d'une haute haie d'aloës et de figuiers de l'Inde , contient un *cortijo* , petit bâtiment blanc muni de son pressoir et de tout le matériel relatif à l'exploitation. Les ceps portent très bas et les grappes presque contre terre , en raison de l'ardeur excessive du soleil. Le raisin en est rouge , blanc ou brun , et ses

produits présentent des qualités auxquelles la consistance, la couleur, l'odeur, le goût, le cru, l'année, apportent autant de modifications notables.

Le temps des vendanges, là plus que partout ailleurs, devient une époque où le travail est mêlé de grosses joies, de libertés champêtres, et de tous ces intermèdes de circonstance que le climat et le caractère de ses habitans transforment en de véritables bacchanales, durant lesquelles Silène et les Ménades semblent ressusciter sur les bords du Guadalété, au cri d'*Evohe, Bacche!*

Cette licencieuse saison s'ouvre peu après la mi-août, pour se prolonger jusqu'au commencement de novembre, à cause des longs intervalles dans la maturité des produits; car on cueille à plusieurs reprises au même cep, et la moisson hâtive reste exposée au soleil jusqu'à la récolte du reste : ce qui se perd en quantité par ce procédé se retrouve sur la qualité. Le rapport, année commune, est évalué à 400,000 *arrobas* (1), dont plus de la moitié passe en Angleterre et en France. On sait que ce n'est point aux lieux où se récoltent les bons vins qu'on se les procure à meilleur compte; ceux-ci sont loin de faire exception à la règle, et l'on peut

(1) L'*arroba* pèse environ vingt-cinq livres.



Engraved by Jas. Carter.

Drawn by David Roberts.

XEREZ FROM THE RAMPARTS.

London, Published Oct. 28, 1835, by Robert Jennings, & Co. 62, Cheapside.

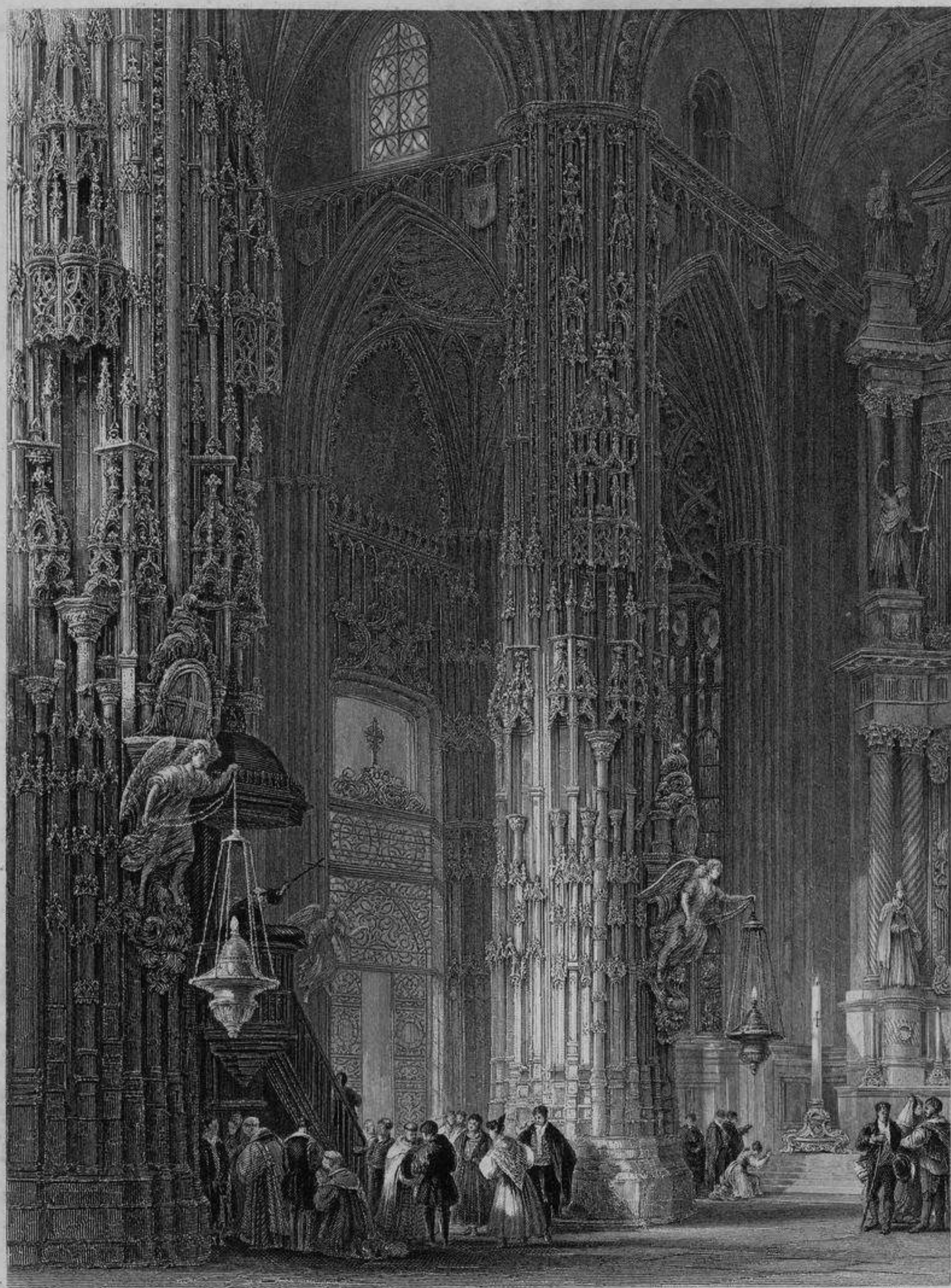
Printed by Lloyd & Co.

même ajouter que l'endroit du monde où il se consomme le moins de vin de Xérez, est Xérez.

Les joyeux enfans d'Épicure, comme on disait avant que Mammon eût enterré Comus sous les dalles de la Bourse, s'attendaient peut-être à trouver ici le catalogue raisonné et les mérites comparatifs des vingt ou trente provenances du terroir qui fournit des nectars tels que le *Tierno*, le *Moscatel* et le *Pedro Ximénès*; mais nous aurions craint, dans cette énumération panégyrique, de rester au dessous de l'éloquence melliflue de messieurs les voyageurs *faisant l'article*. Pour plus amples renseignemens, d'ailleurs, s'adresser franco à la célèbre maison Valdez et compagnie, dont le chef vient de mourir, *mais dont les associés inconsolables continuent le même commerce*, rue de l'*Alcazar*, n° 4, à *Xérez*.

Après la scène bruyante et animée des vendanges autour de cette ville, il en est une au-dedans, plus calme, plus recueillie, qui fait naturellement suite à l'autre, et ne mérite pas moins l'attention du voyageur: c'est la visite aux *bodegas* ou caves du pays, s'il est permis de donner ce nom vulgaire à l'établissement le plus extraordinaire qu'on rencontre en Espagne. Au lieu de descendre à tâtons et courbé, pour la préservation de votre *sinciput*, sous des murs bas,

envahis par Arachnée, dans un réduit moite et salpêtré, à odeur de relent, vous franchissez ici d'immenses portes brisées, et vous pénétrez sous d'élégantes voûtes qui représentent, au premier coup d'œil, une véritable église divisée en ailes spacieuses; d'autant plus qu'au centre vous lisez, en gros caractères : « Nef de Jésus, » et sur les côtés : « Nef de Saint-André, de Saint-Jacques, de Saint-Pierre, etc. » Mais, en abaissant vos regards, vous découvrez des milliers de tonneaux superposés par étages entre les colonnes de ce singulier temple, et un délectable parfum, que vous ne tardez pas à reconnaître, vous révèle qu'en dépit des inscriptions pieuses de ces arceaux, vous n'êtes point dans un lieu consacré au reconfort de l'âme. A l'entrée, vous avez été reçu, non par un suisse ou un bedeau, mais par un *guiador*, Gany-mède officieux qui vous précède sous les innombrables nefs, et vous decline, en passant devant chaque contenant, le nom, l'âge et les qualités du contenu, dont il vous administre même, par intervalle, une rasade, à l'appui de son explication. Vous parcourez ainsi fort agréablement les divisions et subdivisions de la *bodega*, vous reposant de temps en temps à califourchon sur une tonne comme le fils de Sémélé, sirotant, dégustant à petits coups, avec ce voluptueux gargarisme de la luelle, l'embaumé *Pax-*



Drawn by David Roberts.

Engraved by T. Higham.

CHURCH OF SAN MIGUEL, XEREZ.

London Published Oct. 28. 1835. by Robert Jennings & Co. 62. Cheapside.

areti ou le crêmeux *Amontillado* ; et tandis qu'à l'extérieur tout est desséché, rôti, consumé par le flamboyant soleil de midi, vous, entouré d'une délicieuse fraîcheur et d'une tendre clarté crépusculaire, la tête un peu vacillante, les yeux épanouis sous vos paupières demi closes, vous voyez fuir au loin la troupe des soucis rongeurs que remplacent mille idées riantes et flatteuses, et vous vous croyez bientôt devenu roi de cet empire souterrain sans songer à remonter au grand jour!... — O vous, dont Grégoire est le patron ; amis des *glouglous* et des *flonflons* bachiques ; qui *sablez les rouges bords* au bruit des *flacons*, des *bouchons* ; qui crieriez jusque chez Pluton : *A boire !* vous tous enfin qui sacrifiez au *dieu joufflu de la treille*, et qui n'avez pas vu les *bodegas* de Xérez... penchez-vous !

Maintenant, pour passer à un sujet d'une tout autre inspiration, et à défaut d'une vue de ce merveilleux entrepôt, voici celle du très splendide intérieur de San-Miguel dont le style, orné jusqu'à la profusion, n'en est pas moins d'une élégance égale à son bon goût, ainsi qu'on peut en juger. On regrette que l'extérieur de l'édifice n'ait pas droit au même éloge, tant à cause des additions incohérentes avec la construction originale, que des badigeons

successifs qui ont fini par combler les interstices de la délicate et riche ciselure du moyen âge (1); mais que de dédommagemens au dedans! quels détails, quel imposant ensemble! La statuaire, qui concourt pour une honorable part à l'ornement des basiliques d'Espagne (2), occupe une place considérable et produit des effets très pittoresques dans celle-ci.

Quelque intéressant que soit le peuple de marbre de ces maisons du Seigneur, leurs hôtes animés sont peut-être encore plus curieux à observer par leur tenue, leurs allures et leurs pratiques de dévotion, de tout point si différentes des nôtres. C'est là surtout qu'il faut aller étudier ces graces naturelles, ce charme indicible des beautés méridionales, et l'inépuisable artillerie de leurs œillades

(1) Il est bien déplorable d'avoir à signaler, en France même, de semblables absurdités à l'égard de quelques édifices, où l'eau de chaux a fait disparaître sans retour, avec les dentelures gothiques, cette couleur si précieuse des siècles.

(2) C'est, après la peinture, l'art où les Espagnols semblent avoir le mieux réussi: les noms de Berrugnette, de Hernandez, d'Alonzo Cano, et surtout de Paul Cespèdes, à la fois peintre, architecte et sculpteur comme Michel-Ange, seront toujours cités avec honneur.

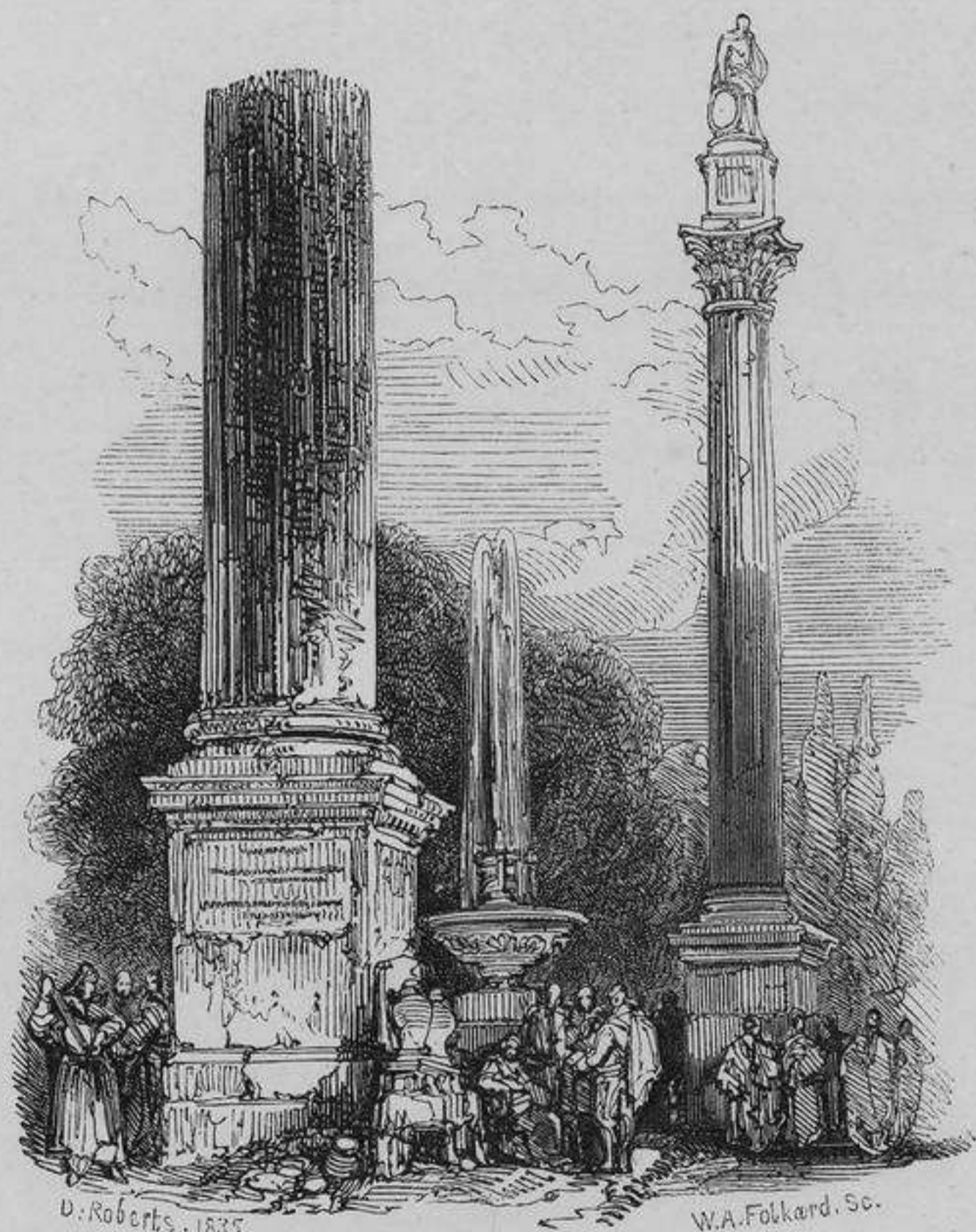
conquérantes. Nulle part l'Espagnole ne déploie plus de séductions qu'à l'église, lorsque, sous l'indispensable *vade mecum* de sa mantille diaphane, qui tantôt flotte au dessus de la tête et se soulève par ondulations sur le corps en marchant, tantôt se ramène sur le visage pour en dessiner le gracieux ovale et ceindre une taille svelte et souple, elle vient rendre exactement sa visite quotidienne au séjour de la prière et de l'espérance.

Avec son léger pas cadencé, sa jambe fine et arrondie, son pied délicat et bien chaussé, vous la voyez glisser, fuir, disparaître et reparaitre encore à travers le labyrinthe des piliers massifs et des colonnes grêles, parmi les nuages permanens de myrrhe et d'encens; là, multipliant sur ses yeux et sur ses lèvres le signe de la rédemption, près du bénitier ciselé; là, baisant avec fervêur une poudreuse relique; ici, prêtant son attention naïve aux tonnans éclats d'un fougueux prédicateur; ou bien, agenouillée sur les dalles froides pour adresser son fervent hommage à quelque saint patron qu'elle semble embraser des feux de sa noire prunelle; mais toujours, sous tous les aspects, en repos ou en mouvement, un objet de distraction, de séduction, d'enchantement, bien dangereux dans de tels lieux, et la créature enfin la plus capable d'y faire oublier le créateur!

conquérantes. Nulle part l'Espagnol ne déploie plus
 de séduction qu'à l'église, lorsque, sous l'india-
 sensible voile voilé de sa mantille blanche, qui
 flotte au-dessus de la tête et se soulève par
 ondulations sur le corps en marchant, tantôt se
 ramène sur le visage pour en dessiner le gracieux
 ovale et ceindre une taille svelte et souple, elle vient
 rendre exactement sa visite quotidienne au séjour
 de la prière et de l'espérance.

Avec son léger pas cadencé, sa jambe fine et ar-
 rondie, son pied délicat et bien chaussé, vous la voyez
 glisser, tour, disparaître et reparaitre encore à travers
 le labyrinthe des piliers massifs et des colonnes grêles,
 parmi les nages permanents de myrtes et d'encens,
 la, multipliant sur ses yeux et sur ses lèvres le signe
 de la rédemption, près du bénitier ciselé; la, baisant
 avec fervor une précieuse relique; ici, prêtant son
 attention naïve aux tonans éclats d'un organe pré-
 dicateur; ou bien, agenouillée sur les dalles froides
 pour adresser son fervent hommage à quelque saint
 tron duquel semble émaner des feux de sa noire pro-
 nelle; mais toujours, sous tous les aspects, en repos
 ou en mouvement, un objet de distraction, de sé-
 duction, d'enchantement, bien dangereux dans de
 tels lieux, et la créature enfin la plus capable d'y
 faire oublier le créateur.

1^{er} B.



D. Roberts. 1835

W.A. Folkard. Sc.

Chapitre huitième.

Si quelqu'un de vous ne veut point travailler, qu'il ne mange pas non plus.

(SAINT PAUL.)

PREMIER RELIGIEUX.

Frère, il faut mourir.

DEUXIÈME RELIGIEUX.

Frère, mourir il faut.

TROISIÈME RELIGIEUX.

Frère, il faut....., etc.

(*Conversations inédites de la Trappe.*)

Le sort des nations est d'être gouvernées par les lois et par les abus. Dans tous les temps du christianisme, il s'est trouvé des esprits inquiets, tourmentés de vapeurs mystiques ou poursuivis de terreurs religieuses; des cœurs ulcérés, brisés par l'infortune ou



la persécution; des êtres chastes et purs, qui, profondément dégoûtés du siècle, se sont élancés vers la solitude pour y vaquer à l'oraison, pour s'y fortifier et s'y édifier en commun dans les austérités de la vie ascétique; et les couvens furent créés : voilà la loi. Mais en tout temps aussi, des hommes se sont rencontrés, qui, charmés de se soustraire aux charges de la famille et de la société, reniant la vocation générale du genre humain, le travail, et très faiblement pris d'une sainte ferveur, trouvaient fort doux de vivre nonchalamment dans des asiles respectés, où les besoins physiques ne les inquiétaient plus; et les couvens furent multipliés : voilà l'abus.

Abus énorme ; car si la force et la prospérité d'un état consistent dans le plus grand nombre de citoyens utiles et occupés, comment a-t-on pu tolérer l'oisiveté de tant d'individus sur la terre et n'y séjournant, comme ces insectes rongeurs de la plaie d'Égypte, que pour en dévorer la substance? Est-il conforme à l'équité que les bras laborieux, surtout dans les contrées où ces bras ne sont pas en rapport avec les besoins, s'énervent et s'usent à faire croître des moissons pour tant de ventres paresseux (1)?

(1) Il faut excepter ici les studieux Bénédictins, Bernardins et autres. Sans doute, leurs travaux sont inestimables, les services qu'ils rendirent aux lettres et aux sciences, im-



D'ailleurs l'accroissement illimité du monachisme ne tend à rien moins qu'à dépeupler insensiblement un pays ; la multiplicité des cloîtres y tient lieu d'une véritable mortalité : « Ces communautés où il ne naît personne , et qui subsistent perpétuellement aux dépens du public , a dit Montesquieu , sont autant de gouffres toujours ouverts, où s'ensevelissent les races futures. »

On peut s'en convaincre surtout , en jetant un coup d'œil sur l'Espagne , peuplée de quarante millions d'hommes avant l'ère chrétienne (1) et de

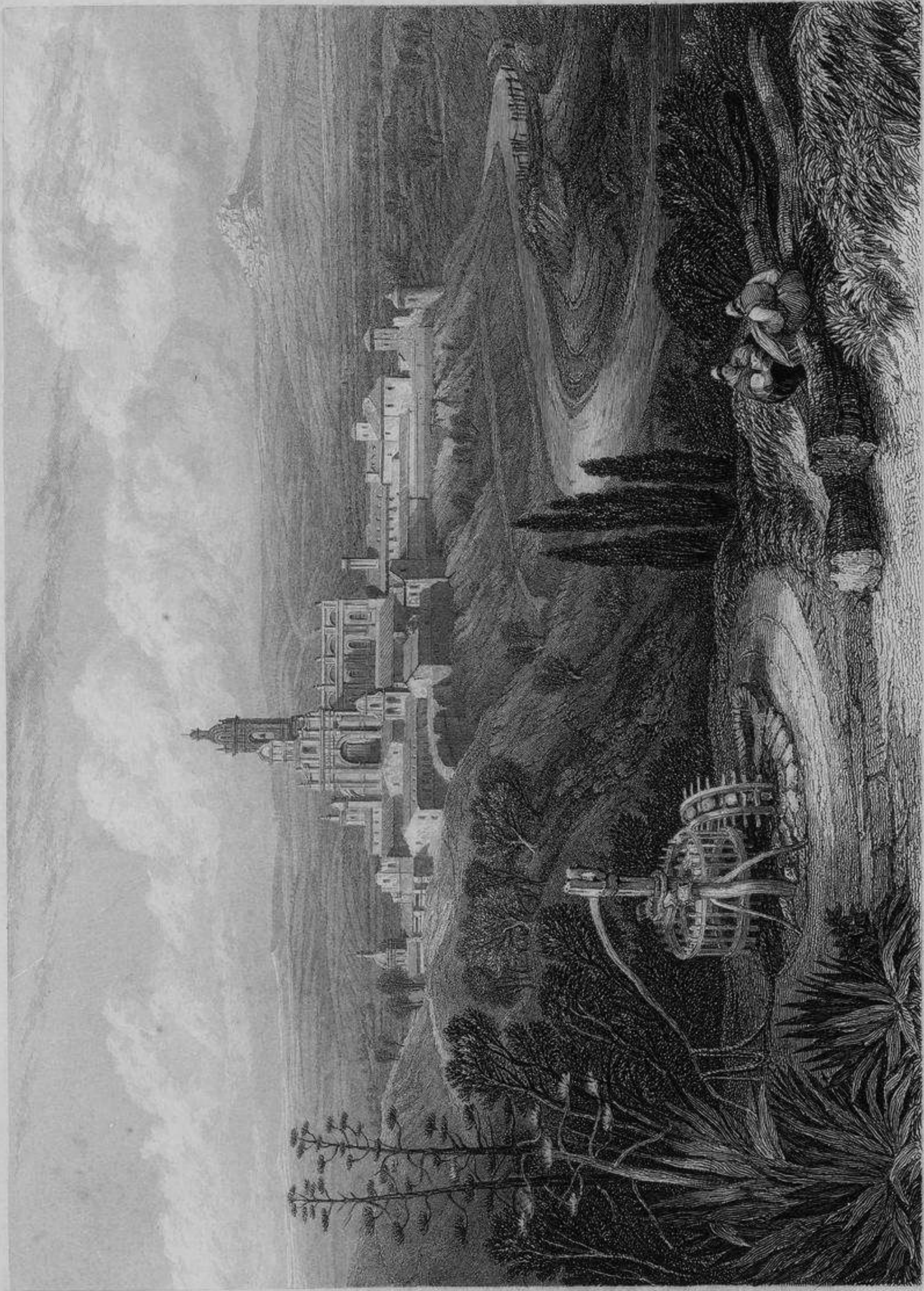
menses ; les monumens du savoir ancien ont été recueillis , préservés et ressuscités par eux ; ils furent nos seuls historiens pendant plusieurs siècles, les seuls instituteurs de la jeunesse , les seuls flambeaux vivans de l'esprit humain dans les ténèbres d'une époque où les connétables ne savaient pas lire et où un roi mettait une croix au bas de ses édits , faute d'y pouvoir mettre son nom ; d'accord. Mais pour un travailleur , combien de membres inertes dans les ordres monastiques ! et qu'objecter en faveur de ces mendiants vagabonds dont l'effectif fut toujours hors de toute proportion avec celui des ordres scientifiques ? Le recensement des seuls chapitres de Cordeliers dans la chrétienté , vers le milieu du dernier siècle , donna cent quinze mille religieux et vingt-neuf mille filles : l'Espagne y figurait pour quarante-quatre mille individus.

(1) On parle même de 52 millions sous Jules César. Un statisticien espagnol va jusqu'à 70 millions , en prouvant , au reste , que la Péninsule ibérienne possède 150 millions de *fanegas* cultivables et susceptibles d'alimenter 80 millions

onze à peine aujourd'hui : différence que tous les historiens de ce pays attribuent moins à l'émigration pour le Nouveau-Monde, à l'expulsion des Maures, aux pestes et aux famines, qu'au nombre exorbitant de ses monastères. Si ces réflexions, qui, pour la plus grande partie de l'Europe, ne trouvent plus d'application, n'en ont guère davantage pour l'état présent de l'Espagne, il faut considérer cependant que la cause de l'institution monacale n'y semble pas irrévocablement perdue. Cruellement sapée par la constitution de 1812, reconstruite à la restauration de Ferdinand, presque ruinée de nouveau par l'*Estatuto real*, son avenir dépend encore de l'issue de la lutte entre Don Carlos et Christine. Ajoutons qu'une classe très misérable et très nombreuse en Espagne ne peut concevoir la religion sans les couvens, où elle trouvait des *oraisons et de la soupe*.

L'Andalousie, dont les somptueuses mosquées devinrent les trophées de la croix après l'expulsion des Infidèles, posséda depuis lors les principaux établissemens religieux de la Péninsule. C'est dans le voisinage de Xérez qu'on trouve le plus célèbre et long-temps le mieux renté de ses couvens, *la Car-*

d'habitans. De plus, Cicéron a dit : *Nec robore Gallos, nec artibus Græcos, nec numero Hispanos superavimus.*



Engraved by Samuel Fisher

Drawn by David Roberts

THE MONASTERY OF THE CARTUJA AT XEREZ.

London, Published Oct. 28, 1832, by Robert Jennings, & Co. 62, Cheapside.

Printed by Lloyd & Co.

tuxa, bâtie entre les sinuosités du Guadalété, sur le vrai champ de bataille si fatal au dernier roi des Goths. Encore un point d'exclamation ! Encore une position dont les détails se résument par les mots : *délicieux, ravissant !* Il y a dans cette campagne des retraites champêtres, où tout voyageur oublierait sa patrie et l'univers, où chacun voudrait passer le reste de ses jours.... s'ils ne couraient risque d'y être brusquement abrégés; car ce paradis est un repaire de brigands. Dans ses habitations entourées d'élégans berceaux de vignes, de citronniers et de grenadiers, impénétrables aux rayons du soleil, le propriétaire ose à peine faire quelques rares apparitions à la dérobée, et s'avise encore moins d'y passer la nuit.

L'aspect et les abords de *la Cartuxa* sont imposants, et le caractère de son architecture annonce plutôt un palais de roi qu'une retraite d'anachorètes. Son intérieur répond à ces apparences; la chapelle surtout est un morceau remarquable et très estimé. Une partie des vastes bâtimens de cette chartreuse fut autrefois le siège d'une industrie qu'elle encourageait et soutenait de ses immenses revenus fonciers; industrie d'ailleurs assez singulière pour des religieux, en ce qu'elle multipliait un emblème de guerre autour d'un asile de paix : nous voulons

parler de son superbe haras d'étalons, pour la propagation de la belle et bonne race des chevaux andalous. On aurait dit que la nature voulait rattraper d'un côté ce qu'elle perdait de l'autre dans ce canton, sous le rapport de la reproduction animale.

Au reste, le nombre des chastes pensionnaires de *Cartuxa* s'est trouvé considérablement réduit, tant par le fait des événemens qui se succèdent depuis trente ans au delà des Pyrénées qu'à cause de l'excessive rigidité de sa règle, qui commence à n'être plus trop du goût du siècle, même dans le royaume *très catholique*. Ainsi qu'à cette abbaye française dans l'ouest, survivant au démantèlement révolutionnaire, comme un de ces *témoins solitaires* debout après un déblai de terrain, les moines de *Cartuxa* sont séquestrés du monde à perpétuité. Ils cessent de communiquer avec leur famille, et tous les liens du cœur sont brisés pour eux. Aucun signe de sympathie, aucun mot désormais n'est échangé entre ces mornes ascètes. Outre les heures du jour, plusieurs de la nuit sont consacrées à la prière et aux offices. Ils couchent sur la paille, ne portent que de la laine, et font abstinence totale de viande. Mais de plus qu'à la Trappe, ils ne mangent pas en commun : on leur sert à part dans leurs cellules, pourvues d'un tour à cet effet, leur

misérable potage d'eau épaissie avec du gruau sans huile ni beurre, et ils creusent réellement de leurs mains la fosse où leurs frères les déposent en silence et d'un œil sec, au jour venu.

Parmi ces tristes enthousiastes, il en est pourtant qui trouvent moyen de renchérir sur leurs terribles statuts, et l'on cite plus d'un jeune novice dont les macérations contre nature ont causé la démence ou la mort; car « c'est là, s'écrie un éloquent écrivain, que se torturent ceux qui ont oublié que Dieu est le plus miséricordieux des pères, et qui ainsi réduisent à rien les mérites et la Passion de Jésus-Christ; c'est de là que partent des gémissemens, là que sont pratiquées des austérités qui abrègent la vie, lents mais véritables suicides, aussi outrageux aux préceptes de la religion qu'aux décrets de la Providence (1). »

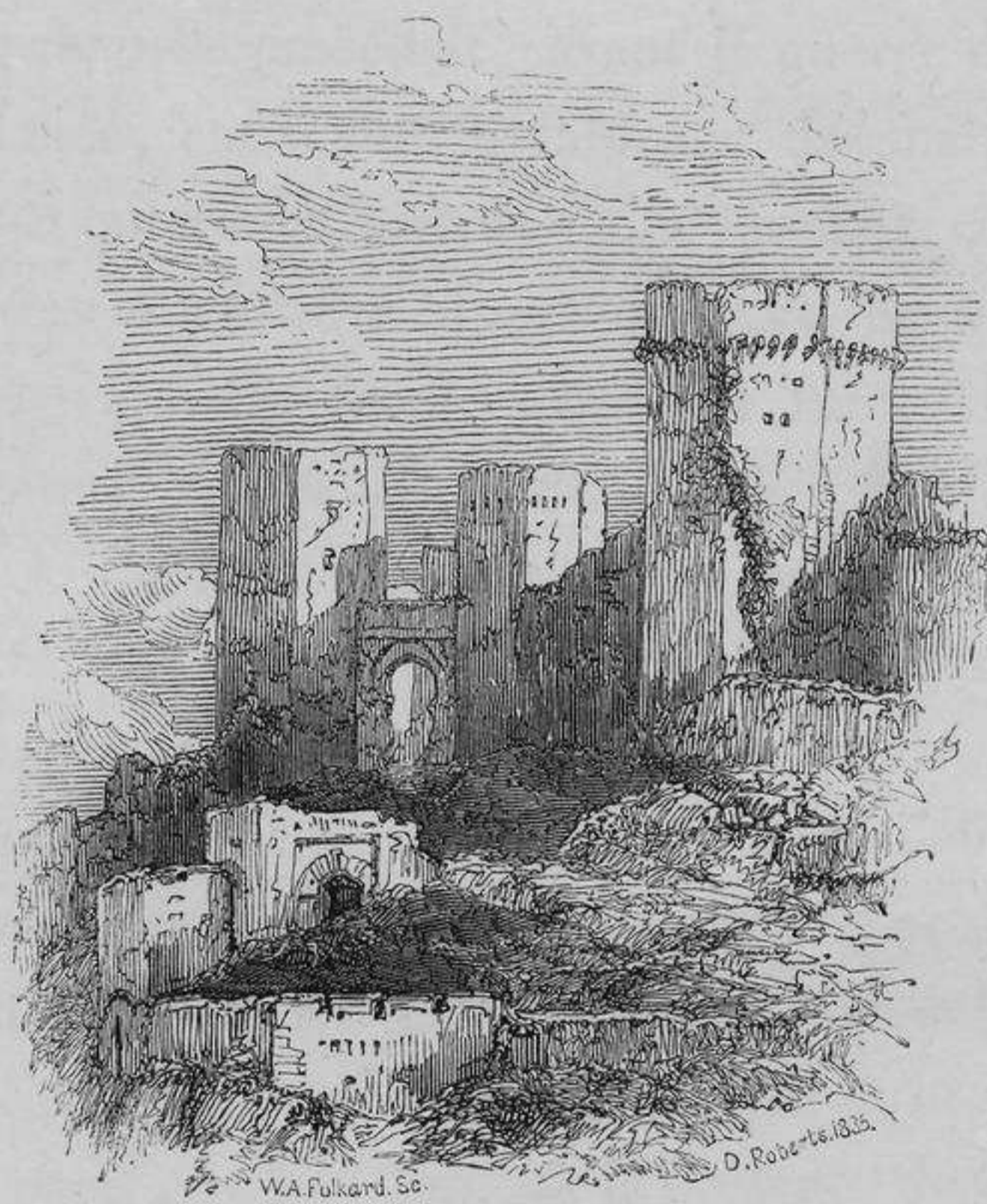
Il faut convenir néanmoins que les *Cartuxos* de Xérez ne faisaient pas toujours un tel emploi de leur temps ainsi que de leurs splendides dotations, avant le décret qui leur a été si préjudiciable; car indépendamment d'abondans secours aux pauvres de la contrée, ils ajoutaient pour les enfans le bienfait,

(1) Il y avait aussi des couvens de cet ordre pour les femmes; mais il paraît qu'on avait adouci un peu la règle, en considération de leur sexe, surtout à l'article du silence.

non supprimé du moins par eux, d'une instruction un peu sèche à la vérité, mais suffisante pour la campagne. Ils regrettent surtout l'exploitation de leur précieux haras, dont il ne reste pas un sujet et dont la race est presque perdue aujourd'hui.

Ils sont curieux encore d'objets d'art et d'antiquité. Leur chapelle possédait, avant la guerre de l'indépendance, entre autres tableaux de maîtres, les chefs-d'œuvre de Zurbaran, qui réunit la correction du dessin à l'éclat du coloris, et de nombreux témoignages du fertile génie de Luca Giordano, surnommé *Fapresto*, pour la rapidité de sa main.

Si les membres de la *Cartuxa* se sont un peu écartés de leur règle monastique à l'égard de la possession temporelle, en revanche ils poussent l'observance d'un autre vœu jusqu'à l'affectation. La veuve de Ferdinand VII, régente actuelle, en vertu de son privilège royal, ayant annoncé le désir de visiter la chaste communauté, dont le séjour ne doit point être *profané* par la présence des femmes, il fallut bien se résigner à « cette abomination de la désolation. » Mais les carreaux et les dalles que le pied de la souveraine avait foulés, marqués par deux moines, marchant derrière elle avec cette mission, furent soigneusement remplacés par d'autres et lancés dans le Guadalété. — *Risum teneatis!*



Chapitre neuvième.

« Au delà des Colonnes est l'île de Gadès, à sept cent
 « cinquante stades de Calpé, près de l'embouchure du Bœtis.
 « Ses habitans arment les plus grands vaisseaux pour le
 « commerce de l'Océan et de la Méditerranée; et quoique l'île
 « qu'ils possèdent n'ait guère plus de cent stades de lon-
 « gueur, leur ville serait la plus peuplée qu'il y ait après
 « Rome, s'ils ne vivaient pour la plupart sur mer. »

(STRABON, liv. III.)

Cette *Gadès* dont parle le prince des géographes grecs est aujourd'hui Cadiz, et l'on voit que l'importance mercantile de l'île de Léon n'est pas une jeune célébrité : c'était la principale colonie des Tyriens. Hercule y avait, dans un endroit aujourd'hui submergé, le temple renommé dont on prétend en-



core distinguer les ruines par un temps calme, en marées basses. Sous les Romains, elle devint l'une de leurs principales *municipes* dans la Péninsule.

La route de cinq lieues, de Xérez à cette ville par la Cartuxa, le Guadalété et Arcos, en laissant Puerto-Real et Santa-Maria à droite, est des plus romantiques. Du haut d'une colline à mi-chemin, et près d'arriver aux confins de l'ancienne Bœtique, l'œil embrasse et saisit distinctement tous les détails de ce riche paysage, comme sur une excellente carte topographique. Puis on entre par un pont de quelque deux mille ans de date, dans l'île de Léon, dont la cité forte « aux vagues bleues, » couvre l'extrémité occidentale, sur une langue de terre projetée en mer. L'Océan se déploie au sud, jusqu'au détroit de la Méditerranée et le long des côtes d'Afrique; au nord est sa magnifique baie, l'une des plus commodes et des plus vastes du globe, où l'on compte habituellement cinq à six cents navires de tous pavillons; car l'excellente position de Cadix la met en rapport avec les deux mondes. On cite peu de villes aussi marchandes et où le numéraire soit plus abondant.

L'importance militaire de cette place ne le cède pas à l'autre. Elle est savamment fortifiée : *Los Puntales*, *San-Sebastian*, *Matagorda*, *Trocadero*, sont des noms que la France connaît. Mais quoi-

qu'elle semble inexpugnable, avec sa ligne de bastions à feux croisés du côté de la terre, ses bancs de sable et ses récifs du côté de la mer, quoique défendue par l'art et la nature, elle est loin cependant d'être vierge. Si notre aigle impérial n'a pu s'abattre sur ses murs en 1811, elle doit se rappeler quel drapeau s'y planta dix ans plus tard, et qu'au 16^e siècle elle fut prise et saccagée par l'armée navale d'Élisabeth, qui voulut se venger ainsi des menaces de l'*Armada* de Philippe II.

En supposant que l'orgueil et le ressentiment national excusent les Anglais d'avoir infligé aux Espagnols une partie des maux et la honte même que ceux-ci réservaient à la Grande-Bretagne, les arts et la civilisation réproveront toujours le vandalisme breton sous lequel d'Essex laissa disparaître alors les derniers vestiges de Gadès. Les historiens de cette époque n'ont pas de termes pour exprimer leurs regrets sur la disparition de tant de monumens en architecture, sculpture, livres, manuscrits et collections de toute espèce, qui jetaient un jour précieux sur l'histoire de cette intéressante cité.

Il est de fait que l'ancien Cadix n'existe plus, et que peu de ses édifices modernes réclament une mention particulière, à commencer par sa nouvelle cathédrale, où la profusion des marbres les plus re-

cherchés ne dissimulera jamais un plan défectueux et de mauvais goût. Mais si l'on n'y trouve plus à vivre dans les splendeurs du passé, rien n'y manque au moins pour les agrémens et le *confort* du présent. Quelque inapplicable que soit ce dernier mot à la civilisation espagnole en général, il convient cependant au genre de vie que l'on mène à Cadix : l'opulence, le luxe prodigieux, les plaisirs variés, le bon ton, l'accueil et les procédés des indigènes, joints à la bigarrure et au contraste piquant des mœurs étrangères de tous les climats, en font un séjour entièrement à part des autres grandes résidences de l'inhabitable et retardataire Péninsule.

Cadix compte plusieurs jolis quartiers, aux rues propres, bien pavées, bien éclairées. Le plus élégant est *San-Antonio* avec sa promenade fashionable de l'*Alameda*, ayant pleine vue sur l'immense baie couverte de mâts et de voiles, et bornée par les villes de Rota, Santa-Maria et Puerto-Real : on jouit du même aspect de la plupart de ses maisons, dont le toit plat est ordinairement surmonté d'un *mirador* ou belvédér. Elle possède beaucoup de maisons religieuses d'une belle apparence, celle ici représentée, entre autres. Les meilleurs tableaux de l'école espagnole y sont conservés ; le couvent des Capucins est principalement riche en *Murillos*.



Engraved by E. Chatter.

ALAMEDA AT CADIZ, AND CONVENT OF THE VIRGIN DEL CARMEN.

Printed by Lloyd & Co.

London. Published Oct. 28. 1835. by Robert Jennings & Co. 62, Cheapside.

Drawn by David Roberts.

Cette ville possède aussi un excellent observatoire, l'un des mieux situés, et fourni d'instrumens parfaits, auxquels il paraît ne manquer que des astronomes. Non seulement centre des relations commerciales de l'Espagne, elle est encore le chef-lieu de son département maritime, dont *la Caraca* contient l'établissement militaire le plus complet en ce genre. Elle a l'inconvénient de manquer d'eau potable, que des barques *ad hoc* vont chercher périodiquement au port Sainte-Marie. Un autre désagrément est la multitude prodigieuse de ses rats, commensaux des navires et des entrepôts, et dont la rencontre par bandes, à chaque pas, après le coucher du soleil, n'est rien moins qu'agréable aux promeneurs nocturnes.

Cadix, très peuplé pour son espace resserré, ne comptait pas moins de 80,000 âmes avant la peste de 1800, qui enleva plus de 10,000 individus, après en avoir attaqué 50,000. Une particularité de cette contagion fut de sévir beaucoup plus sur les hommes que sur les femmes, et dans l'étonnante proportion de 48 à 1, c'est-à-dire sur la presque totalité des premiers.

En exceptant Columelle et les deux Balbus sous Auguste, on serait fort embarrassé de citer à Cadix un seul nom, soit ancien soit moderne, particuliè-

rement recommandable dans les lettres ou dans les arts et moins encore dans les sciences. De tout temps l'esprit de négoce et de spéculation y absorba les facultés intellectuelles; et, en dépit des efforts de quelques rares amateurs pour y fonder des académies ou des collections d'antiquités, l'attribut de l'actif dieu porteur du caducée lui conviendra toujours mieux qu'une tête de Minerve avec pinceaux, compas et hibou. Ce dernier surtout serait convenablement remplacé par l'oiseau d'Aphrodite, pour une ville issue comme elle des flots de l'Océan, et comme elle mère des ris, des jeux et des graces; car si l'amour est quelque part l'histoire complète, l'existence entière de la femme, c'est là, c'est bien là.

C'est encore ici le lieu de parler d'un goût ou plutôt d'une passion, d'une frénésie particulière aux Espagnols, la danse, dans laquelle ils se distinguèrent toujours, et qui remonte à l'origine de leur histoire. On dirait qu'il y a comme un principe, une propriété, une influence, un galvanisme, un agent invisible, un l'on ne sait quoi enfin dans l'atmosphère de ce pays, imprimant irrésistiblement aux corps les inflexions, les attitudes et tout le déploiement musculaire de cet art. Il est une heure surtout en Espagne, où cette disposition semble se manifester plus impérieusement; c'est à la fin de la

journee. Un voyageur a écrit, dans un sens hyperbolique sans doute, mais plus rapproché peut-être du positif que du figuré, que l'observateur dont les yeux, par le privilège accordé à Don Cléophas, pourraient pénétrer en même temps sous toutes les habitations d'une cité espagnole, vers le soir, découvrirait à chaque étage les familles entières, enfans et vieillards, maîtres et domestiques, se démenant, se trémoussant en cadence à qui mieux mieux, dans toutes les positions imaginables.... et inimaginables ! Dès la plus haute antiquité, les femmes de Cadix, entre toutes, excellaient dans ce genre d'exercice, et la réputation de ses danseuses franchissait les mers. C'était dans la Bétique, mais notamment à *Gadès*, que les Romains recrutaient ces femmes dont l'art voluptueux subjuguait les plus graves sénateurs. Leur extrême lubricité ne contribua pas peu au relâchement des mœurs dans l'Empire. Martial, qui n'était pas un modèle de chasteté, leur a consacré plus d'une sanglante épigramme ; et Domitien, que la débauche avait dispensé de rougir, en fut pourtant si honteux un jour, qu'il décréta solennellement leur expulsion de l'Italie : rien n'est incroyable en effet comme certaines danses nationales de l'Espagne. Il y a deux ans qu'en France, un théâtre qui se donne au diable

chaque hiver pour allécher un public de plus en plus blasé et presque aussi peu *amusable* que le Louis XIV de madame de Maintenon, tenta d'aller sur les brisées de Rome, en introduisant à Paris le *Fandango* et compagnie. Malheureusement ou heureusement, un conflit s'étant élevé entre la morale de la rue de Jérusalem et celle de la rue Le Pelletier, les *sujets* andalous, forcés par ordonnance de police de tempérer leur énergie exotique, produisirent une médiocre sensation ; et depuis cependant nous avons la merveilleuse *cachucha* de Fanny Elssler. A la vérité, ce n'est point encore l'autre ; mais néanmoins, avec un peu plus de bonne volonté, certain frémissement ondulatoire du corps dans l'un des pas importés par la bayadère germanique pourrait approcher enfin de la définition qu'on a donnée quelque part de la danse espagnole : une convulsion régulière et harmonieuse de tous les membres. Outre les diverses danses locales de l'Espagne, plus ou moins caractérisées, le *fandango*, le *bolero*, les *seguidillas*, la *guaracha*, l'*olle* et le *cachirulo* sont les plus répandues. La première est bannie de la bonne compagnie ; quant aux deux dernières, aussi lascives que sauvages, elles appartiennent exclusivement à la populace. Les *cancans* et la *chahut* de Paris, dont on connaît les démêlés



Engraved by J. T. Williams.

Drawn by David Roberts.

‘TERRIFFA GUT OF GIBRALTAR.’

London, published Oct. 26. 1835. by Robert Jennings & Co. 82, Cheap-side.

Printed by Lloyd & Co.

fréquens avec notre police correctionnelle, sont quasi pudibondes en comparaison. Jugez !

Maintenant embarquons-nous sous le fort San-Sébastien ; et, faisant voile pour le célèbre détroit du vieux monde, *Herculeum fretum*, abordons à cinq lieues de Gibraltar, au point le plus resserré de sa passe et de son courant le plus rapide, la plage de Tariffa. C'est une ville déplorable à visiter, pauvre, déchue, négligée, triste et mal peuplée pour son étendue. L'imposante forteresse qui domine son golfe est peut-être la première construction des Maures en Andalousie, et l'heureux conducteur des enfans du désert, Tarick ou Tarif, voulut imposer à ces lieux, prémices de sa conquête, jusqu'à son nom : c'était auparavant *Julia traducta*.

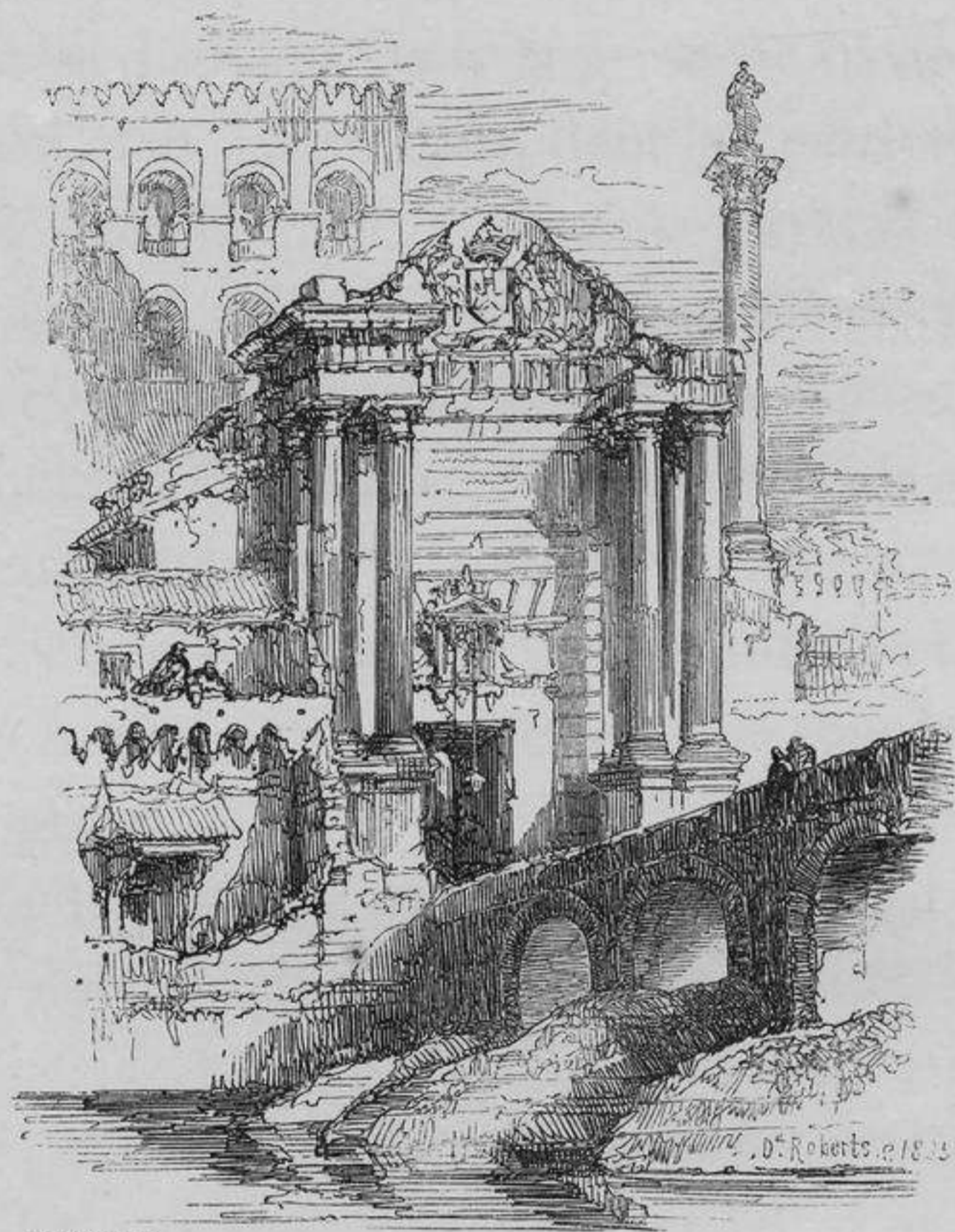
Il est à remarquer que les habitans de Tariffa sont ceux de la Péninsule dont les usages et le costume retracent le mieux les souvenirs de la domination arabe. On en citerait plusieurs preuves, surtout chez les femmes : par exemple, l'habitude de cacher entièrement leur visage, à l'exception du seul œil droit, avec leur mantille dont la forme et les autres emplois répondent complètement à ceux du *haik*, ou voile oriental. Il n'y a qu'une chose à reprocher à ce vêtement : c'est de dérober aux étran-

gers ce qu'il y a de plus agréable à voir à Tariffa.

Au XIV^e siècle, Aboul Hassan, roi de Maroc, avec une flotte immense et l'armée du roi de Grenade, ayant investi cette ville pour la remettre sous le joug musulman, fut défait par Alphonse X, dans la grande bataille de Salsada. Lors d'un autre siège, Tariffa se distingua dans la personne d'Alonzo de Guzman, son gouverneur, dont le patriotisme farouche rappela celui du premier Brutus. Son fils étant tombé entre les mains des Maures pendant une sortie, ceux-ci menacèrent de le mettre à mort pour obtenir du père la reddition de la place; mais Guzman, étouffant la voix de la nature, préféra l'honneur de son pays à la conservation de son unique enfant, qui fut en effet exécuté sous les murs de la place.

Mais la cité des rochers, Gibraltar, est devant nous : oublions Tariffa et son *despoblado*.





F. GRANSTON. S^r

Chapitre dixième.

« *Non plus ultra.* »

(HERCULE.)

« *Plus outre.* »

(CHARLES-QUINT.)

Aucune expression ne peut peindre la sauvage magnificence de la scène extraordinaire déployée sous les yeux, du haut de la chaîne de montagnes qui se termine à la côte occidentale de la baie de Gibraltar. C'est après avoir franchi plusieurs lieues d'âpres sommets très rapprochés, qu'on découvre le célèbre promontoire, surgissant du sein des vagues comme ce géant de la tempête, décrit par Ca-

moëns. Les bastions menaçans de sa fière citadelle, les profonds contours de son vaste golfe, le nid de vautours d'Algésiras, les ruines de l'Héraclée ibérienne, le singulier village de Los Varrios, le terrible pas de la Trocha dont l'aspect affreux rappelle le début du poème du Dante, les rudes escarpemens de la lointaine Sierra de Ronda, les cimes neigeuses des Alpuxarras, les royaumes de Séville et de Grenade, quarante lieues de vue sur deux mers sillonnées de pavillons, le long détroit tout entier, au-delà duquel se découvrent Ceuta, Tanger, Fez et Maroc, sur un autre continent; telles sont les horreurs et les beautés de l'un des plus immenses panoramas de l'univers.

Cette haute frontière maritime, jointe à l'Andalousie par une étroite langue de terre, était Calpé, montagne jumelle d'Abyla, qu'un demi-dieu sépara de sa sœur afin de réunir les eaux de la mer intérieure à l'Atlantique; mais quand arrivèrent les Sarrasins en Espagne, elle perdit son nom pour prendre celui de ce même chef arabe, déjà parrain de Tariffa. Gibraltar, formé par corruption de *Gebel-Tarick*, ou montagne de Tarick, Gibraltar sonna tristement aux oreilles des Goths subjugués; et c'est alors qu'une tradition bizarre concernant le détroit d'Hercule dut prendre une consistance nouvelle aux yeux de

ce peuple humilié. La présence d'une race de singes et de divers animaux étrangers à l'Espagne, dans les cavernes de ce mont, ayant fait naître anciennement l'idée d'une communication sous-marine entre l'Afrique et l'Europe, les pauvres Goths s'expliquèrent ainsi la facilité de la conquête sur ce point, par surprise et au moyen des marches dérobées de l'ennemi sous les eaux du détroit, bien qu'il ait quatre lieues dans sa moindre largeur (1). Au reste, on conçoit que le merveilleux se soit emparé facilement d'un site pris si long-temps pour les limites du monde connu, si frappant par la multitude et l'originalité de ses formes fantastiques, et d'ailleurs associé, précédemment, aux fabuleuses prouesses du héros favori de l'antiquité.

Outre ses possesseurs actuels au nombre d'environ huit mille, en y comprenant la garnison, la place de Gibraltar contient beaucoup d'étrangers, mais principalement des juifs, qui n'ont en Espagne que ce point où ils puissent mettre le pied; les Maures y affluent aussi, et traversent continuellement le détroit pour venir trafiquer. La liberté des cultes y est entière; l'intolérance, les dissidences religieuses ne divisent point une population que l'intérêt seul

(1) Ce qui supposerait un *tunnel* d'une espèce fort décourageante pour le génie de notre compatriote Brunel.

paraît y rassembler ; le Musulman y vend son bœuf de Barbarie au chrétien, sans crainte de souillure, et le poisson pêché dans l'anse du *Pays-Neutre* (1) paraît aussi frais au protestant qu'au catholique, surtout pendant le carême.

Il y a dans la physionomie de cette ville, pour ainsi parler, quelque chose de hardi, que lui imprime le caractère entreprenant d'une colonie militaire où l'industrie a su doubler les avantages d'une position naturelle, déjà inappréciable. En effet, on y voit aujourd'hui des rues alignées et praticables partout aux voitures, sur des pentes parallèles aux lignes où se montraient autrefois quelques habitations éparses et presque inabordables. La principale de ces rues, qui contient l'hôtel du gouvernement, le palais de justice, la bourse et l'église catholique, a près d'un mille de longueur avec de beaux trottoirs. Au nombre des édifices publics est même un petit théâtre dont les actrices, anglaises, italiennes et françaises, ont pour partners les officiers de la garnison ; car chacun trouve moyen d'abrèger dans cette bicoque séquestrée du monde le temps parfois si long dans les métropoles continentales. Le voisinage de son

(1) C'est le nom de la plaine sablonneuse d'où l'artiste a pris son point de vue de l'*Estrecho de Gibraltar*. Elle sert de promenade, et de nombreuses barques y sont amenées.



Engraved by J. C. Parry

Printed by Lloyd & Co

GIBRALTAR FROM THE NEUTRAL-GROUND.

London, Published Oct. 28. 1835. by Robert Jennings & Co 67. Cheapside.

Drawn by David Roberts

rocher stérile et dénudé n'exclut pas non plus la verdure et la végétation dans l'enceinte crénelée de Gibraltar, qui possède une ombreuse Alaméda, de charmans jardins ornés de fabriques, des fruits, des fleurs à profusion, et tous les parfums de la terre d'Espagne sous son ciel radieux.

La ville est bâtie au pied de l'extrémité occidentale du promontoire. Remparts, châteaux, môles, tous ses ouvrages de défense ou de sûreté sont dans un état d'entretien et d'intégrité remarquables. Une police très sévère, l'ordre et la propreté règnent dans l'intérieur; mais l'aspect des maisons peintes en noir, dans le but d'atténuer les reflets d'un violent soleil, ne laisserait pas que d'être lugubre sans le magnifique étalage des boutiques à la manière anglaise. Le rocher, dont l'élévation perpendiculaire est de 1530 pieds, a été miné dans sa circonférence par d'immenses routes en limaçon, destinées à le hérissier de batteries, et toute son étendue présente au dehors d'innombrables ouvertures, à chacune desquelles on distingue la gueule béante d'un canon colossal. Outre un matériel complet d'artillerie soigneusement entretenu et des magasins, ces prodigieuses galeries peuvent loger, en cas de siège, la garnison entière qui se compose ordinairement de 6000 hommes. Elles datent de la fin du siècle der-

nier et sont l'ouvrage du général O'hara. Il y a de plus dans l'intérieur de la montagne des grottes ou cavernes naturelles, telles que celle de Saint-Michel, située à 1300 pieds au dessus du niveau de la mer, et dont les divisions, hautes de 70 pieds, offrent avec leurs colonnes de congellations les ornemens et la régularité d'un véritable temple. Plus bas sont huit immenses citernes à l'abri de la bombe, où se rassemblent les eaux du promontoire.

Gibraltar, l'une des premières places conquises par les Arabes, et restée plus de six cents ans dans leurs mains, ne retourna définitivement qu'en 1462 aux Espagnols, qui la conservèrent alors, sans être inquiétés, plusieurs siècles. Le vainqueur de Tunis, Charles-Quint, augmenta considérablement ses fortifications : on aperçoit encore, sur l'une des portes, son écusson avec l'orgueilleuse devise « *Plus outre,* » qu'en dépit de celle d'Alcide, son pavillon victorieux porta jusqu'aux mers les plus reculées. Mais les discordes civiles qui avaient fait perdre Gibraltar aux Maures l'enlevèrent aux successeurs de ce conquérant. Pendant la guerre de la Succession, lorsque la garnison était réduite à cent cinquante hommes, les Anglais s'en rendirent maîtres par ruse, le 21 juillet 1704, sous la conduite de l'amiral Rook, qui n'y perdit que 60 matelots, tan-

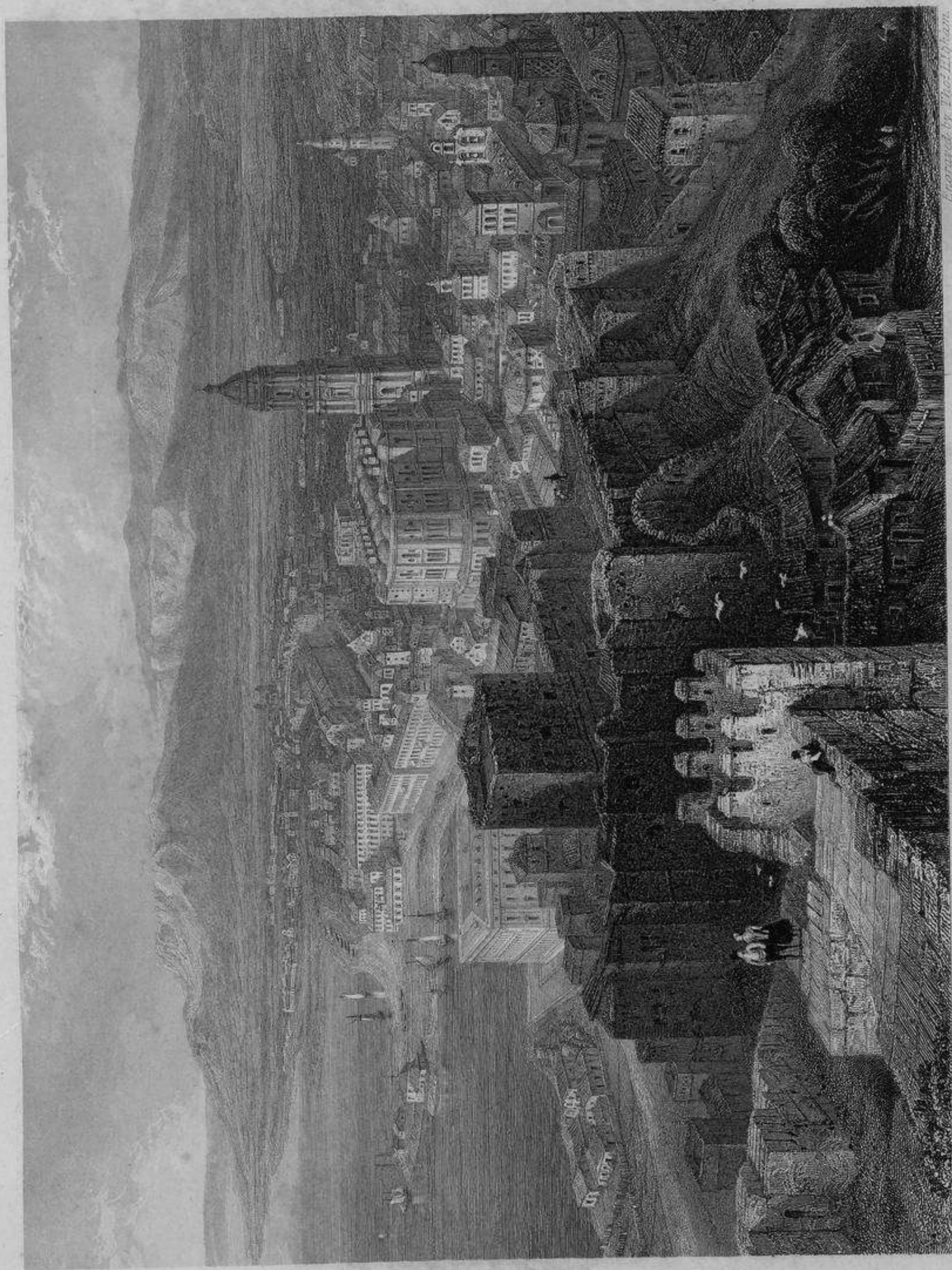
dis qu'elle coûta des flots de sang et des sommes incalculables aux Espagnols dans leurs tentatives infructueuses, en 1705, 1727, et 1779, pour recouvrer « ce joyau de la mer. » Une faible troupe de volontaires en vint presque à bout, une fois, à bien moins de frais. Au milieu d'une orageuse et sombre nuit d'octobre, après avoir gravi le rocher par le sud, et surpris le seul poste extérieur qui pût les inquiéter, ils devaient escalader les murs d'un côté, pendant qu'un corps plus nombreux dirigerait une fausse attaque de l'autre, lorsqu'une misérable querelle d'étiquette mit la division entre les officiers et fit avorter l'entreprise. Le siège de 1782, par le duc de Crillon commandant les forces combinées de France et d'Espagne, est le plus mémorable : le roi Charles X, alors comte d'Artois, y assistait.

Quelque multipliés cependant qu'apparaissent les moyens de défense de cette position, l'on assure qu'elle ne serait pas imprenable par une puissance maîtresse de la mer. Elle est au reste d'un entretien très dispendieux pour l'Angleterre, qui, hormis le cas de guerre, n'y retrouve en indemnité de deux millions de piastres, année commune, que la satisfaction d'une manie de prendre pied partout, d'une vaine prétention de suprématie, et la gloriole d'une conquête lointaine et isolée à la barbe de

tout un peuple dont elle est la propriété naturelle.

A vingt lieues de Gibraltar, sur la côte de la Méditerranée, au confluent de deux rivières, dans une profonde baie au pied de hautes montagnes souvent couvertes de neiges, nous trouvons la grande et noble cité de Malaga, dont la double enceinte de murailles et deux châteaux-forts en ruines attestent l'ancienne importance. Bien qu'elle compte encore cinquante mille habitans, cet effectif, en comparaison de celui qu'elle avait sous les Romains, est une nouvelle preuve de la dépopulation de l'Espagne. Son port est le plus sûr et le mieux abrité du royaume ; malheureusement il semble menacé de devenir inutile par la suite, tant à cause du sable que charient ses rivières, que du retrait successif de la mer qui, dit-on, se trouve aujourd'hui à quarante toises de ses anciennes limites.

Malaga, bâtie par les Phéniciens, tire son nom d'un terme hébreux ou punique *malach*, sel, en raison de la quantité considérable de poisson propre à la salaison, préparé sur cette plage. Mais son nom rappelle surtout l'industrie rivale de celle de Xérez, et à laquelle, outre la fabrication du vin, se joint l'exploitation de ses délicieux raisins dont on sèche environ deux cent cinquante mille quintaux tous les ans, et



Engraved by Tho: Lloyds

Printed by Lloyd & Co

MALAGA.

from the Moorish Fortress called Siba-ab-Farro

London, Published Oct. 26. 1825 by Robert Jennings & Co 68, Chancery Lane.

Drawn by David Roberts

dont l'exportation était aussi considérable sous les Carthaginois qu'aujourd'hui.

L'état de la société à Malaga ne diffère pas beaucoup de celui des autres résidences de l'Andalousie; toutefois, ses femmes passent pour les plus agréables et les plus séduisantes. Mais une particularité de mœurs intérieures, qui ne manque pas d'y frapper les étrangers, est l'extrême familiarité des domestiques. A table, ils se mêlent fréquemment à la conversation; au salon, ils s'asseyent en recevant des ordres, et s'ils apportent des rafraîchissemens, ils ont coutume, après la consommation de leur plateau, de s'arrêter autour d'une partie de *revesino* ou de *basto* jusqu'à l'issue du coup.

Malaga renferme beaucoup d'antiquités, notamment les restes du fameux *Gibral-faro*, sur une éminence où les Maures construisirent ce phare gigantesque, à l'emplacement du temple romain. Sa cathédrale, représentée au frontispice de cet ouvrage, est remarquable par la symétrie et la noblesse de ses proportions; mais, de ses deux tours, une seule est terminée. Il y a encore l'église assez curieuse de Notre-Dame-de-la-Victoire; l'intérieur en est entièrement tapissé d'*ex-voto*, sous lesquels se montrent quelques uns de ces singuliers tableaux dont les artistes espagnols excellent à rendre le sens

mystique au moyen du symbole et de l'allégorie : voici deux modèles du genre.

Il s'agit, dans le premier, de la délivrance d'un grand pécheur par l'intervention de saint François. Un extrait de la légende, placé dans un coin du cadre, établit préalablement que le personnage, dont on veut représenter l'âme sur la toile, était un gentilhomme sans foi ni loi, qui, retranché dans un château féodal, s'était rendu la terreur et l'exécration de son canton. Comme il n'y avait pas plus de sûreté pour la vie de l'homme que pour l'honneur de la femme sur ses domaines, nul ne se souciait d'y séjourner sans nécessité. Cependant il advint que deux franciscains, égarés dans une nuit d'orage, se hasardèrent à frapper à la porte de son manoir, où ils ne recueillirent d'abord qu'insulte et menaces. Mais se rappelant que saint François, tout récemment, avait fait un mauvais parti à un baron de ses voisins, dans une circonstance analogue, notre châtelain crut prudent de mettre de l'eau dans son vin, par extraordinaire. C'est pourquoi il ordonna à ses serfs d'abriter les moines transis, dans le pressoir, et de plus, leur envoya deux œufs durs pour leur souper avec une botte de paille fraîche pour la nuit. Après ce préambule écrit, l'artiste, se fiant à son pinceau pour le reste, prend l'histoire à la mort

du noble pécheur.—Entre deux groupes de bienheureux et de diables, on voit l'archange Michel soulevant une balance dont un bassin contient à l'aise l'ame du châtelain trépassé, sous la forme débile et nue d'un enfant malade, tandis que l'autre est encombré d'épées, de poignards, de coupes empoisonnées, de portraits de femmes et de billets doux, dont le monceau menace d'enlever le poids chétif du bassin opposé. Mais voilà qu'au moment critique saint François, qui surveillait l'opération à l'écart, glisse charitablement une couple d'œufs et une botte de paille du côté de la pauvre ame en péril, et fait changer ainsi le mouvement de bascule de la balance, à la grande satisfaction des bienheureux.

L'autre exemple est tiré de l'*Año virgineo*, ou livre des trois cent soixante-cinq miracles de la Vierge (un pour chaque jour de l'année). Un hallebardier espagnol, revenu des Pays-Bas avec force butin, menait une vie déréglée. Néanmoins, comme il avait servi la cause de la foi, ses opinions s'étaient conservées orthodoxes; et, possesseur d'un tableau de la Vierge en pied, suspendu à la porte de sa chambre, il ne manquait jamais, avant d'en franchir le seuil pour courir à ses orgies quotidiennes, d'adresser à la sainte image un retentissant « *Salve, Maria* : » en même temps il présentait les armes, et cela souvent au détriment de la pieuse toile, tant

à cause de la brusquerie naturelle de ses mouvemens que du défaut d'espace pour le maniement de sa hallebarde. Une belle nuit enfin, la pointe d'une dague l'étendit de son long dans une ruelle, au milieu d'une querelle de buveurs. Le diable, qui reluquait depuis long-temps cette bonne et légitime prise, étendait déjà ses griffes, lorsqu'à son grand désappointement apparut, sous l'exact costume du tableau mentionné, la Vierge en personne qui lui dit : « Vois cette robe déchirée, percée par le fer ; chacune de ces marques est la salutation journalière d'un rude mais dévoué serviteur, et je ne souffrirai pas que celui qui m'honora dans le temps soit brûlé dans l'éternité. » A ces mots, le démon penaud lâcha sa proie, et Marie obtint du divin Rédempteur, son Fils, que le brave hallebardier irait effacer les impuretés de son écumeuse nature dans les flammes plus tempérées du Purgatoire.

Ici finit notre course en Andalousie ; car, bien que le royaume de Grenade où nous entrerons dans la suivante, fasse partie de la même province, on est convenu d'appliquer cette dénomination plus particulièrement aux territoires de Cordoue et de Séville. Maintenant donc, nous donnons rendez-vous au lecteur sous les murs de l'Alhambra.



JENNINGS'
LANDSCAPE ANNUAL
OR
TOURIST IN SPAIN
FOR 1836.
ANDALUSIA.



Drawn by David Roberts

MALAGA.

Engraved by E. Goodall.

LONDON.

ROBERT JENNINGS & CO

62. CHEAPSIDE.

PHILADELPHIA. DESILVER THOMAS & CO

Pour paraître prochainement :

La deuxième série du même ouvrage contenant Grenade
et l'Alhambra.

La troisième série contiendra la Castille et la Biscaye.

On trouve chez les mêmes éditeurs :

VUES PITTORESQUES des lieux classiques de la Suisse, et ses
chefs-lieux, gravées par Winkles de Londres, avec texte expli-
catif, par H. Zschokke. Cet ouvrage se publie en 24 livraisons
chacune de trois gravures et une feuille de texte.

Prix : in-8°. 1 fr. 25 c.
In-4° s/ch. 2 fr. 50 c.

La première livraison a paru le 15 juillet, et depuis tous
les 15 jours une livraison.

LE MOYEN-AGE PITTORESQUE, — Monuments d'architecture
du X^e au XVII^e siècle, par CHAPUY, avec texte explicatif.

L'ouvrage se publie par livraison de six planches, pa-
raissant toutes les six semaines, au prix de 6 fr. sur papier
blanc, 8 fr. sur papier de Chine; les six premières ont paru.

Paris, Imp. de P. Dupont et Cie, rue de Creneile-St-Honoré, n^o 55.